

Paroles du soir

Contes du Rwanda

Recueillis par
M^{gr} Aloys Bigirumwami

Adaptation française par
Pierre Crépeau

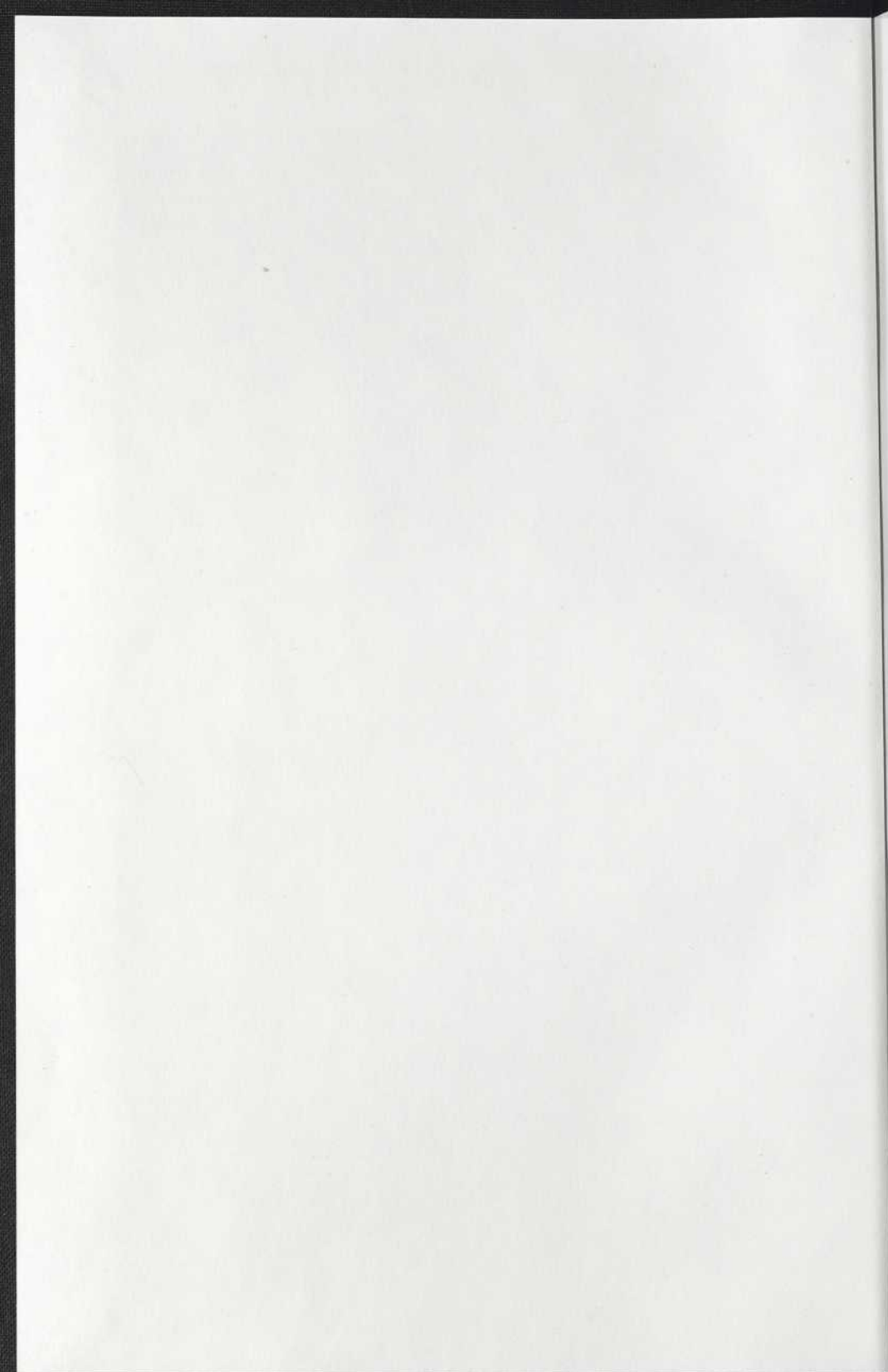


 David



Bibliothèque Nationale du Québec





PAROLES DU SOIR

Contes du Rwanda

David

Du même auteur

Classifications raciales populaires et métissage : essai d'anthropologie cognitive. Centre de recherches caraïbes, Université de Montréal, 1973.

Voyage au pays des merveilles : quatre autobiographies d'immigrants. Collection Mercure, N° 25, CCECT, Musée national de l'Homme, Ottawa, 1978.

Proverbes du Rwanda (en collaboration avec Simon Bizimana). Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique, 1979. (Ouvrage qui s'est mérité le prix Georges Bruel 1980).

Du fond du cœur : l'art populaire au Canada. Musée national de l'Homme, Ottawa, 1983, (sous la direction de Pierre Crépeau). Traduction anglaise : *From the Heart: Folk Art in Canada.*

Parole et sagesse: valeurs sociales dans les proverbes du Rwanda. Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Sciences humaines, N° 118, Tervuren, Belgique, 1985.

Médecine et religion populaires. Folk Medicine and Religion (éditeur). Coll. Mercure, N° 53, CCECT, Musée national de l'Homme, Ottawa, 1985.

Danseries. Portrait de notre culture. En collaboration avec Carmelle Bégin. Musée canadien des civilisations, Hull, 1989. Traduction anglaise : *Dance. Roots, Ritual and Romance.*

Signes des Vents. La collection de girouettes du Musée canadien des civilisations. Musée canadien des civilisations, Hull, 1990. Traduction anglaise: *Pointing at the Wind. The Weather Vane Collection of the Canadian Museum of Civilization.*

Jeux de vent. La collection des vire-vent du Musée canadien des civilisations. Musée canadien des civilisations, Hull, 1991. Traduction anglaise : *Playing with the Wind. The Whirligig Collection of the Canadian Museum of Civilization.*

Rwanda : le kidnapping médiatique. Vents d'Ouest, Hull, 1995.

KAMI : mémoires d'une bergère teutonne. Les Éditions David, Orléans, 1999.

Le Grand Livre des patiences, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1999.

De nombreux articles, préfaces et recensions.

PAROLES DU SOIR

Contes du Rwanda

Recueillis par M^{gr} Aloys Bigirimwami

Adaptation française par Pierre Crépeau

Les Éditions
 David

Les Éditions David remercient le Conseil des Arts du Canada, le Bureau franco-ontarien du Conseil des arts de l'Ontario et la Municipalité régionale d'Ottawa-Carleton.

Les Éditions David remercient également
Coughlin & Associés Ltée,
le Cabinet juridique Emond Harnden,
la Firme comptable Vaillancourt ♦ Lavigne ♦ Ashman.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Crépeau, Pierre, 1927-
Paroles du soir

ISBN 2-922109-33-X

I. Titre

PS8555.R462P37 2000 C843'.54 C00-900702-4
PQ3919.2.C73P37 2000

Mise en pages et montage : Impressart

Les Éditions David, 2000
1678, rue Sansonnet
Orléans (Ontario) K1C 5Y7

Téléphone : (613) 830-3336
Télécopieur : (613) 830-2819

Courriel : ed.david@sympatico.ca
Internet : <http://www3.sympatico.ca/ed.david/>

GR
356.6
P37
2000



Le Conseil des Arts
du Canada | The Canada Council
for the Arts

INTRODUCTION

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
530 North Dearborn Street
Chicago, Illinois 60610-5708
U.S.A. and Canada
Outside U.S.A. and Canada
The Edinburgh Building
Shaftesbury Road
Cambridge CB2 2RU
England

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.
For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.
For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.
For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.

For a complete list of titles in this series, please refer to the back cover of this volume.



Une nuit d'encre, calme et sereine. Seule la lumière vacillante des feux de campement perce les ténèbres opaques. L'air est doux, alanguissant. Aux effluves sucrés des fruits talés, se mêlent des relents de bière et l'âcre odeur de la bouse entassée au fond de la cour. Grillons et grenouilles s'interpellent derrière les grognements des hommes, les jacassements des femmes et les rires cristallins des enfants.

La famille est rassemblée dans la cour autour du feu. On a sorti unealebasse de bière. Un voyageur a demandé l'hospitalité pour la nuit. Un voisin s'est arrêté un moment. On cause de tout et de rien. Soudain, un silence plane sur l'assemblée. Comme si personne n'avait plus rien à dire.

Au bout d'un moment, une voix s'élève, monocorde :

Je vais vous dire un conte
qui vous tiendra éveillés.
Étranger qui viens de loin,
tu verras, c'est un conte inouï,
qui étonnera même les piliers de la maison.
Le vide a fait son nid sur la colline,
le vent, dans sa course, l'a délogé.

La crécerelle joue de la cithare,
le caméléon siffle un air joyeux,
la grue fait quelques pas de danse.
Le caillou roule et dévale la pente,
moi, je roule et monte la pente.
Le chien aboie, la vache meugle,
moi, le conteur, je chante.
Je chante le destin bienveillant.
Il était une fois,
cela ne se reproduira plus jamais,
le conte de...

Voilà un exemple typique de présentation d'un conte au Rwanda. L'ossature est, en général, assez stable. Le conteur a cependant toute liberté d'improviser sur ce canevas selon l'inspiration du moment et à l'aide de thèmes et de motifs puisés dans la tradition.

Après avoir donné le titre, le conteur s'anime. La voix se module en de subtiles nuances, tantôt claire et fraîche, tantôt sombre et dolente. Le rythme oscille, rapide et saccadé, ou fluide et incertain. Mais le geste est rare et le visage demeure immobile et inexpressif. La parole vaut par elle-même. Point n'est besoin d'artifice qui lui soit étranger.

Les auditeurs font silence, muets d'émerveillement. Ils savourent le conte de l'intérieur, pour ainsi dire. L'un ou l'autre laissera parfois échapper une brève exclamation, d'autant plus chargée d'émotion qu'elle est plus sobre et plus rare.

Puis vient la fin du conte signalée par la formule quasi rituelle : *ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui*

s'achève. Parfois, on dira : c'est la bête qui est morte, ou : le méchant qui a expié, ou : le héros qui s'en est allé. Quelques rares fois, cette formule sera suivie d'une facétie du genre : je suis passé dans un champ de sorgho et c'est devenu un champ de roseaux ; ou encore : je suis passé dans un champ de patates et c'est devenu un champ de lianes. Au passage du conteur, le monde se métamorphose. Les hommes deviennent agiles, rapides et forts comme les bêtes. Les bêtes parlent, pensent et rusent comme les hommes.

Les contes sont paroles du soir. Si quelqu'un s'avisait de dire un conte durant le jour, il deviendrait un lézard, symbole de la fainéantise. Il ramperait comme le lézard, habiterait un trou comme le lézard, se chaufferait au soleil comme le lézard, paresserait à cœur de jour comme le lézard.

Pour être conteur, il faut avoir le cœur bon, l'âme gaie, l'esprit alerte et lucide, le verbe rieur, la langue franche et déliée, une voix qui chante. Il faut aimer rire et faire rire. Dire des contes chasse l'ennui, déloge le chagrin, avive l'esprit, supprime la paresse.

Ces « paroles du soir » se veulent un hommage à un grand évêque rwandais, M^{gr} Aloys Bigirumwami. Né en 1904, il fut ordonné prêtre en 1929 et sacré évêque en 1952. Toute sa vie pastorale pourrait se résumer en ces quelques mots : croire en l'Évangile n'est pas renier ses origines. Né dans une famille chrétienne, il reçut l'instruction et l'éducation dans les écoles missionnaires et sa formation sacerdotale au grand séminaire local. Dès ses premiers

contacts de pasteur avec les gens des collines, chrétiens et non chrétiens, il se sentit pour ainsi dire coupé de son milieu naturel depuis sa plus tendre enfance et résolut d'aller à la rencontre de son peuple et de se mettre à l'écoute de sa culture et de ses traditions. Rien n'échappa à sa curiosité : mythes et récits historiques, proverbes, dictons et devinettes, rites, pratiques, tabous et interdits, techniques divinatoires, magie et ordales. De nombreuses et importantes publications couronnèrent ses efforts tant au plan des traditions orales qu'à celui des us et coutumes. Convertir sans renoncer, telle aurait pu être sa devise. Lors de son décès en 1986, on lui attribua le titre de *père dans la foi*, dans la foi chrétienne aussi bien que dans la foi traditionnelle.

Son livre des contes, *Imigani miremire*, fut publié à Nyundo au Rwanda en 1971. Ce livre de 362 pages contient 270 contes en langue rwandaise seulement. Le père Bernardin Muzungu a publié une traduction littérale française de 65 d'entre eux sous le titre de *Imigani « Tima-Ngiro » y'u Rwanda, Les contes moraux du Rwanda*, aux Éditions de l'Université nationale du Rwanda à Butare en 1987.

Malgré ses limites, le présent recueil constitue, je crois, un ensemble assez représentatif des contes du Rwanda. Il se divise en trois chapitres :

1. Le lièvre beau danseur qui regroupe les contes d'animaux;
2. Le prix du sang qui rassemble les contes sociaux;
3. L'anneau magique qui comprend les contes merveilleux.

Dans le foisonnement des genres qui constituent la tradition orale rwandaise, le conte occupe une place de choix. Récit parfois purement imaginaire, parfois rudement réaliste, il étonne, émerveille et amuse; il juge aussi, louange, condamne et ricane. L'homme y est mis à nu, le héros vénéré, le traître méprisé. Sa fonction est de communiquer à tous l'expérience de la vie et d'exhorter chacun à régler sur cette expérience sa conduite de tous les jours. Et si le conte rwandais porte la marque d'un sceau culturel spécifique, il n'en représente pas moins la sagesse des nations. Les vérités qu'il énonce, les délits qu'il condamne, les comportements qu'il propose sont ceux de tous les hommes de tous les temps. On y loue le courage, la prudence et la fidélité; on y fustige la jalousie, la bêtise et la trahison; on y recommande la discrétion, la docilité envers le sage, l'entraide et l'assistance au faible. On reconnaît que la colère est mauvaise conseillère et que la vengeance est nécessaire, mais qu'elle doit laisser un peu de place au pardon. Les métamorphoses y sont monnaie courante et le cliché terminal *ils furent heureux et eurent de nombreux enfants* s'y retrouve à plus d'une occasion.

Le substantif *umugani*, traduit ici par *conte*, couvre un ensemble beaucoup plus large que son équivalent français. Il désigne en culture rwandaise un genre dont les espèces sont le conte, la fable, la parabole et le proverbe. Lorsque l'on veut préciser, on dira du conte *umugani muremure*, soit un *umugani* long, par opposition au proverbe qu'on appelle *umugani y'umugenurano*, c'est-à-dire un *umugani* à mots couverts.

Toute traduction est à la fois une science et un art. À la rigueur du linguiste, il faut joindre la liberté créatrice du

poète. Lorsque le traducteur se trouve de surcroît confronté à une profonde divergence culturelle reflétée par un système grammatical et un lexique totalement étrangers à sa propre culture, il doit faire face à d'innombrables problèmes auxquels il ne peut trouver que des solutions approximatives. L'intérêt du présent recueil est d'élargir l'expérience particulière de la culture rwandaise aux dimensions d'une expérience plus générale et de la rendre, par le fait même, accessible à des gens de culture française. Il s'agit de comprendre et de sentir en français des formes et des contenus culturels rwandais avec leurs caractéristiques originelles. Aussi, au lieu de présenter ces contes dans une traduction littérale, me suis-je permis d'en proposer une adaptation française libre en m'efforçant d'en rendre la lecture agréable même pour le lecteur non averti. Tout en essayant de conserver l'ambiance particulière et le climat exotique de ces contes, j'ai eu recours à certains accommodements :

1. élimination systématique de tous les termes étrangers à la langue française. À titre d'exemple, les trois ethnies qui composent la population rwandaise, Tutsi, Hutu et Twa, sont désignées par leur occupation principale, pasteurs, agriculteurs et chasseurs ;

2. élimination des termes techniques lorsqu'ils ne sont pas nécessaires à la compréhension du conte. Par exemple, l'oncle maternel est souvent désigné par son appellation générique d'oncle. Ainsi du cousin parallèle ou croisé désigné simplement comme cousin ;

3. élimination des séquences empruntées à d'autres contes et qui se répètent à travers tout le recueil ;

4. dans la tradition rwandaise, le nom se veut une désignation efficace, c'est-à-dire qu'il accomplit ce qu'il signifie, qu'il agit sur le destin de celui qui le porte. J'ai essayé de trouver des noms adaptés au récit et aussi près que possible de l'original. Ainsi, *Celui-qui-sait-voler* s'appelle *Larron* et *Celui-qui-sait-veiller-sur-ses-biens* se nomme *Vigile*;

5. enfin, l'adaptation des chants vise non pas tant à reproduire qu'à évoquer des rythmes, des assonances, des refrains, des incantations et parfois même de simples jeux verbaux. Ici, les marges de la liberté d'adaptation se sont élargies à la mesure même de l'opacité des textes originaux.

Avec la création de son Université nationale en 1963, le Rwanda est entré pour de bon dans notre conscience politique. Avant cette fondation, rares étaient nos concitoyens en mesure de pointer du doigt sur une mappemonde ce minuscule pays d'Afrique centrale. On a dit de l'Université nationale du Rwanda qu'elle était la perle de la coopération canadienne en Afrique francophone. Ce projet grandiose a suscité un enthousiasme particulier. Un flot continu de coopérants canadiens, originaires pour la plupart du Québec, y ont accouru durant des décennies, armés de leur compétence et de leur générosité, pour aider à la formation des cadres nécessaires à la jeune république. Ils en sont revenus souvent marqués d'une douce nostalgie pour le pays des mille collines. Ce petit recueil de contes ravivera leur mémoire d'une époque à jamais révolue.

Il va sans dire que l'atmosphère édénique décrite plus haut n'est plus qu'un lointain souvenir depuis l'hécatombe de 1994. On ne chante plus le destin bienveillant : il a sombré dans une folie meurtrière. On ne se voisine plus comme jadis. On ne veille plus auprès du feu en pompant au chalumeau la bière de l'amitié. On se terre désormais dans sa peur et sa rancune, ruminant des vengeances terrifiantes. Le conteur, s'il roule encore, descend la pente au lieu de la monter. On n'a plus le cœur à rire ni à chanter. Les familles ont tant de morts à pleurer et les cicatrices des survivants sont si profondes que la réconciliation tardera encore longtemps. Assez longtemps peut-être pour qu'on oublie ces jolis récits. Car dire des contes, ça n'assouvit pas les vengeances. Ce petit recueil aura peut-être le mérite de sauvegarder dans l'esprit de ceux qui ont connu et aimé le pays des mille collines une mince parcelle de l'héritage culturel de ce peuple voué à l'errance.

Pierre CRÉPEAU

CHAPITRE I

LE LIÈVRE BEAU DANSEUR

Contes d'animaux

LE LIÈVRE ET LE RAI

*« Le brave n'est pas celui qui bloque le chemin »,
dit le lièvre à l'éléphant.*

« Je pense n'est pas celui qui blague le dimanche »
dit le livre à l'épave.

1. LE TRAPPEUR ET LE RAT

Un trappeur, suivi de son chien, se rendit un jour dans la forêt profonde tendre un piège à la civette. Le lendemain, il trouva dans son piège un rat presque à l'agonie.

— Salut à toi, homme, dit le rat, rends-moi aujourd'hui, je t'en supplie, la liberté; demain, je te sauverai la vie.

— Tout rat que tu sois, répond le trappeur, tu me sembles homme de bien puisque tu me parles en termes polis. Je vais donc te laisser la vie sauve.

Sur ces mots, il ouvrit son piège et le rat rentra chez lui en boitillant. Quant au trappeur, il alla tendre son piège ailleurs.

Le lendemain, le trappeur revint visiter son piège. Il y trouva prise une civette déjà morte. Il dégagea la bête, la mit dans sa gibecière et reprit le chemin de la maison en songeant au succulent ragoût que madame sa femme allait lui mijoter. Le ciel s'obscurcit soudain et un terrible orage éclata. Le trappeur courut se réfugier dans une grotte, suivi de son chien. Or cette grotte était l'antre d'une hyène. À la vue du trappeur, la bête ricane :

— J'ai hélas! passé la journée à jeun, mais voici que me tombe du ciel un festin de roi. Homme, ordonne à ton chien de manger la civette; puis tu mangeras ton chien; ensuite, moi, je te dévorerai.

À peine le hideux quadrupède a-t-il terminé ce discours qu'un léopard survient cherchant refuge.

— Homme, gronde-t-il entre ses dents, ordonne à ton chien de manger la civette ; puis tu mangeras ton chien ; ensuite, l'hyène te dévorera ; et, moi, je croquerai l'hyène.

Un lion surgit à son tour, rugissant :

— Homme, ordonne à ton chien de manger la civette ; puis tu mangeras ton chien ; ensuite, l'hyène te dévorera ; le léopard croquera l'hyène ; et, moi, j'engloutirai le léopard.

Le roi des savanes ayant ainsi parlé, voici qu'un rat fait irruption dans la grotte et siffle :

— Pourquoi vous quereller ? Ce festin sera le mien. Homme, ordonne à ton chien de manger la civette ; puis tu mangeras ton chien ; ensuite, l'hyène te dévorera ; le léopard croquera l'hyène ; et le lion engloutira le léopard ; quant à moi, je grignoterai le lion et ainsi vous avalerai tous.

Secouant sa lourde crinière, le lion s'adresse au rat, sur un ton plein d'ironie :

— D'un seul coup de griffe, misérable avorton, je te fais passer de vie à trépas.

Et, joignant le geste à la parole, il avance une large patte pour écraser l'infime rongeur. Mais, d'une habile esquivé, le rat se dérobe et, du fond de l'antre, pousse un cri strident. Des milliers de rats inondent la grotte, accourus au secours de leur aîné. Ce que voyant, le lion raisonne :

— Je ne vais quand même pas confier ma mémoire aux rats.

Et il s'éloigne, majestueux. Le léopard réfléchit à son tour :

— Si le lion croit bon de vider les lieux, ce serait grande imprudence que de m'y attarder.

Et, d'un pas soyeux, décampe le moucheté. L'hyène, qui n'est pas courageuse, déguerpit sans hésiter. Resté seul avec le trappeur, le rat lui dit :

— Hier, je t'ai supplié de me rendre la liberté sur la promesse qu'aujourd'hui je te sauverais la vie. Promesse de rat, promesse d'honneur. Va donc en paix.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



2. CRÉTIN ET L'HYÈNE

Un homme, du nom de Crétin, vivait de peine et de misère. Lorsqu'un riche voisin tuait une vache, il donnait au malheureux quelques morceaux de viande. Le pauvre Crétin, en retour, devait cultiver les champs de son bienfaiteur ou réparer sa palissade. Un jour, Crétin dit à sa femme :

— Femme, nous n'avons plus rien à manger, nous allons mourir de faim.

— Mon pauvre Crétin, dit-elle, grouille-toi ! Va prendre du service chez un riche et gagne-nous de quoi manger.

Crétin part aussitôt offrir ses services. Chemin faisant, il rencontre une vieille qui lui demande :

— Homme, où vas-tu d'un pas si pressé ?

— Je cherche du travail pour gagner de quoi manger.

— Du travail tu en trouveras, dit la vieille, de quoi manger aussi, mais ne saute pas sur la première occasion.

Crétin poursuit sa route, se disant en lui-même :

— Elle est folle cette vieille !

Passant près d'une étable, Crétin aperçoit une hyène se chauffant au soleil en attendant le retour du troupeau.

— La chance me sourit, se dit-il. Je cherche du travail pour me gagner un tout petit morceau de viande et voici qu'un veau tout entier me tombe du ciel.

Il charge aussitôt l'hyène sur ses épaules et, en toute hâte, reprend le chemin de la maison. Il croise de nouveau la vieille qui lui dit :

— Homme, je t'ai pourtant averti de ne point sauter sur la première occasion. Pourquoi ignores-tu mon conseil ?

— Je n'ai que faire, réplique Crétin, des conseils d'une vieille sotte.

— Fort bien, jeune écervelé, poursuis ton chemin. Mais sache que, tôt ou tard, s'accomplit la parole du sage.

Un peu plus loin, un villageois interpelle Crétin :

— Homme, lui dit-il, l'hyène que tu portes sur ton dos, ne crois-tu pas qu'elle puisse à tout moment te dévorer ?

— Imbécile, répond Crétin, je porte un veau et tu veux me faire croire que je porte une hyène ?

Crétin presse le pas. Il rencontre un paysan qui se gausse :

— Homme, tu ne connais donc pas la bête que tu portes sur tes épaules ? M'est avis que tu n'es pas tout à fait sain d'esprit.

L'hyène souffle alors à l'oreille de Crétin :

— Méfie-toi de ce que disent les hommes. Ce sont d'habiles menteurs.

Crétin hâte le pas en pensant au succulent repas que sa femme va bientôt lui mijoter. Après un bout de route en silence, l'hyène reprend la parole.

— Crétin, dit-elle, tu dois être fatigué de me porter sur tes épaules. Dépose-moi par terre et causons un moment, j'ai plein de choses à te dire.

Crétin pose l'hyène par terre. D'un bond, elle lui saute dessus, l'égorge et le dévore. Le pauvre Crétin trépassé, victime de sa bêtise.

On n'ignore pas impunément les conseils du sage.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



3. L'INSOLENCIE DE CHACAL

C'était la saison des semences. Partout, on se pressait à semer les haricots. N'ayant ni femme ni enfant pour l'aider, Chacal se lamentait :

— Dans tout le pays, on laboure et on sème, mais, moi, je n'ai rien de prêt. Je dois me hâter, sinon je crèverai de faim.

Il alla prendre un peu de haricots dans le cruchon de sa réserve et se mit à trier les meilleurs pour sa semence, quand soudain, un haricot, qui s'appelait Flageolet, lui dit d'une voix de mystère :

— Gare à toi, Chacal !

Saisi d'une folle rage, Chacal s'empara de Flageolet, le jeta dans la boue et le piétina en hurlant :

— Comment oses-tu, avorton, me prédire le malheur ?

Le pauvre Flageolet ne cessa pas pour autant ses prédictions :

— Tu m'as vu un jour, dans une marmite sur un feu ardent et tu t'es moqué de moi. Ton tour viendra, Chacal. Tu connaîtras la misère. Tu rôderas sur la montagne crevant de faim. Des passants se moqueront de toi. Ils te dépouilleront de tes vêtements et te laisseront gisant nu sur le sol froid. Tu sombreras dans le plus profond

désespoir. Tu te demanderas même si tu es encore vivant. Tu verras, Chacal! Je te le dis, une fois encore : Gare à toi, Chacal!

Chacal garda le silence un long moment. Puis il reprit :

— Tais-toi, avorton de haricot, ne dis pas de bêtises.

— Je suis peut-être un avorton de haricot, répliqua Flageolet, mais, toi, tu ne seras plus bientôt qu'une vieille peau plissée et desséchée.

La querelle finit par se calmer et Chacal continua de trier ses haricots. Le lendemain matin, Chacal prit sa houe et son panier de semences et se rendit labourer son champ et planter ses haricots. Mais, avant de terminer son travail, il sentit la faim au creux de l'estomac. Il se dit en lui-même :

— Je devrais peut-être me faire cuire les haricots qui restent?... Non! Je vais plutôt les planter et, au temps de la récolte, j'aurai de quoi manger en abondance.

Il continua donc de planter ses haricots malgré la faim qui le tenaillait. La fatigue le gagnait, au point qu'il avait de la peine à lever sa houe. Mais il tint bon et, ses haricots tous plantés, il rentra à la maison, le ventre vide. Il se dit :

— Je vais me faire cuire les mauvais haricots que j'ai mis de côté.

Il alla les prendre dans la réserve, mais trouva le cruchon vide. Il ne restait plus un seul petit haricot. Flageolet avait tout emporté. Chacal se mit à glapir son désespoir :

— Aïe! Aïe! Aïe! Je suis foutu! Je vais crever de misère! Je vais devenir la pâture des chiens! Il ne me reste plus qu'à m'ôter la vie!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacal prend une corde et va se pendre à la branche d'un arbre. Les rumeurs vont bon train. On prétend que des hyènes ont aperçu le cadavre de Chacal et rôdent autour. Flageolet s'amène sur les lieux et s'exclame :

— Tu meurs donc comme un idiot. Comme je te l'ai prédit, tu finis tes jours dans la misère la plus sordide et la honte la plus infâme.

Ainsi donc, à cause de son insolence, Chacal est mort sans personne à ses côtés pour le réconforter.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le chacal qui s'est pendu.



4. VICTOIRE DE LA FOUDRE SUR LA MORT

Il était une fois un couple d'ogres qui n'avaient pas d'enfants. Ils adoptèrent un éléphant, un lion, un léopard, une hyène, un coq et la foudre. Ogre mourut et sa veuve Ogresse resta seule pour élever ses enfants adoptifs. Pour gagner leur vie, les enfants allaient à la chasse et cultivaient la terre pendant qu'Ogresse restait seule à la maison pour préparer les repas. Un jour, survient la Mort qui, de la barrière, appelle à haute voix :

- Ogresse ! Ogresse !
- Ouais ! répond Ogresse d'un ton bourru.
- Réponds-moi poliment, dit Mort, sinon tu vas mal finir.

La Mort appelle de nouveau et, cette fois, Ogresse lui répond poliment :

- Longue vie à toi, Mort !
- Voilà ce que je veux entendre, dit Mort.

Elle entre dans la maison et demande à Ogresse :

- Qu'est-ce que tu as préparé ?
- J'ai préparé des haricots et des galettes d'éleusine.
- Donne-moi à manger.

Tremblante de peur, Ogresse lui montre la marmite de haricots et le panier de galettes. Mort se précipite et avale

tout d'un seul coup de langue. Et, avant de disparaître, elle prévient :

— Si tu parles, je te tue !

Le soir venu, les enfants rentrent des champs et demandent à leur mère de quoi manger. Elle leur répond qu'il n'y a plus rien à manger.

— Où est passée la nourriture ? demandent-ils étonnés.

— Je ne sais pas, répond la mère.

Ce soir-là, les enfants doivent se débrouiller pour se dénicher quelque chose à se mettre sous la dent avant d'aller au lit.

Le lendemain, Mort revient et la même chose se répète. Le troisième jour, Ogresse se rend compte que, à ce train-là, elle va mourir de faim, elle et ses enfants. Elle se décide donc à parler.

— Lorsque vous êtes aux champs, dit-elle à ses enfants, Mort s'amène à la maison et dévore tout ce que j'ai préparé. Elle a menacé de me tuer si jamais je parlais.

On tient un conseil de famille et décide d'épier Mort et de l'égorger. Lion annonce qu'il veut rester à la maison pour faire face à Mort et lui régler son compte.

Le lendemain matin, les enfants se rendent aux champs comme d'habitude, sauf Lion qui reste à la maison avec sa mère et se cache. Mort arrive sans tarder et demande à manger. Au son de sa voix, Lion prend peur et se cache sous le lit, implorant sa mère :

— Cache-moi bien ! Cache-moi bien !

Selon son habitude, Mort dévore le repas, insulte Ogresse et s'enfuit. Rentrés des champs, les autres

demandent ce qui s'est passé. Lion leur fait le portrait de Mort et leur raconte comment elle l'a épouvanté.

— Lion n'est pas de taille, ironise Éléphant. Demain, c'est moi qui resterai à la maison pour faire face à Mort.

Le lendemain, Éléphant reste donc à la maison. Mort s'amène selon son habitude. Pris de panique, Éléphant va se cacher. Lorsque les autres rentrent des champs, il leur annonce qu'il n'a pas osé affronter Mort.

Tous les enfants d'Ogresse y passent chacun leur tour. Tous se vantent de leur courage, mais aucun n'ose toucher à Mort. Tous, sauf Foudre qui jusque-là a gardé le silence. Voyant que ses frères crèvent de peur et qu'ils parlent même d'aller habiter ailleurs, Foudre dit :

— Moi aussi, je voudrais essayer.

Les autres éclatent de rire et se moquent de leur sœur :

— Aucun de nous n'a osé affronter Mort et tu prétends réussir à la tuer ?

— Juste pour voir, insiste Foudre.

Le lendemain matin, Foudre reste à la maison avec sa mère. Elle lui dit :

— Lorsque Mort t'appellera, réponds-lui grossièrement. Elle se fâchera et nous verrons bien.

Mort s'amène et appelle :

— Ogresse ! Ogresse !

— Ouais ! répond Ogresse.

— Réponds-moi poliment, réplique Mort, sinon tu mourras !

— Ouais, ouais, crâne Ogresse, tremblante de peur.

Mort entre alors dans la maison et, comme si de rien n'était, Ogresse lui montre la marmite de haricots et le panier de galettes. Mort s'apprête à tout dévorer lorsque Foudre déclenche soudain un orage terrible.

— Ogresse, s'écrie Mort, tu me brûles !

C'est Foudre qui frappe. Elle frappe sans répit. Mort chancelle. Foudre frappe encore, car Mort a la vie dure. Elle tente de fuir, mais Coq la suit et repère les endroits où elle se cache. Foudre suit et frappe toujours. Finalement, à bout de forces, Mort se réfugie dans le corps d'une salamandre et s'enfonce dans le sol en maudissant Foudre.

Et c'est depuis ce temps, nous dit l'adage, que la foudre frappe là où se cache la salamandre.

Ogresse est morte peu de temps après. Ses quatre aînés se sont partagé la forêt. Foudre s'est retirée dans le ciel. Coq est allé vivre chez les hommes.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



5. CHICANE D'HÉRITAGE

Il était une fois, cela ne se reverra plus jamais, une famille dont les enfants étaient un merle, un pique-bœuf, un taon, une taupe, une araignée, une mouche, une fourmi, un crapaud, une vipère et la foudre.

Un jour, sentant sa fin prochaine, le père réunit autour de lui ses enfants pour leur faire part de ses dernières volontés. Du merle, il fait le chef de la famille; au pique-bœuf, il confie la garde des troupeaux; au taon, la tâche de les mener à la source; à l'araignée, le piégeage; à la mouche, l'espionnage; à la fourmi, la défense; au crapaud, le ravitaillement; à la taupe, l'entretien des sources; à la vipère, la délivrance des prisonniers. Seule la foudre qui, ce jour-là, était absente, ne reçoit rien en héritage. Après avoir exprimé ses ultimes desseins, l'homme trépassa.

Quelque temps après, la foudre revient de voyage. Apprenant la mort de son père et son exclusion de ses ultimes volontés, elle se rend au pâturage, rassemble les vaches et disparaît dans le ciel avec le troupeau tout entier. Le pique-bœuf, qui en avait la garde, donne aussitôt l'alerte :

— La foudre a razzié nos vaches! La foudre a razzié tout le troupeau!

La famille se réunit en conseil d'urgence. Il revient au merle, chef de la famille, de diriger les débats :

— Que faut-il faire? Personne ne peut monter au ciel! Quelqu'un a une idée?

Sans dire un mot, l'araignée s'éloigne de quelques pas pour tisser une échelle. Puis elle revient dire au merle :

— Allons! Montons au ciel récupérer nos vaches.

— Comment atteindrons-nous le ciel? demande le merle.

— J'ai tissé une échelle qui nous conduira jusqu'au ciel, réplique l'araignée. Ne tardons plus, partons tout de suite.

On se rassemble pour le départ. L'araignée marche en tête, portant l'échelle sur son épaule. Sur le sommet d'une colline, elle dresse l'échelle et on commence à monter. Monte, monte, monte très haut! Le soleil tape de plus en plus et une soif terrible prend tout le monde à la gorge. L'araignée ne peut plus tendre l'échelle. Tous sont à bout de forces. Personne ne peut monter plus haut. Le crapaud dit alors :

— Je descends chercher de l'eau. Une fois désaltérés, nous pourrons poursuivre notre montée.

Il descend donc puiser et remonte avec assez d'eau pour que chacun puisse étancher sa soif et continuer son ascension vers le ciel.

Parvenus au ciel, ils le trouvent fermé. La vipère s'avance et mord le ciel qui s'ouvre sur-le-champ pour leur livrer passage. Ils se rendent aussitôt au logis de la foudre. Ils s'arrêtent à la barrière et appellent à haute voix :

— Salut, gens de céans! Eh, gens de la foudre!

Un serviteur vient voir qui c'est et reste interdit devant ce groupe étrange. On lui dit :

— Va dire à la foudre que nous voulons la voir.

Le serviteur retourne auprès de la foudre et lui dit :

— Un groupe de personnes étranges demandent à te voir.

— Qui sont ces gens? demande la foudre.

Le serviteur nomme chacun par son nom. La foudre reconnaît les membres de sa famille et s'étonne :

— Mais comment ont-ils pu venir jusqu'ici? J'étais pourtant certaine que jamais ils ne pourraient monter jusqu'au ciel.

Entre-temps, la mouche est allée se poser sur l'épaule du serviteur venu les recevoir à la barrière afin de pouvoir espionner tout à son aise. Elle entend la foudre dire au serviteur :

— Va leur dire que je suis absente.

Le serviteur revient donc leur dire :

— Venez, je vais vous loger pour la nuit. La foudre est absente, vous la verrez demain.

Ils suivent le serviteur et s'installent dans la maison des hôtes, au fond de la cour. La mouche ne quitte pas le serviteur d'une longueur d'aile. Elle ne perd pas un mot de tout ce que la foudre et ses gens racontent. Or la foudre ordonne à ceux qui sont au service de ses hôtes de mettre du poison dans leur plat. La mouche s'empresse d'avertir les siens :

— Ne touchez ni à la nourriture, ni à la bière, elles sont empoisonnées. Vous pouvez boire du lait, on n'y a pas mis de poison.

Ce soir-là, chacun ne boit que du lait et on jette le reste par-dessus la palissade. Au matin, tous se présentent devant la porte de la foudre et appellent à haute voix :

— Eh, la foudre, viens nous voir, nous voulons causer !

Or, la mouche est toujours dans la maison de la foudre, à espionner. La foudre est déconcertée de voir ses hôtes encore en vie. Elle demande à ses serviteurs :

— Comment ont-ils pu échapper au poison ?

Finalement, elle se décide à venir s'entretenir avec ses hôtes. Le merle lui demande alors :

— Pourquoi as-tu razié nos vaches ?

— Je n'ai pas razié vos vaches, répond la foudre mensongère. D'ailleurs, vous êtes assez nombreux, cherchez partout dans le pays. Si vous trouvez vos vaches, ramenez-les avec vous. Je vous donnerai même, en supplément, la vache du pardon pour vous avoir trompés.

La foudre rentre dans sa maison et ses hôtes retournent dans leur logis au fond de la cour. Cependant, la mouche se cache toujours dans la maison de la foudre et continue d'espionner. C'est ainsi qu'elle entend parler d'une forêt où se trouvent leurs vaches. Certains serviteurs de la foudre disent :

— Laissons-les chercher, ils ne trouveront jamais.

D'autres proposent :

— Attendons qu'il fasse nuit et brûlons-les dans la maison des hôtes. Ils ont échappé au poison. Pourront-ils échapper au feu ?

Aussitôt, la mouche va informer les autres du complot qui se trame. La taupe dit alors :

— Ne vous inquiétez pas. Je vais vous tirer de là. Je vais creuser un passage souterrain. Lorsqu'ils viendront mettre le feu à la maison, nous nous enfoncerons dans ce passage et nous irons sortir de l'autre côté de la palissade. Ils brûleront leur maison des hôtes pour rien.

La taupe creuse le passage souterrain. Lorsque les serviteurs de la foudre viennent mettre le feu à la maison des hôtes, tous s'enfoncent dans le passage souterrain et sortent sains et saufs de l'autre côté de la palissade.

Le lendemain matin, le merle envoie le pique-bœuf et le taon reconnaître l'endroit dans la forêt où, selon les indications de la mouche, les serviteurs de la foudre ont caché le troupeau. Mais ils ne peuvent ramener leurs vaches, car les vachers de la foudre sont armés jusqu'aux dents. La fourmi dit alors :

— Laissez-moi me mesurer avec la foudre, nous verrons si elle refusera encore longtemps de nous rendre nos vaches.

La fourmi se rend donc chez la foudre qu'elle trouve au lit. Elle repère, à la tête du lit, une calebasse de bière et un chalumeau. Elle grimpe le long du chalumeau et s'installe tout juste sur le bout. Lorsque la foudre assoiffée se met le chalumeau dans la bouche, la fourmi se glisse dans sa gorge et s'agrippe à la luette. Sentant des douleurs à la gorge, la foudre se plaint :

— Je viens de boire de la bière et quelque chose me pique le fond de la gorge.

Elle se racle la gorge et crache, mais la fourmi ne lâche pas. La foudre est très malade, la gorge lui enfle, elle va mourir. On appelle les devins. L'oracle est net :

— La foudre va mourir. Une famille entière la tourmente. Elle ne pourra être sauvée que si elle rend le troupeau qu'elle a volé et donne en supplément la vache du pardon.

La foudre ordonne à ses serviteurs d'amener toutes les vaches razziées et de les remettre à ses frères et sœurs. Elle leur donne aussi la vache du pardon. La fourmi lâche alors la gorge de la foudre et remonte retrouver le reste de la famille. Ayant récupéré leurs vaches, ils se mettent en route pour rentrer à la maison. À l'entrée du ciel, on s'aperçoit qu'il s'est refermé. La vipère le mord de nouveau et le ciel s'ouvre, leur laissant libre passage. Ils descendent à l'échelle de l'araignée et rentrent à la maison avec leur troupeau. Ils appellent leurs femmes et leur demandent d'apporter les pots pour traire les vaches. La traite finie, le merle dit :

— Voici le lait des célébrations. Il me revient, car c'est moi le chef de famille.

— Ce lait me revient, reprend aussitôt l'araignée, car c'est moi qui vous ai donné le moyen de monter au ciel.

— Non, c'est à moi que revient ce lait, coasse le crapaud, puisque je suis allé vous puiser de l'eau au moment où vous étiez à bout de forces et ne pouviez plus avancer.

— Ne me parlez pas de moyen de monter au ciel ou d'eau puisée, siffle la vipère. N'est-ce pas moi qui vous ai ouvert le ciel ? Sans moi, auriez-vous pu y entrer et récupérer le troupeau ? Et sans moi, auriez-vous pu en sortir ? Le lait revient donc à moi.

— Écoutez-moi bien, raisonne la mouche. Ne vous ai-je pas sauvés de la mort ? Sans mes avertissements, auriez-vous évité le poison ? Ou le feu ? N'est-ce pas moi aussi qui vous ai appris l'endroit où l'on cachait les vaches dans la forêt ? La conclusion s'impose : le lait ne peut être qu'à moi.

— Si je ne vous avais pas creusé de passage souterrain, réplique la taupe, vous auriez été brûlés vifs dans la maison des hôtes. Le lait est à moi.

— C'est nous qui avons été à la recherche des vaches dans la forêt, font remarquer le pique-bœuf et le taon, car vous tous étiez morts de peur. C'est nous qui avons retrouvé nos vaches. Le lait est à nous.

— Ne dites plus rien, déclare la fourmi. Nous nous disputons pour rien. L'héroïne de l'aventure, c'est moi. N'est-ce pas moi qui me suis battue contre la foudre et l'ai terrassée ? N'est-ce pas moi qui l'ai forcée à nous rendre nos vaches ? N'est-ce pas moi qui lui ai réclamé la vache du pardon ? Cette vache m'appartient donc et personne ne peut me la disputer. Le lait des célébrations aussi me revient.

On argumente ainsi sans fin. On en vient même aux mains. Et, dans la bagarre, on renverse par terre le lait des célébrations.

Survient alors un homme qui leur demande ce qui se passe. On lui raconte l'histoire ; on lui expose le cas et on lui demande de trancher la palabre. L'homme juge : il partage les vaches entre eux, à chacun une vache. Au pique-bœuf et au taon, une vache en commun. La fourmi reçoit la vache du pardon. Il leur rappelle enfin :

— Le merle est le chef de famille désigné par votre père. Vous lui devez donc respect et obéissance.

Par sa sagesse, l'homme a réconcilié tous les membres de la famille et, depuis lors, ils vivent dans une parfaite harmonie.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

6. LA BERGERONNETTE EN MISSION CHEZ LA FOUDRE

Il était une fois un pique-bœuf qui était très riche et possédait de grands troupeaux. Un jour, à la source, il pose sa lance et son seau à quelque distance et commence à nettoyer l'auge. Foudre descend alors du ciel, fait clac! et rafle la lance et le seau de Pique-Bœuf. Une fois l'auge bien propre, Pique-Bœuf cherche son seau pour puiser l'eau et remplir l'auge, mais plus de seau! Il s'assoit par terre et se met à réfléchir, cherchant un moyen de donner de l'eau à ses vaches. Sur ces entrefaites, arrive le corbeau.

— Eh bien, Pique-Bœuf, dit Corbeau, pourquoi restes-tu assis là, perdu dans tes pensées? Qu'est-ce qui t'arrive?

Pique-Bœuf lui raconte ses malheurs. Corbeau lui propose :

— Envoie-moi en mission chez Foudre.

— Si je t'envoie en mission chez Foudre, que lui diras-tu?

— Je lui dirai : « Khrâah! »

— Imbécile! Passe ton chemin, pas question que je t'envoie en mission chez Foudre!

La grue couronnée se présente à son tour et demande à Pique-Bœuf pourquoi il reste assis immobile et songeur. Pique-Bœuf lui raconte ses malheurs. Grue couronnée lui dit alors :

- Envoie-moi en mission chez Foudre.
- Si je t'envoie en mission chez Foudre, que lui diras-tu?
- Je lui dirai : « Tchouk! »
- Sotte! Passe ton chemin! Je ne peux t'envoyer en mission chez Foudre.

Les oiseaux se présentent à tour de rôle devant Pique-Bœuf et lui disent le cri qu'ils feraient entendre s'il les envoyait en mission auprès de Foudre. La bergeronnette se présente à Pique-Bœuf après tous les autres oiseaux et lui demande la cause de son chagrin. Pique-Bœuf lui raconte ses malheurs et lui pose la même question :

- Si je t'envoie en mission chez Foudre, que lui diras-tu?
- Je lui chanterai la chanson que voici :

Eh toi! Foudre,
 Foudre l'emmerdeuse,
 tu as frappé chez nous.
 Tu te crois très forte.
 J'ai consulté le devin,
 je sais comment nous libérer
 de ton ignoble tyrannie.
 Mort à toi, Foudre,
 qui d'un prince fais un valet!
 Donne-moi le seau de Pique-Bœuf,
 ses vaches meurent de soif.

Alors, Pique-Bœuf dit à la bergeronnette :

- Va! Rapporte-moi mon seau et ma lance et je te récompenserai.

La bergeronnette s'envole aussitôt. Devant chez Foudre, elle s'installe sur un poteau de la barrière et chante son message, tel que convenu avec Pique-Bœuf :

Eh toi ! Foudre,
Foudre l'emmerdeuse,
tu as frappé chez nous.
Tu te crois très forte.
J'ai consulté le devin,
je sais comment nous libérer
de ton ignoble tyrannie.
Mort à toi, Foudre,
qui d'un prince fais un valet !
Donne-moi le seau de Pique-Bœuf,
ses vaches meurent de soif.

En entendant ce défi, les serviteurs de Foudre piquent une violente colère. Ils s'emparent de la bergeronnette, l'égorge et jettent son cadavre au loin. Mais en vain. Car la bergeronnette revient bientôt et répète son message. Les serviteurs de Foudre ne se possèdent plus. Ils saisissent la bergeronnette, la massacrent de nouveau, font sécher son cadavre au soleil, le réduisent en poudre, diluent la poudre dans l'eau et vont verser l'eau dans la terre loin de la maison. Mais toutes ces précautions s'avèrent inutiles. La bergeronnette ressuscite de nouveau, revient se percher sur le toit de la maison de Foudre et redit son message. Cette fois, les serviteurs de Foudre sont fous de rage. Ils empoignent la bergeronnette, la brûlent vive, noient ses cendres dans de l'eau et les font boire à des enfants. Ainsi, pensent-ils, la bergeronnette ne pourra plus ressusciter.

Mais la bergeronnette ressuscite une fois de plus et répète, inlassable, son message :

Eh toi ! Foudre,
Foudre l'emmerdeuse,
tu as frappé chez nous.
Tu te crois très forte.
J'ai consulté le devin,
je sais comment nous libérer
de ton ignoble tyrannie.
Mort à toi, Foudre,
qui d'un prince fais un valet !
Donne-moi le seau de Pique-Bœuf,
ses vaches meurent de soif.

Les serviteurs de Foudre ne savent plus que faire. Ils disent à leur maîtresse :

— Voilà ! Nous avons pris tous les moyens pour nous débarrasser de cette bergeronnette de malheur, mais tous nos efforts restent vains. Remets-lui donc le seau et la lance de Pique-Bœuf et que ce sinistre oiseau fiche le camp d'ici !

Foudre sort enfin de son entêtement. Elle remet le seau et la lance à la bergeronnette qui s'empresse de les rapporter à Pique-Bœuf qui se réjouit, félicite la bergeronnette et lui donne de nombreuses vaches en récompense. Puis il décrète :

— Je te concède un privilège unique : désormais, personne ne pourra plus te tuer.

C'est pourquoi, même de nos jours, il est interdit de tuer une bergeronnette.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

7. TROIS SOTTES MOUCHES

Une mouche avait trois filles. Un jour, elle leur dit :

— Mes enfants, gardez-vous loin du miel, de la bière et du feu. Ce sont là trois substances mortelles.

La cadette, qui est raisonneuse, dit :

— Comment une nourriture aussi savoureuse que le miel peut-elle être mortelle ?

Se posant sur un rayon de miel, elle s'y colle les pattes, se débat, se colle les ailes et meurt.

La deuxième, qui est incrédule, s'exclame :

— Mortelle la bière ? Allons donc ! Une boisson aussi délectable !

Elle se pose sur le bord d'une cruche, boit, s'enivre, tombe dans la cruche et se noie.

L'aînée, qui est insolente, fanfaronne :

— Craindre le feu ? Ce n'est ni une boisson qui noie ni une nourriture qui agglutine. Elle s'en va voler au-dessus du feu. Une flamme s'allonge et la frôle. Elle tombe, brûlée vive.

La morale de cette histoire ? L'enfant qui refuse d'obéir à ses parents est voué à la mort.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

8. LA GRENOUILLE ET L'HIRONDELLE

Un jour, une hirondelle, venue boire dans un étang, aperçoit sur la rive une grenouille qui se chauffe au soleil. Elle lui dit :

— Moi, les grenouilles, je n'y comprends rien ! La plupart des animaux n'ont pas de peine à se lever de terre. Mais vous, les batraciens, vous vous traînez comme des infirmes. Nous, les hirondelles, sommes rapides comme le vent. Quelques coups d'ailes et nous voilà à l'autre bout du pays.

— Nous aussi, nous sommes très rapides, lui répond la grenouille d'une voix perfide. Personne ne se déplace plus vite que nous à travers les marais.

— Vraiment ? ironise l'hirondelle. Faisons une course. Je parie que je te laisse loin derrière.

— Défi accepté, répond la grenouille. Reviens dans trois jours. Nous ferons la course et nous verrons bien qui sera le vainqueur.

L'hirondelle s'envole en savourant d'avance sa facile victoire. Mais la grenouille ne reste pas oisive. Elle demande à tous les membres de sa tribu de répandre partout dans les marais le message suivant :

— L'hirondelle s'est moquée de nous. Elle a dit que nous nous traînons par terre comme des infirmes. Elle m'a

lancé un défi à la course. Elle est sûre de gagner. Voici comment cela va se passer. Dans trois jours, vous allez entendre appeler : « Oh ! Grenouille ! » Sachez que c'est l'hirondelle qui appellera. Que toutes les grenouilles se tiennent prêtes. Où qu'elles soient, qu'elles répondent : « Présente ! » Nous allons voir ce que l'hirondelle peut faire de ses ailes rapides comme le vent.

Trois jours passent. Au matin du quatrième jour, l'hirondelle se lève très tôt, lustre longuement son plumage et revient trouver la grenouille.

— Prête pour la course ? demande-t-elle narquoise.

La grenouille lui répond :

— Je suis prête. Tu ne l'ignores sans doute pas, nous, les grenouilles, ne courons pas sur le sommet des collines. Nous courons dans l'eau au fond des marais. Tu auras gagné la course lorsque je ne répondrai plus à ton appel. Et maintenant la course est ouverte : va, vole ; moi, je plonge.

Vive comme l'éclair, l'hirondelle s'envole haut dans le ciel. Sans se presser, la grenouille plonge dans son étang. Mais, dès qu'elle se sait hors de la vue de l'hirondelle, elle remonte sur la rive se chauffer au soleil. En un rien de temps, l'hirondelle survole une colline et descend au premier marais pour appeler :

— Oh ! Grenouille !

— Présente ! lui répond une grenouille.

Poursuivant son vol, l'hirondelle s'arrête à tous les marais pour appeler :

— Oh ! Grenouille !

Et, à chaque marais, une grenouille lui répond :

- Présente!
- L'hirondelle augmente son allure.
- Oh! Grenouille! fait-elle à chaque marais.
- Présente! lui répond une grenouille à chaque marais.

L'hirondelle parcourt ainsi tout le pays à une vitesse jamais égalée par les plus rapides coureurs. Elle revient terminer sa course au point de départ. Quelle n'est pas sa surprise de découvrir la grenouille en train de se chauffer au soleil sur la rive de son étang! La pauvre petite hirondelle n'y comprend plus rien. Gracieuse cependant, elle concède la victoire à la grenouille.

Mieux vaut ruse que talent.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



9. LA NAÏVETÉ DU LION

Une veuve sans enfant devait elle-même mener ses vaches au pâturage. Ses voisins se moquaient d'elle :

— Voyez cette pauvre femme, ricanaient-ils, qui doit mener paître ses vaches elle-même. N'est-ce point là besogne d'enfants ?

Un jour, au retour de l'abreuvoir, une vache sur le point de vêler abandonne le troupeau et prend le chemin de la forêt. Elle croise un lion qui lui dit :

— Tendre chair, approche que je te mange.

— Tu me mangeras demain, lui répond la vache.

Le lendemain, le lion dit à la vache :

— Tendre chair, c'est aujourd'hui que je te mange.

— Tu me mangeras lorsque j'aurai vêlé, lui répond la vache.

La vache vèle en son temps et le lion se pointe aussitôt, disant :

— L'heure est maintenant venue de te manger.

— Non, dit la vache, pas tout de suite. Il faut d'abord laisser à mon veau le temps d'apprendre à mugir comme son père.

Ainsi, chaque fois que le lion veut la manger, la vache lui dit d'attendre à cause de ceci ou de cela. Or le lion finit

par s'impatienter. Un jour, obsédé par l'idée de planter ses griffes dans de la chair fraîche, il saute sur la vache, l'égorge et la dévore. Puis il dit à sa génisse :

— À partir de maintenant, c'est toi qui prendras soin de mes petits.

Un jour, le lion part à la chasse et reste absent toute une semaine. Or, voyant que le lion tarde à rentrer, la génisse tue tous ses petits et prend la fuite. Elle court, elle court, elle court ! À en perdre haleine ! Chemin faisant, elle rencontre des laboureurs qui lui demandent :

— Eh petite, pourquoi cette course folle ?

— Le lion de la forêt a tué ma mère, répond la génisse, et moi j'ai tué ses petits. Je n'ai plus de mère pour me protéger.

— En effet, disent les laboureurs, les choses étant ce qu'elles sont, tu ne seras bientôt plus qu'un paquet d'os.

La génisse reprend sa course et rencontre des sarcleuses qui lui demandent :

— Eh petite, pourquoi cette course folle ?

— Le lion de la forêt a tué ma mère, répète la génisse, et moi j'ai tué ses petits. Je n'ai plus de mère pour me protéger.

— En effet, disent les sarcleuses, les choses étant ce qu'elles sont, tu ne seras bientôt plus qu'un paquet d'os.

Continuant sa course, la génisse aperçoit soudain Bouquin le lièvre, assis sur le bord du chemin et jouant de la cithare. Bouquin lui demande :

— Eh petite, pourquoi cette course folle ?

— Le lion de la forêt a tué ma mère et moi j'ai tué ses petits. Je n'ai plus de mère pour me protéger.

Pris de pitié, Bouquin amène la génisse et la cache dans sa grotte. Quelques instants plus tard, le lion s'amène et demande au lièvre :

— Tu n'aurais pas, par hasard, vu ma génisse dans les parages ?

Bouquin lui répond par une chanson en s'accompagnant de la cithare :

Est-ce une génisse noire ?

Est-ce une génisse blanche ?

Tralala, tralala !

Furieux, le lion menace le lièvre :

— Chante si tu veux, mais attention à ta queue !

Mais Bouquin reprend :

Est-ce une génisse rousse ?

Est-ce une génisse brune ?

Tralala, tralala !

Au moment où le lion tend la patte pour l'agripper, Bouquin se réfugie d'un bond dans sa grotte. Mais le lion a le temps de l'attraper par la queue et il essaie de le tirer hors de sa tanière. Malgré la douleur qu'il ressent, Bouquin simule l'indifférence et dit au lion :

— Tu peux haler tout à ton aise sur ce bout de bois pourri. La queue de Bouquin est en sûreté, ici au fond de sa grotte.

Alors, le lion lâche la queue du lièvre qui s'empresse de la rentrer dans la grotte. Puis il dit au lion :

— Je t'ai eu. Tu as vraiment cru que tu tirais sur un morceau de bois pourri. Mais c'était bien ma queue que tu tenais. Ah la la ! Quel crétin tu fais !

Fou de rage, le lion réquisitionne un crapaud qui se trouve là par hasard.

— Ne quitte pas ce lieu, lui ordonne-t-il. Si cette grotte est ouverte à mon retour, je t'égorge.

Et il s'en va chercher de l'aide auprès de sa famille. Sachant le lion parti, Bouquin dit à la génisse :

— Partons d'ici. Allons chercher refuge ailleurs.

Il jette de la poussière dans les yeux du crapaud pour l'aveugler. Puis le lièvre et la génisse prennent tous deux la fuite, chacun de son côté. Peu de temps après, le lion revient et trouve la grotte vide. Il demande au crapaud :

— Comment se fait-il que la grotte est vide ?

Et, sans attendre la réponse du crapaud, il le saisit pour le dévorer. Mais le crapaud lui dit :

— Au lieu de me dévorer, jette-moi dans la rivière. Il n'y a pas de mort plus atroce que la noyade.

Comble de la naïveté, le lion jette le crapaud dans la rivière. Le crapaud part à la nage et atteint bientôt l'autre rive. Le lion se jette à l'eau pour le poursuivre et se noie. De son côté, Bouquin tombe sur un groupe de chasseurs qui se lancent à sa poursuite. Dans sa fuite, il croise un troupeau de vaches et reconnaît la génisse qu'il a sauvée du lion. Se souvenant que Bouquin le lièvre lui a sauvé la vie, la génisse le cache dans le troupeau. Ainsi, Bouquin échappe-t-il aux chasseurs.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

10. LES HYÈNES DEMANDENT UNE FILLE À MARIER AUX ANTILOPES

Un jour, le garçon d'une hyène rencontre dans le marais les filles d'une antilope. Il rentre aussitôt à la maison dire à son père :

— Je viens de voir, dans le marais, de très jolies filles d'antilope. Viens tout de suite m'en demander une en mariage.

Son père lui demande :

— Pourquoi veux-tu prendre femme chez les antilopes ? Ne peux-tu trouver, chez les hyènes, une fiancée de ton goût ?

— Non, répond le garçon, je veux épouser une fille d'antilope.

Le père finit par céder aux instances de son fils. Le lendemain, il prend avec lui quelques membres de sa famille et se rend chez les antilopes leur demander une fille en mariage pour son fils. Les antilopes lui disent :

— Nous acceptons de vous donner une de nos filles en mariage. Allez chercher vos cadeaux.

Les hyènes se hâtent de rentrer à la maison préparer leurs cadeaux de la demande en mariage. Entre-temps, les antilopes tiennent conseil.

— Que faire ? se demandent-elles. Si nous leur donnons une fille en mariage, nous devons nous mettre à

hurler avec les hyènes. Mais si nous leur refusons une fiancée, elles viendront nous dévorer.

Le patriarche des antilopes prend alors la parole :

— Faites silence et écoutez bien ce que je vais vous dire. Le jour de la noce, nous allons tendre un piège aux hyènes. Nous allons leur figoler un mariage qui n'entraînera pas l'alliance de nos familles.

Quelques jours plus tard, les hyènes viennent discuter des cérémonies du mariage. Le patriarche des antilopes leur impose une condition :

— Contrairement à la coutume, le mariage aura lieu chez le père de la fiancée.

Les hyènes donnent leur consentement et rentrent chez elles. Les antilopes demandent à leur patriarche :

— Quel piège veux-tu leur tendre ?

— Allez me chercher des chèvres et je vais vous montrer de quelle manière nous allons faire échec à ce mariage.

Les antilopes reviennent bientôt avec plusieurs chèvres. Le patriarche leur dit :

— Tuez-en quelques-unes et débitez-les. Nous allons suspendre des morceaux de viande au plafond. Nous attacherons aussi des chèvres vivantes aux piliers de la maison. Lorsque les hyènes viendront, nous les ferons asseoir entre les chèvres et les morceaux de viande. Nous ne leur offrirons rien à manger. Mais nous leur ferons de grands discours et leur ferons croire que nous sommes d'accord pour ce mariage.

Les antilopes se préparent en suivant à la lettre les instructions de leur patriarche. Le jour convenu, les hyènes se présentent chez les antilopes pour offrir leurs cadeaux

de mariage. Elles remarquent que la maison est bien propre et qu'un feu brûle dans l'âtre. Les antilopes leur présentent des nattes et les font asseoir entre les morceaux de viande suspendus au plafond et les chèvres vivantes attachées aux piliers de la maison. Charognard, le chef des hyènes, dit aux antilopes :

— Il y a quelque chose que je veux vous demander, mais ne vous moquez pas de moi.

— Nous, nous moquer de toi ? dit le patriarche des antilopes.

Charognard pose donc sa question :

— Cette viande, c'est de la viande de vache ou de la viande de chèvre ?

— C'est de la viande de chèvre, répond civilement le patriarche des antilopes.

— Me trouves-tu stupide de t'avoir posé cette question ?

— Non, dit le patriarche des antilopes. Pourquoi te trouverais-je stupide ?

Un jeune garçon du cortège des hyènes dit soudain :

— Causer, c'est sauter d'un sujet à l'autre. Moi, je voudrais connaître le lien de parenté qu'il y a entre cette chèvre rousse et cette chèvre noire.

— La rousse est la fille de la noire, répond une antilope.

— Me trouves-tu stupide d'avoir posé cette question ? demande le garçon.

— Non, répond l'antilope. Pourquoi te trouverais-je stupide ?

À un moment donné, Charognard sort de la maison, fait signe aux autres de le suivre et leur dit à voix basse :

— Rentrons dans la maison, saisissons-nous des chèvres et de la viande et filons!

— Moi aussi, j'ai quelque chose à dire, réplique le fiancé. Je ne veux pas que vous vous moquiez de moi. C'est moi le perdant dans tout ça. Je veux bien, pour cette fois, laisser tomber ma fiancée, mais vous devrez m'en trouver une autre ailleurs.

Les hyènes rentrent donc dans la maison et, au lieu de s'asseoir, elles sautent sur les morceaux de viande, coupent les liens des chèvres et s'enfuient avec leur butin.

Les antilopes se meurent de rire. Elles se sont débarrassées des hyènes et se félicitent d'avoir suivi les conseils de leur patriarche.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



11. CHAGRIN DE POULE

Une poule demeurait dans une vieille bananeraie. Elle eut des petits. Les hommes lui enlevèrent ses poussins et les immolèrent pour leurs rites divinatoires. Elle ne cessait de gémir et se mourait de chagrin.

Un jour, cette pauvre poule prépare une cruche de bière, la pose sur sa tête et part à la recherche d'une mère malheureuse avec qui partager son chagrin. Elle rencontre une chienne qui lui demande :

— Tu ne m'offres pas à boire, Poulette ?

— Je n'offre à boire qu'à celle qui souffre d'un aussi grand chagrin que moi, répond la poule.

— Celle qui souffre d'un plus grand chagrin que moi, qu'on l'enterre ! réplique la chienne. Elle est morte !

— Dis-moi, s'enquiert la poule, pourquoi souffres-tu d'un aussi grand chagrin ?

— Eh bien, voilà, raconte la chienne. Lorsque je mets bas des chiots, les hommes les dispersent à tout venant. Je reste sans enfants pour me secourir et suis réduite à chaparder pour me nourrir.

— Cela n'est pas un très grand malheur, dit la poule. Au moins, tes petits, les hommes ne les immolent pas pour lire l'avenir dans leurs entrailles. Ils ne les égorgent pas sous tes yeux et tu n'entends pas leurs cris de mort. Tu n'as

pas raison de dire que tu n'as plus tes petits, tu peux leur rendre visite là où ils sont. Non, ton chagrin n'est vraiment pas égal au mien. Je ne partagerai pas ma bière avec toi.

La poule reprend donc la route avec sa cruche de bière sur la tête. Elle rencontre une chèvre qui lui dit :

— Offre-moi à boire, Poulette.

— Je n'offre à boire qu'à celle qui souffre d'un aussi grand chagrin que moi.

— Celle qui souffre autant que moi, dit la chèvre, qu'on l'enterre ! Elle est morte !

— Viens, dit la poule, raconte-moi tes malheurs.

— Écoute bien, dit la chèvre. Je fais des petits. Les hommes me les prennent et les vendent pour du sel ou pour des haricots. Ils mangent les haricots et jettent les feuilles. Et, si j'essaie de manger les feuilles, ils me chassent à coups de bâton. Et pourtant, on les a payées avec mes petits, ces feuilles !

— Cesse de te lamenter pour rien, morigène la poule. Tes petits, tu peux toujours leur rendre visite, on ne les a pas égorgés sous tes yeux. Les savoir au loin ne cause pas une bien grande peine. Les voir immoler sous tes yeux, voilà le grand malheur. Non, ton chagrin n'égale pas le mien. Je ne partagerai pas ma bière avec toi.

La poule reprend la route avec sa cruche de bière sur la tête. Elle rencontre une vache qui lui dit :

— Poulette, tu m'offres un peu de bière ?

— Non, dit la poule, je n'offrirai de bière qu'à celle qui souffre d'un aussi grand chagrin que moi.

— Ne vois-tu pas, répond la vache, que, toutes les deux, nous sommes la fable du pays tout entier ? Regarde-moi. Je mets au monde un veau. Si c'est un taurillon et non une

génisse, les hommes l'égorgent, le débitent en morceaux et le mangent. Ou bien ils vendent sa chair pour acheter autre chose. Si je mets au monde un veau mort-né, ils lui enlèvent aussitôt la peau et me la font sentir pour que je me laisse traire. Donner mon lait aux hommes au lieu de nourrir mon propre petit ! Quel malheur ! Quel chagrin ! Et je leur donne beaucoup de lait ! Il le faut bien, pour éviter leurs coups de bâton. Imagine ! Il ne faut pas que les petits des hommes manquent de lait !

— Je n'ai pas à chercher ailleurs, dit la poule. J'ai trouvé une mère qui souffre d'un aussi grand chagrin que moi. Assieds-toi et buvons pour noyer notre peine.

La poule et la vache vident la cruche de bière et elles rentrent chez elles. Elles sont depuis lors de bonnes amies et se consolent réciproquement de leur chagrin.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



12. UN POUSSIN CHEZ LE ROI

Un jour, un poussin se rend à la cour réclamer l'héritage de son père. Tôt le matin, il prend sa besace et se met en route. Chemin faisant, il trébuche sur un bâton.

— Je te demande pardon, dit le poussin, je ne t'ai pas vu.

— Où vas-tu ? demande le bâton.

— Je m'en vais à la cour réclamer l'héritage de mon père.

— Puis-je y aller avec toi ?

— Bien sûr !

Le poussin met le bâton dans sa besace et reprend la route. Un peu plus loin, il rencontre un léopard qui, goguenard, lui dit :

— Jour faste ! Voici que mon repas se présente à moi de lui-même !

— Je ne t'apporte rien, réplique le poussin, mais j'ai quelque chose à te dire.

— Tu as quelque chose à me dire ? Sais-tu où tu te trouves ? Ici règne Sieur Léopard !

— Et chez moi régnait Sieur Coq ! Mais il est mort. Je vais à la cour réclamer mon héritage. Pourquoi ces bravades ?

Radouci, le léopard dit au poussin :

— Je veux aller à la cour avec toi.

— D'accord, dit le poussin, viens avec moi.

Et le poussin met le léopard dans sa besace et reprend la route. Au bout d'un moment, il rencontre l'hyène qui lui dit :

— Où vas-tu, Poussin ?

— Je vais à la cour réclamer l'héritage de mon père.

— Ton père est donc mort ?

— Oui. Pourquoi fais-tu semblant de l'ignorer, hypocrite ?

— Nous sommes tous les deux dans le deuil, pleurniche l'hyène. Mon mari est mort avant-hier. Il pue déjà. C'est pourquoi je suis partie. Je me cherche un ami pour habiter avec moi.

— Serre-moi la main, dit le poussin.

L'hyène lui serre la main. Ils deviennent des amis. Le poussin cache l'hyène dans sa besace et reprend la route. Un peu plus loin, il rencontre le lion qui lui demande :

— Poussin, où vas-tu ?

— À la cour, réclamer l'héritage de mon père.

— Allons-y ensemble, dit le lion.

— Je n'ai aucune raison de refuser ta compagnie.

Et le poussin met le lion dans sa besace et reprend la route. Il rencontre ensuite l'éléphant et il se passe la même chose. Puis il rencontre un chasseur et il se passe la même chose. La besace commence à se faire lourde, mais le poussin poursuit vaillamment sa route et arrive bientôt chez le roi. Il se rend aussitôt chez le patron de son père. Une servante envoie dire au roi :

— Sire, un étranger nous est tombé dessus et il nous embête.

Le roi ricane :

— C'est cela qui vous embête, un poussin ?

— Oui, Sire, c'est lui.

Le roi ordonne à ses serviteurs de chauffer de l'eau et menace d'y plonger le poussin pour qu'il prenne peur et s'en aille. Mais, c'était compter sans la bravoure du poussin qui entonne son chant de bataille :

Je suis Poussin,
fils de Coq et de Poule.
Je marche avec précaution,
les jambes bien raides.
Rendez-moi mon héritage !

Le roi entre alors dans une violente colère et dit à ses serviteurs :

— Jetez-le dans l'eau bouillante et qu'il meure !

Or la fille du roi est en train de pétrir la pâte. Le poussin sort le bâton de sa besace et le pose par terre. Le bâton frappe la fille du roi, la jette par terre et répand sur elle l'eau bouillante. Les serviteurs du roi en sont épouvantés. Le roi dit :

— Jetez le poussin dans le poulailler ! Que les vieux coqs le lacèrent de leurs ergots et qu'il en meure !

Le poussin fait sortir le léopard de sa besace et lui dit :

— À ton tour ! Fais-leur en voir de toutes les couleurs !

Le léopard entre dans le poulailler sans coup férir. Il étrangle un grand nombre de volailles, en mange quelques-unes et s'en va. Le roi ordonne ensuite à ses serviteurs de jeter le poussin parmi les chèvres.

— Qu'elles le piétinent, s'écrie le roi, et qu'il crève sous leurs sabots !

Le poussin sort l'hyène de sa besace et lui dit :

— À ton tour! Montre-leur!

L'hyène égorge un grand nombre de chèvres, les foule aux pieds, en dévore quelques-unes et s'en va. Le roi dit :

— Comment me débarrasser de cette calamité? Jetez-le parmi les veaux! Qu'ils le piétinent et qu'il meure!

Le poussin sort le lion de sa besace et lui dit :

— Toi aussi, seigneur de la savane, montre-leur!

Le lion pousse un rugissement et les veaux prennent la fuite. Le lion les pourchasse, les anéantit et dévore les plus gras. Les serviteurs du roi se demandent ce qu'il faudrait faire pour se débarrasser d'un tel fléau. Le roi hurle :

— Ce damné poussin, je vais l'occire de mes mains!

Ses serviteurs lui disent :

— Laisse-le, Sire, il finira par se suicider.

— Le poussin doit mourir, réplique le roi. Jetez-le dans le parc des vaches et voyons s'il s'en tirera.

— Bonne idée, disent les serviteurs. Si tu te débarrasses de ce poussin de malheur, on te surnommara Vainqueur-de-Poussin.

Le poussin sort l'éléphant de sa besace et lui dit :

— C'est à ton tour! Écrabouillage à volonté!

L'éléphant barrit son chant de guerre :

Je suis le père
des éventreurs.

Je suis le prince
des écrabouilleurs.

Même si je me nourris
de chardons et de verdure.

Vous dire le carnage de l'éléphant ! Tout le troupeau y passe ! Jamais, de mémoire de roi, a-t-on vu pareille hécatombe ! Sidéré, le roi fléchit. Il dit à ses serviteurs :

— Laissons partir ce poussin maudit. Donnons-lui l'héritage de son père, qu'il s'en aille et nous laisse tranquilles. Nous le retrouverons plus tard et nous nous vengerons.

Le poussin fait sortir le chasseur de sa besace. C'est le seul qui reste en qui il peut avoir confiance. Il lui dit :

— Vas-y, chasseur, tu es le dernier.

Ce qui se passe alors est indescriptible ! Le chasseur massacre tout ce qui bouge. Même le roi perd la vie.

Puis le chasseur s'assied sur le trône et se proclame roi du pays. Il devient très riche et vit heureux dans l'estime de ses nouveaux sujets. Le poussin, ayant recouvré l'héritage de son père, rentre chez lui et vit depuis lors dans la prospérité et le bonheur.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



13. LE LIÈVRE BEAU DANSEUR

Un jour, Bouquin le lièvre et Balourd l'éléphant sont invités à des noces. On y danse sans arrêt. De l'avis de tous, Bouquin est le meilleur danseur. L'éléphant lui demande :

— Où as-tu appris à danser ?

— Autrefois, répond le lièvre, j'étais gros et lourd comme toi. Mon père me fit boire de la bière frelatée pour me vider le ventre. Je suis devenu mince et souple. Et beau danseur !

— Ça vaut peut-être la peine d'essayer la recette, se dit le pachyderme.

La noce terminée, chacun rentre chez soi. L'éléphant se met aussitôt à la diète de bière frelatée. Au bout de deux jours, il commence à avoir mal au ventre, mais il n'en souffle mot à personne. Au bout de deux semaines, Balourd est vraiment mal en point. Il envoie l'hyène chez le lièvre :

— Va dire à Bouquin de ma part que le derrière de Balourd est en train de pourrir. Il est si malade qu'il ne peut même plus se lever. Viens vite le soigner.

L'hyène se rend chez le lièvre et lui bafouille :

— Balourd l'éléphant m'envoie te dire qu'il ne peut même plus lever son gros cul. Tu dois aller le voir tout de suite, sinon, aussitôt qu'il sera remis, il te piétinera et te réduira en bouillie.

— Calme-toi, cesse de hurler, reproche Bouquin. Mangeons d'abord un morceau.

— Où as-tu trouvé cette viande ? demande l'hyène.

— Viens avec moi, je vais te montrer où je chasse.

Ils partent tous les deux. Près d'un étroit vallon, Bouquin dit à l'hyène :

— Descends dans le fond du ravin. Moi, je vais me poster là-haut, sur le sommet de la colline rabattre le gibier. Lorsque je te crierai d'attraper, attrape.

— D'accord, dit l'hyène.

Le lièvre monte au sommet de la colline, roule une grosse pierre et lui fait dévaler la pente.

— Attrape ! hurle-t-il.

L'hyène reçoit la pierre en plein dans le ventre. Ses entrailles se répandent sur le sol et elle trépane sur-le-champ. Le lièvre s'approche, constate la mort de l'hyène et se dit qu'il s'en tire à bon compte.

Le lendemain, l'éléphant envoie le lion chercher le lièvre, lui disant :

— Je suis à l'agonie. Si Bouquin refuse de me porter secours, je veux que tu me rapportes sa peau.

Le lion se rend chez le lièvre et lui dit :

— Si tu ne viens pas au secours de Balourd, c'est ta peau que je dois lui rapporter.

Le lièvre le rassure disant :

— Je suis allé chercher un remède à l'endroit secret que mon père m'a indiqué. J'ai aussi préparé une calebasse de bière et mon bâton de marche. J'allais partir à l'instant, porter secours à Balourd. Mais, puisque tu es là, assieds-toi et mangeons un morceau avant de partir.

Pendant qu'ils mangent, le lion demande au lièvre :

— Où trouves-tu toute cette viande? Moi, j'aimerais bien faire une petite chasse avec toi.

— Il y a un marais non loin d'ici, répond le lièvre. C'est là que je vais me chercher à manger. J'y attrape toujours quelque chose. Aujourd'hui, nous sommes deux. Moi, je vais lever le gibier et à toi de l'attraper.

— D'accord, dit le lion.

Le lièvre et le lion partent chasser ensemble. Bouquin dit au lion :

— Assieds-toi ici dans le vallon et attends. Je vais monter cette colline et, lorsque je te crierai d'attraper, attrape.

Le lièvre monte au sommet de la colline, roule une grosse pierre, lui fait dévaler la pente et crie au lion :

— Eh Lion, attrape!

Le pauvre lion reçoit la pierre en pleine face et tombe raide mort. Le lièvre s'approche et constate la mort du lion. Il estime que la chance lui sourit.

Le lendemain, l'éléphant envoie le léopard, disant :

— Je sais que toi, tu ne me joueras pas dans le dos. Va et ramène-moi Bouquin, mort ou vif.

Le léopard se présente chez le lièvre et lui dit :

— Balourd m'envoie te chercher. Si tu ne viens pas tout de suite, je t'écorche vif et lui rapporte ta peau. Balourd t'a déjà envoyé quelqu'un avant moi, n'est-ce pas?

— Non, ment le lièvre, personne. Je le jure sur la tête du roi. Mais, je t'en prie, assieds-toi et mangeons un morceau.

Pendant qu'ils mangent, le léopard demande au lièvre :

— Où vas-tu chercher si bonne viande?

— Dans un marais non loin d'ici, répond le lièvre. C'est là que je vais chasser. J'y attrape toujours quelque chose.

Viens avec moi, nous chasserons à deux. Je vais lever le gibier et toi tu l'attraperas.

Le léopard et le lièvre partent chasser ensemble. Le lièvre dit au léopard :

— Assieds-toi ici dans le vallon et attends. Je vais grimper la colline et, lorsque je te crierai d'attraper, attrape.

Bouquin monte au sommet de la colline, roule une grosse pierre, lui fait dévaler la pente et crie au léopard :

— Eh Léopard, attrape !

Vif comme l'éclair, le léopard évite la pierre de justesse. Mais il s'allonge et fait le mort. Le lièvre s'approche prudemment pour constater la mort du léopard.

— Jusqu'ici, tu en as attrapés plusieurs, pense le léopard, mais cette fois, c'est raté.

Bouquin se roule un coussinet de portage, charge le léopard sur sa tête et rentre chez lui. Chemin faisant, le léopard lui donne un coup de griffe au front. Le lièvre se dit :

— Ce cadavre semble bien se porter !

Il continue sa route de peine et de misère. Apercevant un chacal, il l'appelle :

— Eh chacal ! Eh chacal !

Le chacal approche.

— Tiens, lui dit Bouquin, prends mon fardeau un instant, je vais faire mes besoins, j'en ai pour une minute.

Ne se doutant de rien, le chacal prend le léopard sur sa tête. Et le lièvre rentre tranquillement chez lui, laissant le chacal dans une bien mauvaise situation.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

14. L'ÉLÉPHANT ET L'HIPPOPOTAME SOUQUENT À LA CORDE

Bouquin le lièvre se promenait un jour dans la forêt. Soudain, sans s'en rendre compte, il se trouve face à face avec l'éléphant qui lui dit, bourru :

— Hors de ma vue, vermisseau !

— Il ne faut pas juger de la valeur d'un homme à sa taille, répond sentencieusement le lièvre. Tu m'appelles vermisseau, mais sache que je cours plus vite que toi et suis plus fort que toi. La force n'a rien à voir avec le gigantisme.

L'éléphant regarde le lièvre de haut et lui barrit :

— Si je te donnais une seule de mes oreilles, tu te débattrais en vain pour la porter. On verrait alors si tu es plus fort que moi.

— La force ne réside pas seulement dans les oreilles, raisonne Bouquin, elle se déploie dans tout le corps. Voici ce que nous allons faire. Je vais apporter un câble et nous allons souquer à la corde. Nous verrons qui de nous deux lâchera le premier.

— Présomptueux avorton ! tonne l'éléphant. Hors de ma vue ! Décampe, vermisseau ! Va vite chercher ton câble que je te pende à un arbre et qu'on ne parle plus de toi !

— Bien, dit le lièvre. Et si je gagne, quel prix me donneras-tu ?

— Je te donnerai une cruche de bière éléphantique, ricane l'éléphant. Tu iras te soûler avec ta femme et tes petits jusqu'à ce que vous soyez tous ronds comme des outres.

Le lièvre rentre chez lui. En chemin, il rencontre l'hippopotame avec qui il fait le même pari. Arrivé à la maison, il dit à sa femme :

— Écoute-moi bien. Tu vas me tresser un câble de fibres d'aloès, un câble très fort, pendant que, moi, j'aiguise mon couteau. Tu prépareras aussi une corbeille et je te dirai demain où nous irons nous ravitailler.

La femme du lièvre lui demande :

— Pourquoi aiguiser ton couteau ? T'en vas-tu chercher la bagarre ?

— Tresse mon câble, femme, et tais-toi. Moi, j'aiguise mon couteau.

Le lendemain matin, corbeille sur la tête, Bouquin, accompagné de sa femme, se rend directement chez l'éléphant et lui dit :

— J'ai apporté le câble. Tiens ton bout pendant que je le déroule. Lorsque je serai prêt, je crierai : Souque ! Tu tireras ton bout et moi je tirerai le mien. Nous verrons qui est le plus fort.

— D'accord, acquiesce le mastodonte, en riant sous cape.

Le lièvre déroule le câble, rejoint l'hippopotame à l'autre bout et lui dit :

— Voici le bout d'un câble. Prends-le et tiens-le bien pendant que je le déroule. Lorsque je serai prêt à l'autre bout, je vais crier : Souque ! Tu tireras ferme et moi je vais tirer à mon bout. Nous verrons qui est le plus fort.

— D'accord, dit l'énorme amphibie, fort amusé.

Ayant ainsi donné à chacun son bout du câble, le lièvre s'en va se cacher vers le milieu et crie de toutes ses forces :

— Souque! Souque!

— Je souque, geint l'éléphant. Nous allons bien voir qui est le plus fort.

— Je souque, souffle l'hippopotame. Nous allons bien voir qui est le plus fort.

L'éléphant et l'hippopotame tirent tant qu'ils peuvent. Ils sont d'égale force et l'équilibre se maintient. Caché dans les buissons, le lièvre observe et s'amuse. L'éléphant et l'hippopotame redoublent leurs efforts. Ils tirent. Ils peinent. Ils se fatiguent. Ils soufflent. Ils suent. Les yeux leur sortent des orbites. Mais l'équilibre se maintient toujours. Ni l'un ni l'autre ne veulent lâcher. Leurs muscles se tendent dans un suprême effort. Ils sont à bout de forces.

D'un coup sec de son couteau bien aiguisé, le lièvre coupe le câble en son milieu. Les deux géants de la brousse tombent à la renverse, s'écrasent dans un fracas d'arbres et de rochers, se cassent le cou et trépassent. Dans ces masses de viande, le lièvre et sa femme se taillent des morceaux de choix, les entassent dans la corbeille et rentrent à la maison.

Sur le chemin du retour, ils rencontrent une belette qui leur demande :

— Où avez-vous pris toute cette viande? Donnez-m'en un morceau.

— C'était une jeune bête, dit le lièvre.

— Je ne te demande pas l'âge de la bête, réplique la belette hautaine, je te demande de me donner un morceau de viande.

— C'était une jeune belette, dit le lièvre étourdi.

— Tu as donc tué une jeune belette? Un membre de notre famille? Notre propre fille?

La belette engage alors le combat. Au bout d'un court moment, elle charge la corbeille de viande sur sa tête et rentre chez elle, laissant sur le champ de bataille le lièvre et sa femme sérieusement blessés.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



15. LES OISEAUX CHERCHENT DE L'EAU

En ce temps-là, la famine sévissait dans le pays. Les sources taries, les champs arides, hommes et bêtes succombaient. Seuls survivaient les êtres qui n'étaient pas rivos à la terre. Un jour, les oiseaux tinrent conseil.

— Attention, se dirent-ils. Il ne faut pas nous laisser mourir de soif comme si nous n'avions point d'ailes ni de becs. Essayons d'abord de faire jaillir l'eau de ce rocher. Celui d'entre nous qui réussira sera notre roi.

Le serpentaïre s'essaie le premier : il pique le rocher de toutes les forces de son bec, mais pas une seule goutte d'eau ne suinte. L'ombrette s'approche à son tour : elle pique, et pique, et pique, mais pas la moindre petite goutte d'eau ! La grue essaie à son tour, mais, dès les premiers coups, son bec s'ébrèche. Tous les oiseaux au bec dur et pointu viennent piquer le rocher. La cigogne et le corbeau tentent aussi leur chance. Mais tous leurs efforts restent vains : pas une seule goutte d'eau ne jaillit du rocher. Modeste, la bergeronnette se présente à son tour, s'approche du rocher et se met à le piquer vigoureusement ; des éclats de pierre volent de tous côtés, mais l'eau refuse toujours de jaillir.

Finalement, arrive l'ibis. Un seul coup de bec et voilà l'eau qui gicle en abondance. Arrogant, il dit aux autres oiseaux :

— Attendez votre tour. À tout seigneur, tout honneur.

Il se désaltère longuement. Puis il ordonne :

— Vous boirez dans l'ordre que je désignerai.

C'est depuis ce jour que l'ibis est le roi des oiseaux.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



16. LE RAT PROPRIÉTAIRE DE GRANDS TROUPEAUX

Il était une fois un rat qui possédait de grands troupeaux. Un jour, les autres animaux tiennent conseil dans le but de s'emparer de ses vaches. L'éléphant, le lion, le léopard, le buffle, l'antilope, l'hyène, le lièvre, tous sont présents. L'éléphant le premier prend la parole et dit :

— Vous voyez ce rat avec ses innombrables troupeaux ? Et avec tout ce grain ? Il est plus riche que nous tous réunis ! Allons nous emparer de ses vaches ! Il ne nous opposera aucune résistance lorsqu'il verra que nous faisons cause commune. Un seul parmi nous ira faire la razzia. Après tout, ce n'est qu'un rat.

On envoie l'hyène la première. Elle se rend chez le rat et lui demande, sournoise :

— Ces vaches, elles sont toutes à toi ?

Sieur le Rat s'ébroue quelque peu et, dressé sur ses pattes de derrière, entonne son chant de bataille :

Ces vaches sont à celui
qui plante ses dents
dans les chairs vives.
Qui ose s'en approcher
mourra de la rage.

Point de remède
contre la morsure
du roi des rongeurs !

À ces mots, l'hyène prend ses jambes à son cou, passe dans des ronces qui lui déchirent la peau jusqu'au sang, revient auprès des autres et, gémissante, leur dit :

— Ce lieu est maudit. Jamais je n'y retournerai. Voilà un brave qui sait défendre ses vaches. Regardez-moi, tous ces lambeaux de chair qu'il m'a arrachés. Je vous en supplie, abandonnons tout de suite. Ce brave est imbattable.

Après s'être moqués de la lâcheté de l'hyène, les animaux envoient le léopard, espérant qu'il saura se conduire comme un brave. Le léopard se présente donc chez le rat.

— Salut, maître de céans, dit-il, encore à la barrière.

Sieur le Rat toise le léopard et se tait. Le léopard lui demande :

— Ces vaches, elles sont toutes à toi ?

Sieur le Rat lui répond par son chant de bataille. Saisi de frayeur, le léopard prend la fuite sans jamais regarder derrière. Il passe au travers d'un buisson d'épines qui lui lacèrent la peau jusqu'au sang. Le voyant dans cet état, les autres croient qu'il s'est battu avec le rat. Le léopard leur dit :

— Nous nous sommes battus avec acharnement, mais c'est sans espoir. Personne ne peut vaincre ce rat. Je défie quiconque de prouver le contraire. C'est un vrai brave ! Il possède de grands troupeaux et sait les défendre.

Les animaux envoient alors le lièvre :

— À toi, Bouquin ! Montre-nous ce que tu peux faire !

— Oh je sais bien, vous vous moquez de moi, crâne le lièvre. Cet endroit fait peur aux vivants et aux morts, dites-vous. Mais doit-on craindre un lieu sans y avoir jeté un coup d'œil ?

Puis, armé de sa petite lance et de ses fléchettes, il ajoute :

— Au revoir ! Vous entendrez parler de moi et de Sieur le Rat.

Les autres animaux ricanent. Ils sont sûrs que le lièvre va revenir déshonoré. Persifleuse, l'hyène lui jette :

— Reviens, Bouquin ! Un peureux ne doit pas affronter ce qui fait peur au brave.

Mais, d'un pas décidé, le lièvre se rend chez le rat et salue à haute voix :

— Salut, Sieur le Rat !

On lui rend son salut. Le lièvre entre dans la cour et demande au rat :

— Ces vaches, elles sont toutes à toi, mon brave ?

Sieur le Rat bombe le torse et reprend son chant de bataille :

Ces vaches sont à celui
qui plante ses dents
dans les chairs vives.

Qui ose s'en approcher
mourra de la rage.

Point de remède
contre la morsure
du roi des rongeurs !

Vif comme l'éclair, le lièvre lui tire une flèche et le pique de sa lance. Le rat s'enfuit dans la maison. Le lièvre le pourchasse et le rat se réfugie finalement sous le toit. Bouquin fait sortir tout le troupeau et le conduit auprès des autres animaux en clamant à haute voix :

— La bravoure ne se mesure pas à la taille.

Tous sautent sur les vaches et massacrent le troupeau tout entier. Les cadavres jonchent le sol. Le lièvre monte alors dans un arbre et appelle le rat :

— Eh, Sieur le Rat, viens venger tes vaches. Je voulais les mener au pâturage, mais les autres animaux s'en sont emparés et les ont toutes massacrées.

Entendant le lièvre appeler le rat à la vengeance, les autres animaux s'enfuient dans la forêt, laissant Bouquin seul avec cette abondance de viande.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



17. L'IBIS ET LE CORBEAU

Le corbeau avait fait son nid près de l'ibis. Il apportait à ses petits des ordures. Par contre, l'ibis apportait à ses petits des insectes, des vers de terre et des larves. Aussi les petits de l'ibis étaient-ils grands et forts, tandis que ceux du corbeau étaient maigres et laids.

Un jour, pendant que l'ibis est allé au ravitaillement, le corbeau lui vole ses petits et les amène à la cour. De retour à son nid, l'ibis remarque que le corbeau n'est pas chez lui. Et, malheur de malheur, il constate que ses petits ont disparu. Il se lance aussitôt à la poursuite du corbeau. En cours de route, il croise des agriculteurs et leur chante une complainte :

Agriculteurs qui, par bonheur, cultivez si bien,
n'avez-vous point vu un corbeau passer,
ceint d'un pagne noir et portant collier blanc,
menant des petits qui me ressemblent ?
Ah ! Qui me les rendra ?

Les agriculteurs lui répondent :

— Le corbeau est passé par ici et il a déjà dépassé la crête de la colline.

L'ibis continue son chemin. Il rencontre des puisatiers et leur chante sa complainte :

Puisatiers qui, par bonheur, creusez si bien,
n'avez-vous point vu un corbeau passer,
ceint d'un pagne noir et portant collier blanc,
menant des petits qui me ressemblent ?
Ah ! Qui me les rendra ?

Les puisatiers lui disent :

— Le corbeau doit déjà être rendu à la cour du roi.

L'ibis poursuit sa route en toute hâte. Il se présente devant le roi et reprend sa complainte :

Ô mon roi qui, par bonheur, réglez si bien,
n'avez-vous point vu un corbeau passer,
ceint d'un pagne noir et portant collier blanc,
menant des petits qui me ressemblent ?
Ah ! Qui me les rendra ?

Le roi dit :

— Il est ici.

L'ibis s'avance et constate que le corbeau a caché ses petits dans un coin sombre de la cour du palais. Il les réclame aussitôt.

Les serviteurs du roi soumettent l'ibis et le corbeau à l'ordalie de l'eau. Ils leur donnent à chacun une corbeille pour aller puiser de l'eau et la rapporter à la cour. L'ibis étanche d'abord sa corbeille avec de la glaise, puise de l'eau et la rapporte à la cour. Mais le corbeau puise avec sa corbeille ajourée qui ne peut retenir l'eau. Il recommence

maintes et maintes fois, mais l'eau fuit toujours. Rentré bredouille, le corbeau dit aux serviteurs du roi :

— J'ai puisé de l'eau avec une corbeille qui fuit ; elle ne retient même pas une goutte d'eau.

Le roi ordonne de rouler le corbeau dans des nattes et de le frapper. Le corbeau se lamente :

— Sire, vous envoyez vos grues me tabasser maintenant ?

Le roi soumet ensuite l'ibis et le corbeau à l'ordalie des larmes. On donne à chacun une auge à remplir de ses larmes. L'ibis n'a qu'à penser au chagrin que lui cause la perte de ses petits pour remplir son auge sans tarder. Mais le corbeau a beau s'efforcer, se pincer et crier :

— Coulez, coulez, coulez, larmes !

Pas la moindre petite larme ne mouille ses joues.

Voyant cela, le roi rend son jugement :

— Les petits sont ceux de l'ibis.

L'ibis retrouve ses petits avec joie tandis que le corbeau s'en va tout confus.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



18. LE LIÈVRE QUITTE LA SOCIÉTÉ DES HOMMES

Il était une fois un trappeur dont chaque prise rapportée à la maison était dépourvue de son cœur et de son foie. Ce fait bizarre piqua la curiosité de sa femme. Un jour, elle lui demande :

— Comment se fait-il que toutes les bêtes que tu rapportes à la maison n'ont jamais de cœur ni de foie ?

N'obtenant pas de réponse, elle se fâche et menace son mari.

— Si jamais tu rapportes à la maison une bête sans son cœur et son foie, lui dit-elle, je ne préparerai plus de repas et tu ne mangeras jamais plus de viande.

Le lendemain, le trappeur va visiter ses pièges et, comme d'habitude, le léopard lui réclame le cœur et le foie de ses prises. Rentré à la maison, le pauvre trappeur doit de nouveau subir les foudres de sa femme. Le léopard, qui se trouve par hasard tout près, entend les reproches de la femme à son mari.

Un jour que le trappeur retourne visiter ses pièges, sa femme le suit en cachette. Elle veut savoir ce que son mari fait du cœur et du foie de ses prises. Le trappeur ignore qu'il est suivi par sa femme. Il visite son premier piège et, l'ayant trouvé vide, le retend. Or, pendant qu'il se rend à son deuxième piège, sa femme se prend dans le premier. Le

léopard vient aussitôt dire au trappeur de retourner chercher la bête qui vient de se prendre dans le premier piège. Le trappeur revient sur ses pas et s'étonne de trouver sa femme qui s'agite dans le piège.

Sur ces entrefaites, arrive Bouquin le lièvre. Apercevant la femme prise dans le piège, il la libère aussitôt et dit au léopard :

— Montre-nous maintenant comment la femme s'est prise dans le piège.

Ne soupçonnant aucune ruse, le léopard entre dans le piège qui se referme sur lui. Bouquin dit alors au trappeur et à sa femme :

— Rentrons, je vous accompagne.

Ils arrivent à la maison et un des petits de Bouquin vient se planter devant la femme. D'un coup de bâton, elle le tue net. Bouquin en éprouve un grand chagrin et décide de venger son petit. Vers le milieu de la nuit, il enlève l'enfant du trappeur, met du sang sur la bouche de l'homme et de la femme endormis et pose entre eux deux une épée tout ensanglantée. À son réveil, la femme cherche en vain son enfant. Voyant le sang sur la bouche de son mari, elle l'accuse :

— Tu as du sang sur la bouche. C'est toi et personne d'autre qui as dévoré mon enfant.

Le trappeur, voyant le sang sur la bouche de sa femme, l'accuse à son tour :

— Tu mens. C'est toi qui as dévoré l'enfant. Tu as son sang sur la bouche.

On décide d'aller en jugement. Chacun plaide sa cause. Ne pouvant trancher la palabre, les juges condamnent à

mort le mari et la femme. Or c'est à ce moment que réapparaît Bouquin le lièvre.

— Attendez! intercède-t-il.

Présentant l'enfant qu'il avait caché, il déclare :

— Vous tous savez le bien que j'ai fait à cette femme. Malgré cela, elle a tué mon enfant. Mais je ne suis pas aussi méchant qu'elle. Voici ton enfant, dit-il à la femme. Je m'en vais maintenant et je jure de ne plus jamais vivre chez les hommes.

Voilà pourquoi le lièvre a quitté la société des hommes. Une femme lui avait rendu le mal pour le bien.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



19. RÉGINE ET L'HYÈNE

Il était une fois un roi qui avait une fille du nom de Régine. Il était voisin d'un homme qui avait deux filles, Goguenarde et Narquoise. Les trois fillettes grandissaient ensemble.

Un jour, elles vont faire les récoltes ensemble. Régine récolte le sorgho, car elle est fille de roi; ses compagnes ramassent les légumes. Elles font des ballots, les mettent sur leur tête et se hâtent de rentrer à la maison. Passant près d'une rivière, elles s'arrêtent, déposent leurs fardeaux par terre et s'assoient sur la rive pour manger et se reposer un peu. Goguenarde et Narquoise invitent Régine à venir partager avec elles, mais la fille du roi refuse. Une fille de roi ne partage pas son repas avec des roturières. Le repas terminé, elles se baignent dans la rivière. Régine enlève ses colliers de perles et les dépose sur la rive. Le bain terminé, elles se remettent en route. Régine se souvient soudain d'avoir laissé ses colliers sur le rivage. Elle demande à Goguenarde de l'accompagner pour aller les chercher. Goguenarde lui répond de se faire accompagner par ses épis de sorgho. Régine demande alors à Narquoise de l'accompagner. Narquoise lui répond que, étant donné qu'elle a mangé à part, elle peut bien faire route à part.

Régine retourne donc seule à la rivière. Mais elle ne retrouve pas ses colliers. Une hyène s'approche et Régine lui demande :

— Grand-mère, n'aurais-tu pas vu mes colliers ?

— Approche, dit l'hyène, je vais te les remettre.

Régine approche. L'hyène l'attrape, la jette dans sa besace et rentre chez elle. Chemin faisant, elle rencontre des agriculteurs et leur dit :

— Si vous me donnez une part de vos provisions, je vais vous chanter une petite chanson.

— Chante, répondent-ils, et nous te donnerons à manger.

L'hyène frappe sur sa besace et Régine entonne une mélodie :

Avec Coguenarde je suis venue,

avec Narquoise je suis venue.

C'était au temps des moissons.

Nous avons mangé nos provisions.

J'ai rencontré une bête sauvage,

accroupie, seule, sur le rivage.

Mon oncle, entends mon chant.

Régine est morte, encore enfant.

Les agriculteurs donnent à l'hyène quelque chose à manger. Repue, elle les quitte et continue son chemin. Passant près d'un abattoir où des bouchers débitent une vache, elle leur dit que, s'ils lui donnent de la viande, elle va leur chanter une chanson. Ils lui répondent :

— C'est bon, chante et nous te donnerons de la viande.

L'hyène frappe sur sa besace et Régine reprend sa mélodie. Les bouchers donnent de la viande à l'hyène et

elle s'en va avec sa besace sur le dos. Passant devant la résidence d'une vieille femme, elle lui dit :

— Petite vieille, si tu me donnes à manger, je vais te chanter une chanson.

— Chante et je vais te donner à manger, dit la vieille.

L'hyène frappe sur sa besace et Régine se met à chanter :

Avec Goguenarde je suis venue,
avec Narquoise je suis venue.
C'était au temps des moissons.
Nous avons mangé nos provisions.
J'ai rencontré une bête sauvage,
accroupie, seule, sur le rivage.
Mon oncle, entends mon chant.
Régine est morte, encore enfant.

Un peu sourde, la vieille demande à l'hyène de recommencer sa chanson pour bien en saisir toutes les paroles. L'hyène frappe de nouveau sur sa besace et Régine recommence sa mélodie. La vieille dit à l'hyène :

— Pose ta besace et va me puiser de l'eau à la rivière. À ton retour, je te donnerai à manger.

L'hyène va puiser de l'eau à la rivière. Elle puise comme une forcenée, mais la corbeille ne retient pas d'eau. Et pour cause ! La vieille lui a fourni une corbeille ajourée. L'hyène n'y comprend rien et revient sans rapporter d'eau. La vieille lui rend sa besace et l'hyène rentre chez elle. Elle appelle ses petits et leur crie, jubilante :

— Brûlez-moi ce nid de larves ! Brûlez-moi ce nid d'insectes ! Je vous apporte de la viande !

Ses petits se précipitent. Elle ouvre sa besace et pousse un hurlement terrible. Plus de Régine dans sa besace! Pendant qu'elle puisait à la rivière, la vieille y a mis des pierres à la place.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



20. LA JEUNE ÉPOUSE ET LE SERPENT

Un homme vient d'épouser une femme et ils vivent ensemble depuis peu. Chaque jour, ses parents vont aux champs, mais les jeunes époux restent à la maison, car ils sont encore en période de réclusion. La jeune mariée n'a pas encore reçu les cadeaux de mariage de ses parents. Or un jour, elle aperçoit un serpent dans la maison de ses beaux-parents. C'est un gros serpent, un serpent cracheur. Ses beaux-parents n'en savent rien. Chaque jour, avant de partir aux champs, ils traient leurs vaches et déposent les pots de lait sur l'étagère, mais à la rentrée des champs, ils trouvent les pots de lait vides. Ils s'en étonnent, mais ne disent rien. Ils n'en soupçonnent pas moins leur bru et leur fils. Un soir cependant, ils se fâchent : ils disputent et insultent les jeunes époux, traitent leur bru de vaurienne et leur fils de glouton, et les accusent même de voler le lait.

— Où va le lait ? s'écrient-ils. Vous devez le savoir puisque c'est vous qui restez à la maison.

Les jeunes époux jurent qu'ils n'en savent rien. Mais les parents ne sont pas satisfaits pour autant. Le cœur de la jeune femme se remplit de tristesse. Elle dépérit et devient maigre comme une tige de roseau. La croyant ensorcelée, ses beaux-parents vont consulter le devin. L'oracle affirme que la jeune femme est possédée par l'esprit de la sœur de

sa mère. On sacrifie un taurillon, mais le sacrifice s'avère inutile : la jeune femme continue de dépérir.

Un jour, ses beaux-parents retournent aux champs et elle reste seule à la maison. Elle prend un pot de lait et le dépose à un endroit qu'elle peut observer. Vers midi, elle aperçoit le serpent cracheur qui descend du toit et se rentre la tête dans le pot de lait. La jeune femme n'hésite pas un instant. Elle saisit le reptile par le cou pour l'étrangler. Mais la bête est puissante : tous deux roulent par terre ; le combat est féroce ; des piliers de la maison sont arrachés ; la lutte dure un long moment. La jeune femme réussit enfin à terrasser le serpent, mais elle s'évanouit, à bout de forces, sur le corps du reptile. À leur rentrée des champs, ses beaux-parents constatent que des piliers de la maison sont arrachés, que des pots de lait sont cassés, que tout est dans un fouillis indescriptible. Ils s'écrient :

— Ce n'est pas une bru que cette femme ! C'est une épouvante ! C'est une folle ! C'est Dévastatrice en personne !

Ils entrent dans la maison et aperçoivent la jeune femme sans vie, effondrée sur le corps du serpent. Affolés, ils crient au secours, appellent les voisins. Apercevant la jeune femme dans un si piteux état, les voisins se mettent à invectiver ses beaux-parents de belle façon.

— Cette jeune femme est mourante, s'écrient-ils, et vous vous contentez d'appeler au secours au lieu d'essayer de la sauver !

Les plus âgés s'occupent de ranimer la jeune femme, qui reprend ses sens petit à petit, pendant que d'autres se chargent d'enterrer le corps du serpent. La liesse s'empare de la foule. On félicite la jeune mariée pour sa bravoure.

Ses beaux-parents lui demandent pardon de l'avoir soupçonnée injustement. Ils l'admirent et ils l'aiment.

C'est ainsi qu'une jeune mariée, par son courage, s'est lavée des soupçons de ses beaux-parents. Elle et son mari ont fondé un foyer solide. Ils ont eu de nombreux enfants et ont vécu prospères et heureux.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



21. HARDI ET LA GRUE COURONNÉE

Il était une fois un jeune homme, du nom de Hardi, qui cultivait un champ de haricots dans le marais. Les haricots avaient bien germé et bien poussé. Un jour, Hardi se rend visiter son champ et le trouve complètement dévasté. Il ne peut s'imaginer la cause d'un tel dégât. L'idée lui vient de tendre un piège pour prendre l'animal qui a ruiné ses haricots. Le lendemain, il va visiter son piège et y trouve une grue couronnée. Il déprend l'oiseau, l'apporte à la maison et annonce à sa mère :

— J'ai attrapé l'animal qui a dévasté notre champ de haricots.

Sans plus tarder, il aiguisé son couteau, étend la grue couronnée par terre et commence à la plumer. L'oiseau se met alors à lui parler.

— Eh bien, Hardi, lui dit-elle, tu me plumes et pourtant, je suis des vôtres.

— Peu importe, grogne Hardi, je vais te manger.

Comme il se prépare à lui trancher la gorge, la grue couronnée lui dit :

— Eh bien, Hardi, tu m'égorges et pourtant, je suis des vôtres.

Hardi fait la sourde oreille et met l'eau à bouillir. La grue couronnée continue :

— Eh bien, Hardi, tu veux me faire cuire et pourtant je suis des vôtres.

Bientôt l'eau bout et Hardi y jette la grue couronnée. L'oiseau le supplie de lui donner les raisons de tant de cruauté. Intrigué, Hardi lui demande :

— Qui es-tu, toi qui, même morte, continues de parler ?

— Je suis l'oiseau de Dieu, répond la grue. Je suis des vôtres et je danse pour ceux qui ont le cœur triste.

Hardi ne dit plus rien et continue de dépecer la grue couronnée et d'enfiler les morceaux de viande sur des broches pour les faire rôtir. La grue couronnée dit encore :

— Tu m'enfiles sur des broches et pourtant je suis des vôtres.

Hardi se tait et place les brochettes sur le feu.

— Tu me fais rôtir et pourtant je suis des vôtres, dit encore l'oiseau.

Lorsque la viande est à point, Hardi en porte un morceau à sa bouche et le mâche lentement. La grue couronnée ne cesse de parler :

— Tu mords dans ma chair et pourtant je suis des vôtres.

La mère dit alors à son fils :

— Mon enfant, laisse en paix cet oiseau, présage de malheur. Même mort, il continue de parler.

Hardi devient insolent :

— Que je laisse la paix à cet oiseau, réplique-t-il à sa mère, alors qu'il a dévasté nos haricots ?

Et il continue de manger. Soudain, l'estomac lui remonte dans la gorge et il est pris d'un affreux malaise. Épouvanté, il supplie sa mère :

— Va vite consulter le devin pour savoir si je dois mourir.

— Je t'ai pourtant prévenu, dit la mère.

Elle va néanmoins consulter le devin.

— Rentre chez toi, dit le devin. Il est déjà trop tard. Tu trouveras le cadavre de ton fils près de la barrière. L'oiseau qui a causé sa mort, tu le trouveras perché sur le toit de ta maison.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



22. LE LION VOLEUR DE LA PLUIE

Il était une fois un homme qui avait deux enfants, un garçon et une fille. En ce temps-là, la sécheresse sévissait dans tout le pays. Pas une goutte de pluie ne venait tremper la terre. Le roi consulta les devins pour connaître la cause de ce désastre. L'oracle proclama :

— Un lion a volé la calebasse de pluie. Si tu veux que la pluie tombe à nouveau sur ton royaume, choisis une jolie fille et donne-la à manger au lion. La pluie tombera de nouveau et la vie renaîtra dans ton royaume.

Le roi fait rassembler toutes les filles de son royaume. Or la fille de cet homme est la plus belle de toutes. Le roi lui fait dire :

— Offre ta fille en sacrifice et la pluie tombera de nouveau sur le royaume.

Le père essaie de sauver sa fille. Il tient un conseil de famille, mais tous se disent d'accord avec le roi. Éploré, il finit par consentir au sacrifice de sa fille.

Le jour dit, on engage des porteurs, on installe la fille dans un palanquin et on l'emporte dans la forêt. Une foule de gens lui fait cortège. Des chasseurs, des agriculteurs et des pasteurs lui font cortège. Des gens du peuple et des grands du royaume lui font cortège. Des hommes et des femmes, des garçons et des filles lui font cortège. On entre

dans la forêt. Près d'une clairière, on s'arrête et le maître du cortège annonce :

— Il est temps d'appeler le lion.

Un chasseur commence à chanter une incantation :

Oh ! Lion, Oh ! Lion,
Lion de la forêt vierge,
viens manger la jolie fille
que l'on t'offre en sacrifice.
Que la pluie nous aime de nouveau,
qu'elle arrose tout le royaume !

Le lion ne répond pas. Un agriculteur appelle à son tour ; le lion ne répond pas. Un pasteur appelle ; le lion reste muet. D'une voix incertaine, la victime entonne elle-même l'incantation. Le lion tend l'oreille et semble vouloir répondre. On encourage la jeune fille :

— C'est ça, jeune fille. Chante ! Appelle le lion qu'il vienne te dévorer et que la pluie tombe sur le royaume !

La jeune fille reprend l'appel d'une voix forte :

Oh ! Lion, Oh ! Lion,
Lion de la forêt vierge,
viens manger la jolie fille,
que l'on t'offre en sacrifice.
Que la pluie nous aime de nouveau,
qu'elle arrose tout le royaume !

Cette fois, le lion répond clairement. Le cortège s'ébranle pour aller à sa rencontre tandis que la victime continue de chanter pour mener le cortège à l'endroit où se trouve le lion. On dépose le palanquin, on allume un grand

feu et tout le monde grimpe en hâte dans les arbres. Seule, la jeune fille reste au sol, assise par terre, tremblante d'effroi dans l'attente du lion. Soudain, son frère aîné s'écrie :

— Je viens avec toi, le lion nous dévorera tous les deux.

Il s'assied à côté de sa sœur, gardant près de lui sa hache et son épée. La jeune fille murmure son incantation une dernière fois.

Oh ! Lion, Oh ! Lion,
Lion de la forêt vierge,
viens manger la jolie fille,
que l'on t'offre en sacrifice.
Que la pluie nous aime de nouveau,
qu'elle arrose tout le royaume !

Le lion approche, fracassant sur son passage les arbres et les pierres. Le frère aîné bondit, lui donne un coup de hache sur la nuque et le terrasse sur place. On descend aussitôt des arbres, on dépèce la bête, on la dépiaute, on tend sa peau et la cheville par terre. Le frère de la jeune fille saisit laalebasse de la pluie et la fracasse par terre. La pluie jaillit et arrose le royaume tout entier.

On revêt la jeune fille de la peau du lion, on reforme le cortège et on la ramène en palanquin à la cour du roi. Toute la cour est en liesse. La bière coule à flots. Le roi épouse la jeune fille et son frère aîné épouse la sœur du roi. Le roi comble toute la famille de généreux cadeaux. Et depuis lors, le royaume tout entier vit dans le bonheur et la prospérité.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

CHAPITRE II

LE PRIX DU SANG

Contes sociaux

CHAPITRE II

LE PRIX DU SANG

Contes sociaux

AL LE VOIE D'ÉTÉ

Qui touille le sang s'en éclabousse.

For details to see your doctor.

23. LE VOLEUR TÉMÉRAIRE

Un jour, un voleur téméraire dit à sa femme :

— Aujourd'hui, je vais voler chez le roi.

— Tu vas nous attirer des ennuis, lui dit-elle. Si on te prend, on nous tuera tous les deux.

— Tais-toi, femme ! Et à bientôt !

— Puisses-tu revenir sain et sauf !

Le voleur se rend à l'endroit où les bouviers du roi gardent les troupeaux. Il leur demande :

— Ne me prendriez-vous pas à votre service pour vous aider à garder les vaches du roi ?

— Nous te conduirons devant le roi, lui répondent les bouviers, et tu pourras, toi-même, lui offrir tes services.

On le conduit devant le roi et il offre ses services. Le roi dit :

— Va aider les autres à garder mes troupeaux.

L'homme devient donc bouvier du roi et rejoint tout de suite les autres à la garde des troupeaux.

Le soir, au moment de rentrer les vaches dans le parc, le voleur dit aux bouviers :

— Vous avez passé plusieurs jours à garder les troupeaux. Ce soir, vous pouvez dormir, je vais monter la garde.

Je n'ai pas sommeil. Lorsque le sommeil me prendra, je vous réveillerai et je pourrai dormir à mon tour.

Heureux de l'aubaine, les bouviers se couchent et s'endorment aussitôt. Le voleur, profitant de leur sommeil, trie les plus belles vaches et les emmène au loin. À leur réveil, les bouviers sont épouvantés. Ils courent en tous sens, se demandent les uns aux autres si ce n'est pas le nouveau venu qui a filé avec les plus belles vaches du troupeau. Tremblants, ils vont informer le roi de la disparition de ses vaches. Il leur ordonne de poursuivre le voleur, de lui reprendre ses vaches et de les ramener à la cour. Les bouviers du roi partent aussitôt en direction de la rivière. Mais le voleur est déjà sur l'autre rive avec les vaches qu'il a volées. Il leur crie :

— Eh oui ! C'est bien moi ! Vous avez cru que j'étais devenu votre serviteur. Eh bien non ! Ce sont là les vaches du roi, je les emmène. Et dites au roi que, la prochaine fois, je lui volerai sa propre tunique.

Il emmène les vaches du roi chez lui et dit à sa femme :

— Vieille sotte, viens voir les belles vaches que j'emmène. J'ai même fait dire au roi que, la prochaine fois, je lui volerai sa tunique.

— Nul ne connaît double chance, remarque sentencieusement la femme. La prochaine fois, on te prendra et tu verras.

Les jours passent. Au bout de quelque temps, le voleur achète du tabac bien sec, l'enroule dans un beau petit paquet et se rend à la cour. Il arrive en pleine nuit et passe au milieu des gardes sans être reconnu. Il entre dans la maison du roi, s'installe sur le haut d'une étagère au-dessus

de l'âtre, allume une pipe et se met à fumer. Soudain, le roi éternue.

— Atchoum ! Gardes, s'écrie-t-il, c'est le voleur qui est revenu ! Cherchez-le !

Tous les gardes du roi sortent à la recherche du voleur. Le roi aussi sort derrière eux. Lorsque tous sont sortis de la maison, le voleur descend de l'étagère, s'approche de la reine et lui dit :

— Donne-moi ma tunique que j'aïlle avec les autres. Donne-moi aussi une couverture pour me protéger contre le froid de la nuit. Donne-moi enfin une gourde de bière pour éloigner de moi le mauvais sort.

La reine, croyant que c'est le roi qui lui parle, donne au voleur tout ce qu'il demande. Et le voleur s'enfuit avec son butin. Le roi et ses gardes finissent par perdre l'espoir de le retrouver et rentrent au palais. Le roi dit à la reine :

— Donne-moi de la bière, j'ai soif.

La reine lui demande :

— N'est-ce pas toi qui viens de me demander à boire ?

— Mais non, dit le roi, je suis parti en vitesse à la recherche du voleur. Comment aurais-je pu te demander à boire ?

— Tu m'as aussi demandé ta tunique, et une couverture pour te protéger contre le froid de la nuit, et aussi une gourde de bière pour éloigner de toi le mauvais sort. Je t'ai donné tout cela.

— C'est encore ce voleur infâme, s'écrie le roi.

Il appelle ses serviteurs et leur ordonne de rattraper le voleur et de le ramener à la cour. Les serviteurs se rendent

à la rivière et aperçoivent le voleur sur l'autre rive. Il leur crie :

— C'est moi qui ai la tunique du roi. Il me reste à voler le roi une fois encore. Après cela, je ne recommencerai plus, ce sera fini.

Le temps passe. Le voleur se tient au courant des projets du roi et apprend qu'il a décidé d'épouser une seconde femme. Le jour des noces, il se trouve déjà à la cour, ayant emprunté à sa femme son pagne, sa tunique, sa couronne de maternité et ses anneaux de chevilles. Lorsque le cortège nuptial arrive, il a déjà noué le pagne autour de ses reins, endossé la tunique, passé les anneaux à ses chevilles et posé la couronne de maternité sur sa tête. Tout cela lui va d'ailleurs très bien. Il suit le cortège nuptial et appelle :

— Attendez-moi ! Je suis une tante paternelle de la fiancée.

Le cortège s'arrête et on va chercher un autre palanquin. Le voleur s'y installe et le cortège parvient à la cour. Chacun reçoit un siège et la fête commence. On boit et on danse. À un moment donné, la fiancée dit à ses dames de compagnie :

— Il faut que j'aie me soulager.

Le voleur lui prend le bras et lui dit :

— Je suis ta tante paternelle. Viens, je t'accompagne.

Ils partent tous les deux. Les autres dames de compagnie veulent les suivre, mais le voleur le leur interdit.

— N'approchez pas, leur dit-il, vous pourriez ensorceler mon enfant.

Ils partent seuls, lui et la fiancée du roi. Elle s'arrête près d'un buisson.

— Non, pas ici, dit le voleur. Des sorciers circulent dans les parages. S'ils t'aperçoivent, ils chercheront à t'ensorceler. Patience ! Tâchons de nous rendre sur l'autre rive de la rivière. Là-bas, il n'y a pas de sorcier. Je te montrerai alors où tu peux te soulager.

Ils continuent donc leur chemin et se rendent sur l'autre rive de la rivière. Là, le voleur dit à la fiancée du roi :

— Je suis le voleur téméraire qui vole chez le roi. Fais d'abord ce que tu as à faire. Ensuite, je t'emmène avec moi. Jamais tu ne seras reine.

La fiancée du roi se met à pleurer à chaudes larmes. Le voleur l'emmène chez lui et l'épouse le soir même.

Pendant ce temps, la fête bat son plein à la cour. Les dames de compagnie attendent toujours le retour de la fiancée. Certaines, inquiètes, partent à sa recherche. Elles battent les buissons, fouillent les jardins, appellent à haute voix. La fiancée du roi demeure introuvable. Finalement, on vient annoncer au roi la mauvaise nouvelle :

— Sire, votre fiancée a disparu.

Le roi s'écrie :

— C'est ce voleur maudit qui me l'a prise ! Pourchassez-le ! Il ne doit pas m'échapper cette fois. N'a-t-il pas dit en effet qu'il me volerait une fois encore et qu'il ne recommencerait plus ? S'il s'en tire et qu'il cesse de voler, il me sera désormais interdit de le punir.

Les gardes du roi se lancent à la poursuite du voleur qui leur crie, de l'autre côté de la rivière :

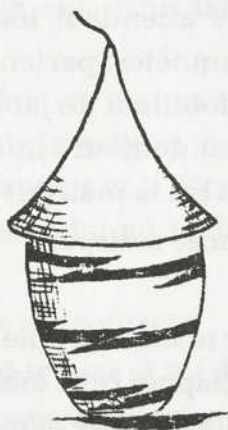
— Allez dire au roi que sa fiancée est devenue mon épouse. Dites-lui aussi que c'est la dernière fois que je vole. Si jamais je recommence, qu'il me mette à mort.

La nouvelle jette le roi dans l'embarras. Il murmure, à la fois de dépit et d'admiration :

— Je te salue, voleur !

Et c'est depuis ce jour que le voleur téméraire a cessé de voler.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



24. LE PRIX DU SANG

Il était une fois deux frères qui s'appelaient Aîné et Cadet. Ils avaient perdu leurs parents alors qu'ils étaient encore en bas âge. Avant de mourir, le père avait recommandé à ses fils de ne jamais mener boire les vaches au puits du dénommé Ignoble, car il y avait commis plusieurs meurtres.

Un jour, Aîné croit le moment venu de se chercher une épouse. Il prépare une génisse pour l'offrir en dot et se rend demander une fille en mariage. Les parents disent à leur fille d'apporter des braises pour allumer le feu. La fille fait semblant de ne pas entendre. Elle ne regarde même pas le jeune homme et ne lui offre pas de natte pour s'asseoir. Constatant que la fille ne veut pas de lui, Aîné reprend sa génisse et rentre chez lui. Il raconte à son frère de quelle manière il a été reçu. Cadet lui dit :

— Ainsi donc, cette fille refuse de t'épouser ? J'y vais, moi ; la fille me recevra.

— Je ne t'en empêche pas, réplique Aîné. Vas-y dès demain, si tu veux. Nous verrons bien.

Cadet prépare une génisse et se rend, dès le lendemain, demander la même fille en mariage. La fille trouve le jeune homme de son goût et se met aussitôt en frais. Elle allume

le feu, apporte une natte et invite Cadet à s'asseoir. Elle l'accepte comme époux avant même qu'il ouvre la bouche. Cadet présente sa dot et le mariage est décidé. Le jour des noces, la jalousie occupe tout le cœur d'Aîné et lui fait chercher un moyen de se débarrasser de son frère cadet.

Quelques jours passent. Aîné se souvient de la recommandation de leur père de ne pas mener les vaches au puits d'Ignoble. Il dit néanmoins à son frère :

— Cadet, demain, menons donc les vaches au puits d'Ignoble.

D'autres jeunes gens préviennent Cadet :

— N'y va pas, Cadet. Tu le sais aussi bien que nous, aucun jeune marié ne doit franchir le seuil de sa demeure durant la période de réclusion.

Cadet fait la sourde oreille. Sa femme le supplie à son tour, mais Cadet lui répond :

— Je mènerai les vaches au puits d'Ignoble, quoiqu'il arrive.

Tôt le lendemain matin, Cadet bat le tambour du rassemblement. Par malheur, il échappe la baguette dès le premier coup. Mauvais présage ! Sa tante maternelle s'écrie :

— Mon enfant, ne pars pas !

— Laisse-moi faire, réplique Cadet, bourru.

On fouette les vaches et on les emmène au puits d'Ignoble où Cadet rencontre des jeunes gens parents de ceux que son père a tués. Il leur dit :

— Eh les gars, puisez donc aussi pour nous.

Ces derniers regardent avec mépris Cadet et ses compagnons et répliquent :

— Eh les gars, ces vaches ressemblent beaucoup à celles que votre père nous a dérobées.

L'accusation équivaut à un défi de guerre. Cadet réplique :

— En garde ! Guerre ! Guerre !

On en vient aux coups. On se bat. On s'entre-tue. Cadet meurt dans la mêlée. Aîné s'écrie :

— Trêve ! Cessons le combat ! Nous n'avons plus raison de nous battre.

Le combat cesse sur-le-champ. Aîné rentre seul à la maison. On lui demande où est Cadet.

— Il est mort, dit-il, laconique.

— Nous l'avions prévenu, disent les parents.

Aîné se hâte d'aller trouver la jeune mariée pour lui dire :

— Sois tranquille, tu ne seras pas malheureuse, je te prendrai chez moi, comme le veut la coutume.

— Puisses-tu mourir avant de me posséder ! lui réplique la jeune femme en colère.

Elle demande aussitôt à sa belle-mère de lui raser sa chevelure de jeune fille pour bien indiquer qu'elle est la veuve de Cadet.

Le temps passe. Un jour, la jeune veuve prend un peu de sang de la saignée des vaches et le met dans un petit pot qu'elle cache dans un panier. Elle se rend ensuite au puits où on a tué son mari. Certains la demandent en mariage, mais elle les refuse tous. L'un d'eux lui dit cependant :

— Je comprends que tu refuses de nous épouser. Mais si nous appelons le confident d'Aîné, celui qui a fait

transgresser le tabou de la réclusion à ton jeune époux, le refuseras-tu ? C'est lui qui a incité Cadet à franchir le seuil de sa demeure durant la période de réclusion. Il a reçu en récompense les vaches qui boivent présentement dans l'auge. S'il te demande en mariage, le refuseras-tu ?

— Non, répond la veuve.

L'homme se trouve dans le marais en train de couper de l'herbe pour la litière de ses vaches. On l'appelle et il vient aussitôt. L'homme et la veuve se montrent satisfaits l'un de l'autre. Elle coupe de l'herbe pour le lit et tous les deux se rendent à la maison de l'homme. La veuve de Cadet prépare le lit. Les gens de la maison lui servent à boire et à manger, mais elle refuse tout ce qu'on lui offre. On lui présente du lait et elle le refuse disant :

— J'ai mes règles. Je ne peux pas boire de lait de peur de faire mourir les vaches.

Personne ne veut la croire. Elle trempe alors les doigts dans le petit pot contenant le sang de saignée des vaches et dit :

— Voyez vous-mêmes.

À la vue du sang, on la croit et la laisse tranquille.

Les jours passent. Le moment venu, elle se met au lit avec son homme. Elle attend qu'il soit profondément endormi, lui coupe les testicules et prend la fuite. Elle court toute la nuit. Le lendemain matin, on attend en vain le réveil des nouveaux époux. La mère du jeune homme s'inquiète et va voir ce qui se passe. Elle aperçoit des ruisseaux de sang partout dans la maison et se met à pousser des cris d'épouvante. On se lance aussitôt à la

poursuite de la veuve de Cadet qui court à en perdre le souffle. Elle supplie l'esprit de Cadet :

— Cadet, Cadet mon époux, cours devant moi. Ouvre-moi le chemin. Je suis en fuite, car je viens de te venger. Ils ont payé le sang par le sang.

Les poursuivants constatent bientôt qu'ils l'ont perdue de vue. Ils rebroussement chemin et rentrent chez eux.

C'est ainsi que la veuve de Cadet leur échappe après avoir vengé son époux et reçu le prix du sang.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



25. HIRONDEAU REVIENT DE LA GUERRE

Il était une fois un homme du nom d'Hirondeau qui avait épousé deux femmes. L'une s'appelait Grue-Couronnée et l'autre, Rainette. Rainette fréquentait assidûment Grue-Couronnée. Elle voulait découvrir pourquoi leur mari préférait Grue-Couronnée.

— Est-ce qu'elle a plus de cœur? se demandait-elle. Est-ce qu'elle sait mieux vivre? Est-ce qu'elle est plus séduisante?

Les jours passent et Rainette continue de fréquenter Grue-Couronnée pour l'épier. Elle se rend compte que sa rivale est une femme sotte, que c'est même une femme débile, et que le fait de l'avoir comme rivale ne peut lui causer le moindre tort. Elle se dit :

— Il n'y a pas de quoi m'en faire, c'est tout comme si je n'avais pas de rivale.

Un jour, Hirondeau doit partir pour la guerre. Il laisse ses femmes, Grue-Couronnée et Rainette, chacune dans sa propre maison, et il leur fait ses recommandations :

— Restez toujours à la maison. J'ignore quand je reviendrai. Mais réservez-moi toujours quelque chose à manger.

Puis il leur dit au revoir et s'en va. Rainette reste à la maison. Elle porte pour son mari l'amulette d'invulné-

tabilité. Elle est toujours prête à le recevoir. Elle se répète sans cesse :

— J'espère que mon homme va bientôt revenir de la guerre.

Grue-Couronnée, de son côté, ne pense même pas à son mari. On vient parfois lui demander :

— Si ton mari revient de la guerre aujourd'hui, qu'as-tu à lui offrir ?

— Je danserai pour lui, répond-elle insouciant. Mon homme aime beaucoup mes longs bras. Je les étendrai en dansant pour lui et il s'en réjouira.

Son service terminé, Hirondeau revient de la guerre. On va au-devant de lui pour l'accueillir. Grue-Couronnée s'avance les bras tendus et elle danse pour lui. Hirondeau se réjouit et se dirige vers la maison de Grue-Couronnée. Dès son entrée dans la maison, Hirondeau constate que quelque chose ne va pas. La gêne règne dans la maison. Les gens s'échangent de drôles de regards. Hirondeau attend en vain qu'on lui serve quelque chose ainsi qu'à ses compagnons d'armes. Tout le monde est stupéfait, interdit même. Personne ne sait que faire. Grue-Couronnée se roule un coussin, s'assoit et ne dit rien. Hirondeau lui demande :

— Tu ne nous as rien préparé ? Ne vois-tu pas mes compagnons d'armes avec qui je reviens de la guerre ? Sers-nous donc quelque chose.

Grue-Couronnée lui réplique :

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? Tu es parti, tu m'as laissée seule, tu m'as abandonnée. Puisses-tu mourir empoisonné de mes propres mains !

Hirondeau laisse Grue-Couronnée toute à sa colère. Il se rend à la maison de Rainette et la salue. Sûr de rien, il se demande si ce ne sera pas comme chez Grue-Couronnée. Mais Rainette l'attendait. Elle lui sert de la bière ainsi qu'à ses compagnons d'armes. Ils boivent tant qu'ils veulent et se rassasient. Tout le monde est satisfait.

Hirondeau chasse donc Grue-Couronnée de chez lui et, suprême affront, il le fait en plein jour.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



26. LARRON ET VIGILE

Il était une fois deux hommes. L'un, du nom de Larron, savait voler. L'autre, du nom de Vigile, savait veiller. Un jour, ayant bu plus que de raison, ils se mettent à se lancer des défis. Larron dit :

— Ta Blanchette est une bien belle vache. Un jour, je te la volerai et nous la mangerons ensemble.

— Je sais veiller, répond Vigile. Jamais nous ne mangerons ma vache.

Un soir, Larron s'amène chez Vigile. Et, sans que personne ne s'en rende compte, il s'assoit sans mot dire derrière la porte. Vigile dit à sa femme :

— Donne-moi un siège. Je vais m'asseoir devant la porte de peur que Larron ne vienne voler ma vache.

Ayant fini de préparer le repas, la femme de Vigile lui présente de l'eau pour se laver les mains. Puis elle lui sert son repas et lui donne un peu de bière dans unealebasse. Larron, lui aussi, se lave les mains et mange dans le plat de Vigile. Évidemment, tout cela se passe dans l'obscurité. Vigile ne se rend même pas compte qu'il partage son repas avec Larron. La femme sert son mari une seconde fois. Étonnée de son grand appétit, elle se dit en elle-même :

— Mon homme n'a pas l'habitude de manger autant. Qu'est-ce qui lui est arrivé?

Quant à Larron, voyant qu'il ne peut s'emparer de Blanchette ce soir-là, il rentre chez lui. Chaque jour cependant, il revient partager la nourriture et la bière de Vigile. Au quatrième jour, Larron revient et s'assoit derrière la porte. L'heure venue, la femme de Vigile va se mettre au lit et sombre aussitôt dans un profond sommeil. Vigile reste assis devant la porte. Mais le pauvre n'a pas dormi depuis trois jours; il a les paupières lourdes, il tombe de sommeil. Larron se rend silencieusement auprès du lit de la femme de Vigile et revêt son pagne. Il revient ensuite près de la porte et dit à Vigile en imitant la voix de sa femme :

— Va te coucher, tu tombes de sommeil. Je veillerai à ta place et verrai à ce que ce brigand ne vienne pas voler notre vache.

Confiant, Vigile va se coucher et s'endort aussitôt. Larron dépose alors le pagne de la femme sur le siège et se rend dans la cour. Tout doucement, il fait sortir Blanchette à petits coups de fouet, l'emmène chez lui, l'abat et la débite en morceaux.

À son réveil, Vigile se rend près de la porte, croyant que sa femme veille toujours. Il ne trouve que le pagne abandonné sur le siège.

— Eh femme, crie-t-il, ne m'as-tu pas dit d'aller me coucher et que tu allais veiller à ma place?

— Bien sûr que non, répond la femme de son lit. Quand t'aurais-je dit ça?

— Le bandit! s'écrie Vigile. Il est venu me voler ma vache!

Le lendemain matin, Larron prépare une corbeille de viande et une calebasse de bière. Il remet tout cela à sa fille

et lui dit d'aller saluer Vigile, de déposer la corbeille et la calebasse devant la maison et de revenir aussitôt. L'enfant se rend chez Vigile et salue les gens de la maison :

— Gens de céans, salut ! Quelles nouvelles ?

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes ce matin. On nous a volé notre vache.

L'enfant dépose la corbeille et la calebasse devant la maison et rentre aussitôt chez elle. Le lendemain, Vigile part à la recherche de sa vache.

— Salut, dit-il, en passant devant chez Larron.

— Salut à toi, dit Larron. Quelles nouvelles ?

— Sais-tu qu'on m'a volé Blanchette ?

— Entre, dit Larron, et raconte-moi ça.

Il apporte deux sièges et invite Vigile à s'asseoir avec lui devant une cruche de bière. Puis il dit à sa femme de préparer le repas.

— Mangeons d'abord, dit Larron, ensuite, nous irons ensemble à la recherche de ta vache.

La femme de Larron leur donne de l'eau pour se laver les mains et elle leur sert à manger. Le repas terminé, Larron dit à Vigile :

— La viande que nous venons de manger, c'est Blanchette, ta vache. Je t'ai dit que je la volerais un jour et que nous mangerions la viande ensemble. Voilà, c'est fait !

Vigile est sidéré. Il n'en continue pas moins de voisiner Larron et même de faire avec lui le pacte du sang, pour le meilleur et pour le pire. Un jour, Vigile dit à Larron :

— Montre-moi à voler.

— D'accord, répond Larron, à la condition que me reviennent les joues de toute bête volée.

Ils vont voler un taurillon et l'abattent aussitôt pour le manger. Vigile détache les joues et les présente à Larron, en signe de respect. Un autre jour, ils s'infiltrèrent dans une maison où il y a de l'hydromel. Larron grimpe sur le toit en se dissimulant derrière un van, tandis que Vigile monte sur l'étagère près de l'âtre. Il fait passer un long chalumeau à travers le toit jusqu'à Larron. Les deux se mettent à boire tant qu'ils peuvent. Et bientôt, on les entend chanter :

— Prendre un petit coup, c'est agréable, prendre un petit coup, c'est agréa-a-able ! hurle Larron.

— C'est agréable, c'est agréa-a-able, s'égosille Vigile.

Les habitants de la maison appellent au secours :

— Au voleur ! Au voleur !

On se précipite dehors. Larron jette son van. On se lance à sa poursuite, on lui jette des pierres, des bâtons et des lances. Mais Larron et Vigile réussissent à s'échapper et rentrent à la maison. Trois jours plus tard, ils vont voler un autre taurillon et Larron se réserve encore les joues. Ce jour-là, Vigile dit à Larron :

— Maintenant que je sais voler, je ne veux plus te réserver les joues.

— Ah vraiment ? Mon frère de sang prétend savoir voler ? Bien. C'est entendu, tu ne me réserveras plus les joues.

Un jour, ils vont voler dans une maison où il y a de la bière. Ils posent une cruche devant l'âtre, y plongent un chalumeau et se mettent à boire et à chanter :

— Prendre un petit coup, c'est agréable, prendre un petit coup, c'est agréa-a-able!

Les gens de la maison accourent voir ce qui se passe. Larron, lui, est déjà passé de l'autre côté de la palissade, mais Vigile tombe dans leurs mains. On le ligote et on le rosse de belle façon. Le lendemain matin, Larron revient et salue les gens de la maison à haute voix :

— Salut, gens de céans! Quelles nouvelles?

— Pas de bonnes nouvelles. Cette nuit, nous avons eu la visite des voleurs. Nous en avons pris un et l'avons ligoté. Il est dans le fond de la cour, tu peux aller le voir.

Larron s'approche de Vigile et lui flanque une paire de claques.

— Laissez-moi le ligoter, dit-il, de manière à ce qu'il en crève.

De fait, Larron libère Vigile de ses liens et s'enfuit. Vigile se glisse à travers la palissade et échappe à ses gardiens. Et nos deux voleurs se retrouvent chez Larron.

— Je viens de te sauver la vie, dit Larron, t'en rends-tu compte?

— C'est vrai, répond humblement Vigile. Mon frère de sang, je te le promets, je vais encore te réserver les joues.

Quelque temps après, ils vont voler, en plein jour, des haricots dans un champ et ils les enveloppent dans une grande natte pour les apporter. On les voit faire et on se met à crier :

— Oh, il n'y a plus de haricots chez Gaillard! Le champ est vide. Ce sont ces deux voleurs qui les ont arrachés et emportés.

On les attend sur la route. On les arrête et leur dit :

— Voleurs, déposez votre fardeau.

Larron et Vigile refusent de s'exécuter. Un jeune homme leur flanque, à chacun, une paire de gifles. Larron lui dit :

— Vous nous frappez alors que nous portons un fardeau sur la tête ! Vous n'avez donc pas de manières ?

— Déposez votre fardeau !

— Mettre par terre le secret du roi ?

On les frappe jusqu'à ce qu'ils se décident à poser leur fardeau par terre. On déroule les nattes et, au lieu de haricots, c'est un cadavre de nourrisson que l'on découvre. Une grande frayeur se lit dans tous les regards. Profitant de son avantage, Larron dit :

— Je vous ai dit que c'était le secret du roi. Vous devez faire quelque chose maintenant pour réparer l'affront fait au roi. Sinon, nous vous dénoncerons à la cour.

Les gens leur donnent deux génisses.

— Voici, disent-ils, pour les gifles que vous avez reçues.

— Ce n'est pas suffisant, répliquent Larron et Vigile. Allons devant le roi.

On leur donne deux vaches.

— Voilà pour vous avoir fait poser vos fardeaux par terre.

— Ce n'est vraiment pas assez. Allons chez le roi.

Et de fait, tous se rendent devant le roi. Larron et Vigile posent leur fardeau par terre. Larron met genou en terre et joint les mains pour le salut royal. Puis il dit au roi :

— Sire, que Dieu te comble de ses bienfaits ! Que ton règne soit éternel ! Nous portons sur notre tête le secret du

roi lorsque nous avons rencontré Gaillard et ses hommes. Ils nous ont ordonné de poser notre charge par terre. Nous avons refusé de poser par terre le secret du roi. Ils nous ont frappés. Sire, demande-leur pourquoi ils ont voulu nous faire poser par terre le secret du roi.

Le roi dit :

— Ouvrez le ballot que je voie.

On déroule la natte et on y trouve le nourrisson. Le roi dit :

— Pourquoi avez-vous osé toucher au secret du roi ?

Gaillard et ses hommes répondent :

— Sire, fais de nous ce qu'il te plaira.

— Qu'on les ligote, dit le roi. Et qu'ils donnent quatre vaches à ces deux hommes.

Larron et Vigile rentrent chez eux avec leur ballot. Entre-temps, le nourrisson redevient des haricots que les voleurs se partagent. Ils se partagent aussi les vaches reçues par ordre du roi. Larron dit à Vigile en riant à gorge déployée :

— Mon frère de sang, ne t'ai-je pas dit, il y a longtemps, que je volerais ta vache et que nous partagerions ensemble ?

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



27. DEUX COUSINS S'AIMAIENT D'AMOUR TENDRE

Il était une fois une fille qui s'appelait Mirifique-Chevelure. Près de chez elle, habitait son cousin, Libertin. Mirifique-Chevelure et Libertin s'aimaient beaucoup et jouaient souvent ensemble. Un jour, Libertin demande à sa cousine de faire l'amour. Mirifique-Chevelure refuse d'abord, mais finit par céder aux instances de son cousin. Quelques jours après, Libertin dit à sa cousine :

— On ne fait pas l'amour une seule fois. Si on s'aime vraiment, on recommence.

Mirifique-Chevelure est du même avis et les deux jeunes gens prennent l'habitude de s'aimer chaque jour dans les champs. Mirifique-Chevelure devient bientôt enceinte de son cousin. Entre-temps, le père de Mirifique-Chevelure est allé prendre du service à la cour.

La mère de Mirifique-Chevelure constate que sa fille est enceinte. Elle lui reproche son inconduite, mais Mirifique-Chevelure se moque des remontrances de sa mère. Ne sachant quoi faire, la mère envoie un messenger auprès de son mari à la cour. Elle lui fait dire de revenir à la maison tout de suite s'il veut voir sa fille avant qu'elle ne meure. Le mari prend aussitôt congé de la cour et rentre

chez lui. Sa femme lui raconte ce qui se passe et termine son récit en disant :

— Moi, ces choses-là me dépassent. Agis à ta guise.

Le père fait venir sa fille auprès de lui. Il l'examine et constate qu'elle est réellement enceinte. Il dit à ses serviteurs :

— Que les porteurs apprêtent le palanquin. Nous devons porter Mirifique-Chevelure à la rivière et la noyer. C'est le sort que notre tradition réserve aux filles dévergondées.

Pendant que les porteurs installent Mirifique-Chevelure dans le palanquin, sa mère s'approche d'elle et lui chante une complainte :

Mirifique-Chevelure, ma fille,

tu me fends le cœur.

Dis-moi qui t'a fait ça.

Je veux te venger

avant de te fermer les yeux.

Mirifique-Chevelure lui répond :

Je ne livre pas mon amant.

Qu'on me tue et qu'on m'enterre !

Je ne livre pas mon amant.

Qu'on m'étende raide morte !

Je ne livre pas mon amant.

Qu'on me hache menu !

Je ne livre pas mon amant.

Son frère aîné accourt, cherchant à savoir qui a déshonoré sa sœur cadette. Le cœur gonflé de vengeance, il se met à chanter :

Mirifique-Chevelure, ma sœur,
tu me fends le cœur.
Dis-moi qui t'a fait ça.
Je veux te venger
avant de te fermer les yeux.

Mirifique-Chevelure lui répond :

Je ne livre pas mon amant.
Qu'on me tue et qu'on m'enterre !
Je ne livre pas mon amant.
Qu'on m'étende raide morte !
Je ne livre pas mon amant.
Qu'on me hache menu !
Je ne livre pas mon amant.

On vient à tour de rôle la supplier de dénoncer son amant, mais Mirifique-Chevelure reste ferme et refuse de livrer Libertin. Les porteurs l'emportent donc en toute hâte. Ayant eu vent de la décision de son oncle, Libertin s'en va à la rivière, attendre sa bien-aimée cousine. Lorsque les porteurs se présentent sur la rive, Libertin fait tomber une grosse grêle qui leur bouche les yeux. Les porteurs abandonnent Mirifique-Chevelure et s'enfuient à la maison. Libertin s'approche de sa cousine et paie des

passeurs pour leur faire traverser la rivière et se rendre au prochain hameau.

Le temps vient pour Libertin d'aller prendre du service à la cour. Peu de temps après son départ, Mirifique-Chevelure donne naissance à son enfant. Elle espère que son mari reviendra bientôt de la cour et qu'il lui donnera ses cadeaux de maternité. Mais Libertin tarde à rentrer. Découragée, elle va s'asseoir dans la cour, derrière la maison. Un corbeau s'approche et lui demande :

- Femme, quelle est la cause de ton chagrin?
- Penses-tu pouvoir m'en guérir?
- Oh oui!
- Si je t'envoie porter un message, que diras-tu?
- Je dirai que, si je pouvais trouver des maïs mûrs, j'en mangerais à satiété.
- Va, lui dit-elle, ce n'est pas toi qui me guériras de mon chagrin.

Survient une bergeronnette qui lui dit :

- Qu'est-ce que tu as? Tu sembles avoir un bien gros chagrin.
- Peux-tu m'en guérir?
- Oh oui!
- Si je t'envoie porter un message, que diras-tu?
- Je chanterai ceci :

Les maris sont infidèles,
Libertin de malheur.
Mirifique-Chevelure te donne un enfant,
Libertin de malheur,

mais point de porte-bébé,

Libertin de malheur,

mais point de lait,

Libertin de malheur.

Mirifique-Chevelure dit à la bergeronnette :

— Va, porte ton message à Libertin.

La bergeronnette se met aussitôt en route. Dans la forêt, elle rencontre des chasseurs et leur chante sa complainte. Mais, puisque personne ne porte attention à son message, la bergeronnette se rend compte que Libertin n'est pas parmi les chasseurs. Elle continue donc son chemin et rencontre un groupe d'agriculteurs. Elle leur chante, à eux aussi, son message sur l'infidélité des maris. Personne n'en fait de cas. Elle continue ainsi jusqu'à la cour du roi. Devant l'esplanade, elle reprend son chant :

Les maris sont infidèles,

Libertin de malheur.

Mirifique-Chevelure te donne un enfant,

Libertin de malheur,

mais point de porte-bébé,

Libertin de malheur,

mais point de lait,

Libertin de malheur.

Les gens sur l'esplanade s'arrêtent soudain et se disent :

— Écoutons ce que chante ce petit oiseau !

La bergeronnette redit son chant.

— Recommence encore une fois, lui dit-on. Libertin est dans la cour du palais.

Elle va s'installer sur un sycomore voisin et reprend son chant :

Les maris sont infidèles,
Libertin de malheur.
Mirifique-Chevelure te donne un enfant,
Libertin de malheur,
mais point de porte-bébé,
Libertin de malheur,
mais point de lait,
Libertin de malheur.

Libertin tend l'oreille et comprend le message. Mais le roi a aussi entendu le chant de la bergeronnette. Il appelle Libertin et lui demande ce que signifie ce message. Libertin raconte au roi ce qui s'est passé chez son oncle : lui et sa cousine s'aimaient tendrement ; sa cousine est devenue enceinte avant le mariage et son oncle l'a condamnée à subir le châtiment traditionnel de la noyade. Il insiste sur le fait qu'elle a toujours refusé de le dénoncer et que lui, de son côté, l'a sauvée d'une mort certaine. Émerveillé, le roi demande à Libertin :

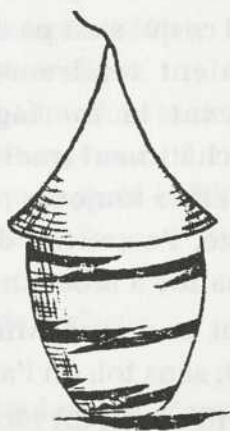
— Et, pendant tout ce temps, Mirifique-Chevelure ne t'a jamais dénoncé ? Et, sans toi, on l'aurait noyée ?

— Sire, c'est la vérité vraie, dit Libertin.

Émerveillé, le roi donne à Libertin des vaches et des serviteurs et lui dit de rentrer chez lui. Mirifique-Chevelure reprend goût à la vie. Libertin l'amène avec son

enfant en visite chez ses parents. On se pardonne mutuellement et la joie revient dans toute la famille. Libertin raconte ce que le roi a fait pour eux. On se fait des cadeaux et Libertin rentre chez lui avec sa femme et son enfant. Depuis lors, ils vivent dans la prospérité et le bonheur.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



28. LA PREUVE DU BRACELET

Un homme avait deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon s'appelait Capitan. Un jour, Capitan demande à sa sœur de venir avec lui mener les vaches à l'abreuvoir. Après avoir bu, les vaches remontent de la source. Capitan et sa sœur se préparent à camper pour la nuit. La fille prend le premier quart de veille. Elle aperçoit soudain un voleur qui se faufile parmi les vaches. Le taureau mugit sourdement. Elle réveille son frère qui se lève d'un bond, fonce tout droit sur le voleur et le terrasse d'un seul coup de lance. Après lui avoir enlevé son bracelet de cuivre, il enterre le cadavre. Au matin, Capitan et sa sœur ramènent les vaches au bercail. Ils ignorent cependant tout du voleur venu les attaquer.

Les années passent. Le frère du voleur vient demander en mariage la sœur de Capitan. Les deux familles se mettent d'accord, la noce a lieu et la jeune épouse s'en va habiter avec son mari, le frère du voleur terrassé par Capitan.

Or un jour, la belle-mère aperçoit au bras de sa bru le bracelet que Capitan a enlevé au voleur pour le donner en cadeau à sa sœur. Elle demande à sa bru :

— D'où vient ce bracelet ?

La sœur de Capitan raconte en détail ce qui s'est passé, il y a plusieurs années.

— Nous venions de faire boire les vaches, dit-elle. Un voleur est survenu. Mon frère l'a tué. Il lui a pris son bracelet et me l'a donné en cadeau.

Le lendemain, la belle-mère dit à son fils :

— Je sais maintenant qui a tué ton frère aîné. C'est ton beau-frère. Tu dois te mettre à l'œuvre tout de suite et préparer la vengeance du sang.

Le jeune homme organise une fête. En secret, il affûte sa lance et son épée. On prépare beaucoup de bière et on invite Capitan. On espère le soûler et l'égorger dans son ivresse.

Le soir venu, la fête bat son plein. Capitan ne soupçonne nullement le complot tramé contre lui. Mais la sœur de Capitan a eu vent de l'affaire par la sœur cadette de son mari. Inquiète pour son frère, elle se lève, sort dans la cour et pince son enfant pour le faire pleurer. Puis, pour le calmer, elle lui chante une berceuse :

Si tu te laisses prendre à la porte,
comme une poule,

tu es un imbécile, Capitan.

Si tu te laisses prendre sous le grenier,
comme un oiseau,

tu es un imbécile, Capitan.

Si tu te laisses prendre dans la bananeraie,
comme un pigeon,

tu es un imbécile, Capitan.

Si tu te laisses prendre dans le mur,
comme un rat,

tu es un imbécile, Capitan.

Souviens-toi du coup de lance,
quand nous gardions ensemble
les vaches à Hautes-Herbes.
La route est libre, Capitan.
C'est le temps de filer, Capitan,
avant le chant du coq, Capitan.

Capitan ne comprend rien aux avertissements de sa femme. Il continue à boire et à s'amuser. Sa sœur revient donc près de l'entrée de la maison, pince de nouveau son enfant qui recommence à pleurer de plus belle. Puis elle le berce et lui chante la même chanson :

Si tu te laisses prendre à la porte,
comme une poule,
tu es un imbécile, Capitan.
Si tu te laisses prendre sous le grenier,
comme un oiseau,
tu es un imbécile, Capitan.
Si tu te laisses prendre dans la bananeraie,
comme un pigeon,
tu es un imbécile, Capitan.
Si tu te laisses prendre dans le mur,
comme un rat,
tu es un imbécile, Capitan.
Souviens-toi du coup de lance,
quand nous gardions ensemble
les vaches à Hautes-Herbes.
La route est libre, Capitan.
C'est le temps de filer, Capitan,
avant le chant du coq, Capitan.

Capitan ne saisit toujours pas. Sa sœur continue son stratagème pour avertir son frère du danger qu'il court. Finalement, Capitan comprend que sa sœur cherche à le prévenir d'un danger. Il se lève et rejoint sa sœur à l'entrée. Elle lui explique en clair que l'on complotte sa mort.

— Ils savent que c'est toi qui as tué le fils de ma belle-mère et ils cherchent à le venger.

Dégrisé sur le coup, Capitan arrête de boire, mais les autres continuent la fête jusqu'à tomber ivres morts. Capitan, sa sœur et ses compagnons sortent de la maison, rassemblent les vaches et leurs veaux et s'enfuient avec tout le troupeau.

Le lendemain matin, les gens constatent que leurs vaches ont disparu. Ils se lancent à la poursuite de Capitan et de sa sœur, mais il leur est impossible de les rejoindre.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



29. PLACIDE S'EN VA-T-EN GUERRE

Il était une fois un homme du nom de Placide. Orphelin de père et mère, il avait été élevé par son oncle, Intrépide. Sa femme s'appelait Souveraine et il l'avait épousée contre le gré de son oncle.

Un jour, le roi prépare une expédition militaire et appelle sous les armes un représentant de chaque famille. Intrépide ordonne à Placide de s'enrôler et de partir à la guerre. Il a consulté plusieurs devins et tous les oracles sont défavorables. Intrépide ordonne néanmoins à Placide, son neveu, de partir à la guerre. De son côté, Placide a aussi consulté les devins. Tous lui ont dit que, s'il part à la guerre, il n'en reviendra pas. Il refuse donc de s'enrôler. Voyant cela, Intrépide invite à une soirée tous les hommes de la famille en âge de porter les armes. Il leur offre de la bière en abondance. Puis, alors que la veillée bat son plein, il réclame le silence et commence à chanter :

Pars à la guerre,
Placide, mon neveu,
avec les autres guerriers,
Placide, mon neveu.
J'ai consulté les devins,
Placide, mon neveu,

les oracles sont favorables,
Placide, mon neveu.
Pars à la guerre,
Placide, mon neveu,
avec les autres guerriers,
Placide, mon neveu.

Placide répond en chantant lui aussi :

Je ne pars pas à la guerre,
Intrépide, mon oncle,
avec les autres guerriers,
Intrépide, mon oncle.
J'ai consulté les devins,
Intrépide, mon oncle
les oracles sont défavorables,
Intrépide, mon oncle.
Je ne pars pas à la guerre,
Intrépide, mon oncle.

Les autres membres de la famille insistent auprès de Placide :

— Pars à la guerre avec les autres jeunes gens. Ton oncle est âgé. C'est toi qui lui tiens lieu de fils. Il ne sied pas qu'il aille au combat et que tu restes ici.

Placide finit par céder. Revenu à la maison, il dit à sa femme :

— Apporte-moi de la bière. Apporte-moi aussi ma cithare que je joue et chante pour toi.

Il prend quelques gorgées de bière, dépose la calabasse et se met à jouer de la cithare. Au bout d'un moment, il boit encore un peu de bière, passe la calabasse à sa femme et lui dit :

— Souveraine, ma bien-aimée, je t'offre à boire aujourd'hui pour la dernière fois. Jamais plus je ne te servirai.

Et, s'accompagnant de la cithare, il lui chante :

Souveraine, fille courageuse,
je t'ai dotée, car je t'aimais.
Je t'ai épousée, car je t'aimais.
Mon oncle s'opposait à notre union.
Je t'ai dotée malgré lui,
j'ai donné Blanchette,
la plus belle vache du troupeau,
celle qui a un gros nombril,
celle qui n'encorne pas quand on la trait.

Saisie d'inquiétude, Souveraine demande à Placide :

— Que signifie ce que tu me chantes ?

— Je te chante ce qui arrivera, répond Placide.

Souveraine se met à pleurer et Placide la console :

— Ma bien-aimée, demain, je dois partir à la guerre. Je ne reviendrai pas du champ de bataille. J'ai consulté les devins et les oracles ne sont pas favorables. Viens, Souveraine, approche que je te dise des paroles qui me donneront courage.

Souveraine s'approche, lui verse de la bière et s'assoit à ses côtés. Elle est enceinte d'un premier enfant. Placide lui chante doucement :

Souveraine, ma bien-aimée,
tu vas m'enfanter un fils,
tu l'appelleras Vengeur,
car il me vengera.
Je dois partir à la guerre,
on me force à m' enrôler.
Souveraine, ma bien-aimée,
souris-moi pour que, une dernière fois,
je contemple ton sourire.

Elle lui sourit et Placide pleure doucement.

— Souveraine, dit-il, marche un peu devant moi en jouant des hanches.

Souveraine joue des hanches devant lui et Placide pleure doucement.

— Souveraine, dit-il, mets-toi toute nue devant moi, car seule la nudité sied à celui qui est au fond de la misère.

Souveraine se met toute nue devant lui et Placide continue de pleurer doucement. Soudain, il se lève, saisit sa lance, son arc, ses flèches et son bouclier et les remet à Valet, son serviteur. Il porte lui-même son épée sur l'épaule.

— Souveraine, dit-il, l'heure est venue de partir à la guerre. Viens me faire le pas de conduite et je te dirai des paroles qui te chavireront le cœur.

Ils se mettent en route. Parvenus à une clairière, Souveraine dit à son mari :

— Adieu, Placide ! Je rentre.

— Pas encore, dit-il. Ma bien-aimée, accompagne-moi jusqu'au sommet de la colline. Je veux te dire des paroles qui seront douces à ton cœur.

Sur le sommet de la colline, ils s'assoient. Placide se met alors à chanter :

Je pars à la guerre,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras le feu de campement
s'allumer de lui-même en plein jour,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras mon taureau, le Généreux,
rentrer à midi en mugissant,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras mon carquois
tomber du pilier des armes,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras les lances
tomber du pilier des armes,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras ma calebasse
perdre son goulot,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras mon siège
se fendre par le milieu,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras ta baratte
se fracasser par terre,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Lorsque tu verras le pot de lait
se répandre sur le sol,
tu sauras que Placide est mort,
Souveraine, ma bien-aimée.

Voilà que je te quitte
alors que tu es enceinte.
Tu enfanteras un mâle
et lui donneras le nom de Vengeur,
Souveraine, ma bien-aimée.

Sa complainte terminée, Placide se tait un instant et
Souveraine pleure doucement.

— Adieu, ma bien-aimée, dit Placide, je pars à la
guerre. Élève bien Vengeur, il vengera son père. Si l'on

t'annonce ma mort, en plein jour ou en pleine nuit, ne t'enlève pas la vie. Moi, Placide, je m'en vais et ne reviendrai pas. Notre dernier jour, c'est celui que nous a désigné le destin. Rentre maintenant.

Souveraine rentre à la maison tandis que Placide part à la guerre.

Dès son arrivée sur le champ de bataille, Placide engage un féroce combat. Il tue, il égorge, il éventre. Cinq, dix ennemis tombent sous ses coups. Le onzième bande son arc et lui tire une flèche. Mais son bras tremble de peur et la flèche va choir dans un buisson voisin. Placide l'interpelle :

— Arrête-toi là! Es-tu un homme? Moi, je suis un homme.

— Frappe le premier, dit le soldat ennemi.

— Non! réplique Placide. À toi de frapper le premier.

Placide n'a que du mépris pour son ennemi.

— Soldat, dit-il, tu ne sais même pas tenir un bouclier. Vas-y, petit gars, frappe le premier.

Reprenant courage, le soldat ennemi bande son arc et tire. Placide se couvre de son bouclier et détourne la flèche. Son serviteur Valet lui dit :

— Attaque! Maintenant!

— Pas maintenant, réplique Placide. Je ne crains pas le soldat étranger, car je suis l'enfant chéri des champs de bataille.

Placide se découvre et entonne son chant de guerre. Le soldat ennemi lui tire une flèche en pleine poitrine et son sang jaillit sur les buissons voisins. Au moment où le soldat ennemi va l'achever, Placide lui dit :

— Soldat, attends un instant. Je dois d'abord dire quelques mots à mon serviteur.

Se tournant ensuite vers Valet, il lui fait ses dernières recommandations :

— Prends ma lance, mon arc et mon bouclier et rentre à la maison. N'annonce pas ma mort à ma femme à l'heure de la rentrée des vaches. N'annonce pas ma mort à ma femme durant la veillée. N'annonce pas ma mort à ma femme durant la nuit. N'annonce pas ma mort à ma femme au chant du coq. C'est à l'aurore que tu dois dire à ma femme que je suis mort.

Valet rentre donc seul à la maison. Souveraine lui demande :

— Et ton maître, où est-il ?

Le serviteur lui raconte que son maître et d'autres guerriers sont allés à la cour clamer leurs exploits. Or, à l'instant même, le feu de campement s'allume de lui-même en plein jour ; le taureau Généreux rentre à midi des pâturages en mugissant ; le carquois et les lances tombent du pilier des armes ; la calebasse perd son goulot ; le siège se fend par le milieu ; la baratte se fracasse par terre ; le pot de lait se répand sur le sol. Tout se passe selon les prédictions de Placide à Souveraine au moment de lui faire ses adieux. À la vue de tous ces signes, Souveraine sait, avec certitude, que Placide est mort. Elle se rend chez l'oncle de Placide et lui annonce :

— Placide est mort !

— Comment le sais-tu ? Valet ne m'a encore rien dit.

— Je le sais parce que mon mari me l'a dit à son départ.

— Bon ! Et que veux-tu que j'y fasse ?

— C'est ainsi que tu me parles ? dit Souveraine.

— Va, dit l'oncle. Rentre chez toi. Tu es encore jeune, tu trouveras bien un autre homme.

— Et toi, ironise Souveraine, tu trouveras bien d'autres neveux à envoyer à la guerre à ta place.

Souveraine rentre chez elle. Elle donne naissance à un garçon qu'elle nomme Vengeur selon les volontés de son époux. Elle se consacre tout entière à l'éducation de son fils. L'enfant grandit bien. Un jour, il demande à sa mère :

— Qui est mon père ? Je ne l'ai jamais vu.

Sa mère lui raconte alors l'histoire de Placide.

— Fais-moi forger une lance et des flèches, lui dit Vengeur. Fais-moi faire un arc aussi. Je te montrerai plus tard ce que j'en ferai.

Souveraine lui procure les armes. Vengeur cesse de jouer avec ses camarades. Il passe son temps à s'entraîner à l'usage des armes. Il parle peu. Ses camarades viennent-ils lui demander de s'exercer avec eux au saut en hauteur, il refuse. Vient-on lui demander de conduire les vaches à la source, il fait la sourde oreille. On le traite de femmelette. On se moque de lui et de ses armes :

— Il s'amuse avec ses armes derrière la maison tout le jour. Le temps venu, saura-t-il seulement s'en servir ?

Après s'être sérieusement entraîné à tirer et à parer les coups, Vengeur dit aux fils de son grand-oncle :

— Venez, menons boire les vaches et, chemin faisant, lançons-nous des défis au tir à l'arc et au jet de la lance.

— D'accord, répondent-ils d'une seule voix.

Vengeur triomphe sur tous les plans. Même au saut en hauteur, il est le meilleur. Rendus à la source, il dit aux fils de son grand-oncle :

— Descendez dans la source, puisez et remplissez l'auge.

Les autres se dépouillent de leurs vêtements, se ceignent d'un pagne de feuilles de bananier et s'approchent de la source avec leurs seaux. C'est le moment choisi par Vengeur. Il jette sa lance à l'un d'eux qui meurt sur le coup. Les autres prennent la fuite. Il leur tire des flèches et les abat tous jusqu'au dernier. De retour à la maison de son grand-oncle, il extermine le reste de la famille et, avec l'aide de ses serviteurs, s'empare de leurs troupeaux. Il épargne toutefois son grand-oncle qui a envoyé Placide à la guerre, mais il l'isole complètement et ne permet à qui que ce soit de lui venir en aide. Vengeur s'installe avec sa mère et prend grand soin de ses troupeaux.

Or le soldat ennemi a blessé Placide aux côtes, mais il n'a pas atteint le cœur. Un homme des Bas-Plateaux du Levant est venu l'enlever pour le soigner. Il prend grand soin de le cacher de peur que, dans le camp ennemi, on apprenne qu'un soldat a été soustrait à la mort.

Un jour, Valet prend la cithare de son maître, son bouclier, sa lance, son arc et ses flèches et part au hasard en direction des Bas-Plateaux du Levant. Surpris par la nuit, il se dirige vers une petite maison. Le maître de céans l'accueille :

— Salut à toi. Pourquoi portes-tu des armes ? Tu ne te trouves pas ici dans une vaste demeure où tout un corps d'armée pourrait se rassembler.

— Salut à toi, répond Valet. Je n'ai d'armes que celles que tu vois. Je viens avec des intentions pacifiques.

Or c'est là même qu'on a recueilli Placide blessé et qu'on le soigne.

— Cette voix, dit Placide de la chambre du fond, sonne comme celle de Valet, mon serviteur. Qui est-ce ?

— Qui est cet homme ? demande Valet au maître de céans. Il s'exprime comme un grand personnage.

— Non seulement est-il un grand personnage, répond l'hôte, c'est aussi un jeune homme d'une force étonnante.

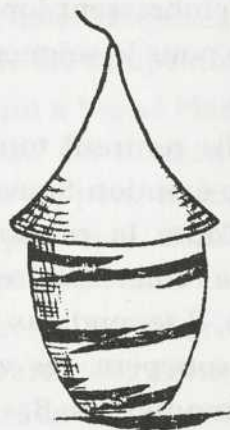
Valet se met à jouer de la cithare de son maître. Placide reconnaît aussitôt le son de sa cithare et demande au maître de céans de l'amener dehors. La vue de son maître comble Valet de joie et Placide est ravi de retrouver son fidèle serviteur. Ils s'embrassent longuement. Valet reste auprès de son maître pour le soigner jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli.

Le temps venu, ils rentrent tous deux à la maison. Placide retrouve avec émotion Souveraine, sa femme, et son fils, Vengeur. Toute la maisonnée est en liesse. Souveraine retrouve son sourire. Vengeur raconte fièrement ses exploits. Il se rend aux pâturages et ramène, pour les montrer à son père, les vaches de son oncle. Placide envoie à l'homme des Bas-Plateaux du Levant trente vaches, en récompense de tout le bien qu'il lui a fait. Puis il dit à Valet :

— Valet, mon fidèle serviteur, je ne trouve rien à te donner qui soit digne de toi. Mais, aussi longtemps que je serai vivant, tout ce qui m'appartient est à toi.

Depuis lors, Placide vit dans le bonheur et la prospérité avec sa femme, son fils et son serviteur. Il se rend à la cour clamer ses exploits guerriers devant le roi qui le félicite. Il devient un ami fidèle des gens des Bas-Plateaux du Levant et établit avec eux d'importantes alliances matrimoniales.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



30. LES FRÈRES VACHERS ET LE PYGMÉE

Il était une fois un garçon autoritaire qui s'appelait Laverdure. Il avait un frère aîné du nom de Riches-Moissons. Parvenu à l'âge de se marier, Laverdure décide d'aller demander en mariage la fille d'un de ses oncles maternels. Il demande à son frère aîné, Riches-Moissons, de l'accompagner. Tous deux se rendent chez l'un de leurs huit oncles maternels. Leur oncle leur présente des sièges et les fait asseoir. Il leur offre de la bière. Puis Laverdure se décide à parler. Il dit à son oncle :

— Je ne te cacherai pas plus longtemps la raison de ma présence ici. Je suis venu te demander ta fille en mariage.

Son oncle lui répond qu'il n'a pas de fille.

Les deux frères se rendent chez un deuxième oncle maternel qui, lui aussi, leur dit qu'il n'a pas de fille. Ils vont trouver un troisième oncle qui, lui, a deux filles. On fait venir l'aînée. Laverdure la regarde et dit :

— C'est une fille convenable, mais elle est trop grande. Elle est plus grande que moi.

On lui présente alors la cadette. Il l'examine et dit :

— C'est une belle fille, mais elle ne me convient pas.

L'oncle leur offre encore de la bière. Laverdure aperçoit soudain une chenille qui flotte sur la bière. Il dit à son oncle :

— Je ne bois pas de bière de chenilles. Il fait signe à son frère aîné et lui dit :

— Riches-Moissons, enfant de ma mère, lève-toi et allons-nous en d'ici.

Tous deux se lèvent, laissent là la bière et s'en vont. À la barrière, Riches-Moissons dit à Laverdure :

— J'ai oublié d'allumer ma pipe. Je retourne dans la maison chercher du feu. Attends-moi ici.

En fait, il veut aller boire un peu de bière que son frère a refusée. Riches-Moissons rentre donc dans la maison et dit à son oncle :

— Mon frère est un fou. Offre-moi un peu de bière avant de partir.

L'oncle lui donne de la bière et Riches-Moissons boit un bon coup. Il allume sa pipe et rejoint son frère près de la barrière. Tous deux se rendent ensuite chez un quatrième oncle maternel. Laverdure dit :

— Mon oncle, je suis venu te demander une fille en mariage.

On leur présente des sièges et ils s'assoient. On fait venir une fille. Laverdure la regarde et dit :

— Elle serait belle si elle n'était pas difforme.

On lui présente une autre fille. Il l'examine et affirme :

— Elle serait belle si elle n'avait pas les pieds bots.

On lui amène une troisième fille. Il la regarde et trouve qu'elle a de grosses joues. On lui présente une quatrième

filles qu'il repousse à cause de sa tignasse. Enfin, on lui présente la cadette. Il l'examine longuement, se déclare satisfait et la demande en mariage. Il enlève un bracelet de son bras et le met au bras de la jeune fille. Il enlève un anneau de sa cheville et le met à la cheville de la jeune fille. Il la trouve encore plus belle ainsi.

Quelques jours plus tard, Laverdure accomplit tous les rites d'usage, paie la dot et épouse la jeune fille. On célèbre la noce.

Un mois après son mariage, Laverdure songe à mener paître ses vaches au loin. Mais, avant de partir, il se rend consulter le devin en compagnie de son frère aîné, Riches-Moissons. Le devin interroge ses osselets et prononce son oracle :

— Ne pars pas, Laverdure ! Si tu conduis tes vaches dans un pâturage lointain, tu ne reviendras pas.

Furieux, Laverdure transperce le devin de sa lance et le tue net. Et, s'adressant à son frère aîné, il dit :

— Riches-Moissons, fils de ma mère, lève-toi, allons-nous-en d'ici.

Ils vont consulter un autre devin qui interroge ses osselets et prononce son oracle :

— Ne pars pas, Laverdure ! Si tu pars pour un pâturage lointain et si tu en reviens, qu'on me cuise ces osselets et je les mangerai avec mes enfants.

Lui aussi, Laverdure le transperce de sa lance et le tue sur-le-champ.

Témoin de ces deux meurtres, un enfant de vive intelligence se hâte d'aller dire à un troisième devin que Laverdure veut consulter :

— Ce client a déjà assassiné deux devins. Il veut venir te consulter. Si tu tiens à la vie, tu devras lui mentir.

Laverdure se présente chez le devin et lui dit :

— Interroge pour moi tes osselets.

Le devin interroge ses osselets et prononce son oracle :

— Laverdure, tu ferais mieux de ne pas conduire tes vaches dans un pâturage lointain.

Comme Laverdure menace de le transpercer de sa lance, le devin ajoute :

— Attends un moment. Je vais relancer mes osselets sur ma planchette.

Il les relance et prononce son oracle :

— Pars en paix, Laverdure. Tu reviendras sain et sauf.

Laverdure le comble de cadeaux et rentre chez lui. Le lendemain, Laverdure dit à Riches-Moissons, son frère aîné :

— Menons paître nos vaches dans une forêt lointaine.

Rendus là, ils s'installent et se construisent des maisons. Un jour, occupés à couper des bambous, ils entendent quelque chose tomber sur le sol. C'est une vipère. Laverdure engage le combat. Un pygmée, appelé Ingambe, sort d'un buisson voisin et dit à Laverdure :

— Si je te libère de cet animal, que me donneras-tu en récompense ?

— Je te donnerai un bélier, promet Laverdure.

Ingambe frappe la vipère et la tue du premier coup. Laverdure lui donne le bélier promis.

Un autre jour, alors qu'ils sont en train de boire, Laverdure dit à son frère :

— Riches-Moissons, va voir si nos vaches préférées, Caillette et Rougette, paissent paisiblement.

Riches-Moissons se rend au pâturage. Les deux vaches ont disparu ! Il se dit que c'est sans aucun doute le pygmée Ingambe qui les a volées. Il revient annoncer à Laverdure que les vaches ont été volées. Laverdure se met aussitôt en route en direction du campement des pygmées. Il en croise un groupe de dix et les massacre tous. Un peu plus loin, il en rencontre trente autres et les extermine. À brève distance, il en croise une bande de quarante qu'il décime. Il poursuit sa route et parvient au campement d'Ingambe. La bande est en train de débiter Caillette tandis que Rougette attend son tour, attachée à un pieu. Furieux, Laverdure s'écrie :

— Te voilà, Ingambe ! Nous allons enfin nous mesurer !

Laverdure bande son arc. Rapide comme l'éclair, Ingambe lui jette sa lance et l'atteint au côté. Laverdure tombe, agonisant. Survient Riches-Moissons. Laverdure lui dit :

— Riches-Moissons, fils de mon père, adieu. Si c'était moi qui restais en vie, je te vengerais.

Sur ces mots, il expire. Riches-Moissons ensevelit son frère Laverdure et rentre chez lui. Il se rend consulter un devin au sujet de la vengeance de son frère. Le devin lui dit :

— Pars. Si jamais tu réussis à tuer un homme en train de couper des arbres dans la forêt, sache que c'est Ingambe que tu auras tué.

Le lendemain, Riches-Moissons se met en route, accompagné de son serviteur. Arrivé dans la forêt, il entend quelque chose tomber sur le sol. C'est une vipère.

Le combat s'engage. L'homme et la bête roulent par terre. Finalement épuisés, ils s'écroulent enlacés. Le serviteur achève la vipère et ranime son maître. Tous deux rentrent à la maison.

Quelques jours plus tard, Riches-Moissons réunit plusieurs cruches de bière et invite les pygmées de la forêt à venir danser pour lui. La fête bat son plein. Les pygmées s'empiffrent de nourriture et boivent tout leur soûl. Les voyant tomber ivres morts, Riches-Moissons ordonne à ses serviteurs de sortir. Il enferme les pygmées dans la maison et y met le feu. La bande au complet est brûlée vive.

C'est ainsi que Riches-Moissons a vengé son frère Laverdure.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



31. LE TRAPPEUR BIENVEILLANT

Il était une fois un garçon qui se nommait Mouscaillon. Ses parents étaient tellement pauvres qu'il n'avait rien à se mettre sur le dos. Un jour, armé de sa lance et de sa serpette, il se rend dans la forêt tendre un piège pour se procurer une peau et se faire un pagne. Il trouve le vent pris à son piège. Le vent supplie Mouscaillon de le libérer. Le trappeur le délivre et le vent disparaît dans un souffle. Son piège remis en place, Mouscaillon rentre à la maison.

Le lendemain, il retourne dans la forêt visiter son piège. Cette fois, c'est la foudre qui est prise. Elle supplie Mouscaillon de lui rendre la liberté. Mouscaillon la délivre et elle s'éloigne dans un éclair. Il tend son piège une troisième fois et rentre à la maison.

C'est un corbeau qui est maintenant pris au piège. Sans attendre la prière de l'oiseau, Mouscaillon le délivre et le corbeau s'envole. Mouscaillon jure alors de ne plus jamais tendre de pièges.

Un jour, une vache du roi est portée disparue. Étant donné qu'il est très pauvre et qu'il fréquente assidûment la forêt, on accuse Mouscaillon d'avoir volé la vache du roi et de l'avoir abattue pour la manger. Le roi lui ordonne donc de se présenter à la cour pour les ordalies. Il commande

d'abord à Mouscaillon de balayer la grande cour du palais. Le vent s'approche doucement du malheureux et lui demande :

— C'est toi Mouscaillon ? C'est toi qui, l'autre jour, m'as libéré d'un piège ?

— Oui, c'est moi, répond Mouscaillon.

— Laisse-moi, dit le vent, te montrer ma gratitude pour le bien que tu m'as fait.

Et, d'un souffle, le vent balaie toute la grande cour du palais. Ce prodige étonne le roi qui cependant ne s'estime pas satisfait. Il ordonne à Mouscaillon de fendre un gros rocher en menus morceaux. À son tour, la foudre s'approche, disant au pauvre Mouscaillon :

— Je ne veux pas rater l'occasion de te rendre le bien que tu m'as fait.

Et, d'un éclair, la foudre fend le rocher en une multitude de petits morceaux. Mouscaillon va dire au roi :

— Ton rocher est en morceaux.

Le roi n'en croit pas ses yeux.

— Il n'y a plus de doute possible, dit-il à ses courtisans, ce Mouscaillon est un sorcier. C'est sûrement lui qui a volé ma vache dans la forêt et l'a abattue pour la manger. Saisissez-le et tuez-le sur-le-champ.

Le corbeau vient alors se poser sur la tête d'un des hommes assemblés pour assister à la mise à mort de Mouscaillon. Tout de suite, la foule comprend que le corbeau désigne le voleur de la vache du roi. Une clameur s'élève :

— Mouscaillon est innocent! Mouscaillon est innocent! Le corbeau vient de désigner le coupable en se posant sur sa tête.

Le roi ordonne alors à ses serviteurs de se saisir de cet homme et de le mettre à mort à la place de Mouscaillon. Il accorde de nombreux bienfaits au trappeur bienveillant. Mouscaillon devient riche et partage sa prospérité avec tous les siens.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



32. LA RIVALE JALOUSE

Un homme avait deux femmes. L'une était stérile et s'appelait Désirée. L'autre était féconde et se nommait Délaissée. Un jour, le mari dut aller prendre du service à la cour du roi. À son départ, Délaissée était enceinte. Elle enfanta durant l'absence de son mari et donna à l'enfant le nom de Portelance. Jalouse de sa rivale, Désirée cherche un moyen de faire disparaître le nouveau-né. Elle se dit :

— Si j'envoie à la cour un messenger dire au père que Délaissée a enfanté un monstre, il fera sans doute tuer cet enfant.

Elle appelle donc un serviteur et lui offre de l'hydromel. S'étant assurée de son intelligence, elle lui ordonne d'aller à la cour dire à son mari :

— Après ton départ, un grand malheur est arrivé. Ta femme, Délaissée, a mis au monde un monstre. Il a une gueule au lieu d'une bouche, des moignons au lieu des bras et des jambes, les doigts et les orteils soudés, des griffes au lieu des ongles. Ce n'est pas un homme, c'est un monstre. Il faut à tout prix éloigner ce porte-malheur de ta maison.

Le messenger se rend à la cour, livre son message et rentre à la maison. Frappé de stupeur, le père se dit :

— Si le roi apprend que j'ai engendré un monstre, il me fait sûrement disparaître. Il craindra que je cause le malheur du royaume tout entier.

Il demande son congé, mais en vain. Ne sachant que faire, il appelle ses amis et leur demande conseil.

— Jamais aucun père n'a élevé un monstre, lui disent-ils. Envoie des chasseurs et fais-le disparaître.

Mais le père hésite. Doit-il mettre à mort son propre enfant? Entre-temps, l'enfant grandit et commence à mener paître les vaches. Le père se décide enfin à envoyer des chasseurs tuer l'enfant. Ils se présentent d'abord à la maison de Désirée. Elle leur offre à boire et à manger et leur prépare un lit pour la nuit. Elle insiste auprès d'eux, disant :

— C'est bien entendu, vous ne devez pas repartir d'ici sans avoir tué l'enfant. Votre audace est bien connue. Vous n'en êtes pas à votre premier meurtre d'enfant. Et puis, ceci n'est pas un enfant, c'est un monstre, un monstre condamné à mort par le roi.

Le lendemain, les chasseurs se rendent à la maison de Délaissée, la mère de l'enfant, et lui disent :

— C'est ton mari qui nous envoie. Montre-nous le monstre que tu as enfanté, nous devons le faire disparaître.

Désemparée, la mère se rend sur le sommet de la colline et chante une incantation pour avertir son fils :

Bel enfant, fleur de bananier,

n'entends-tu pas ma voix?

Toi qui méprises la peur,

n'entends-tu pas ma voix?

Presse-toi de rentrer.
Des assassins sont venus,
mercenaires de ton père.
Tu dois mourir.
Hâte-toi, mon fils.
Ils sont pressés de repartir.

L'enfant lui répond :

Je suis à la source,
je suis occupé.
J'abreuve les vaches de mon père,
je suis occupé.
Je fais boire les veaux,
je suis occupé.
Je traite les laitières,
je suis occupé.
Je me hâte et je rentre.

En fin d'après-midi, l'enfant rentre à la maison.
Étonnés par sa beauté, les chasseurs s'écrient :

— Jamais personne ne tuerait un si bel enfant ! Il a si fière allure, il sera un grand guerrier. Il sera le sauveur du royaume tout entier. Si nous le faisons disparaître, qui donc mènera au combat les armées du roi ?

Délaissée leur offre de la bière et leur sert à manger des haricots bien assaisonnés de beurre. Les chasseurs retournent ensuite au palais sans revoir la rivale, Désirée, et font leur rapport au père de l'enfant :

— Nous ne pouvons pas tuer le monstre que nous avons vu. Va le tuer toi-même. Après tout, c'est toi qui l'as engendré.

Le lendemain, le père s'adresse à des agriculteurs et leur dit :

— Allez chez moi et débarrassez-nous de ce monstre, de peur que le roi ne m'extermine avec toute ma famille.

Les agriculteurs se rendent chez le père de l'enfant. Désirée les accueille la première. Elle leur recommande de ne pas repartir sans avoir tué l'enfant. Ils se rendent ensuite à la maison de Délaissée, la mère de l'enfant, et lui disent :

— Le maître nous envoie tuer le monstre que tu as enfanté. Hâte-toi de nous l'amener, nous devons repartir tout de suite.

Délaissée se rend sur le sommet de la colline et reprend son incantation :

Bel enfant, fleur de bananier,
n'entends-tu pas ma voix ?

Toi qui méprises la peur,
n'entends-tu pas ma voix ?

Presse-toi de rentrer.

Des assassins sont venus,
serviteurs de ton père.

Tu dois mourir.

Hâte-toi, mon fils.

Ils sont pressés de repartir.

L'enfant lui répond :

Je suis à la source,
je suis occupé.
J'abreuve les vaches de mon père,
je suis occupé.
Je fais boire les veaux,
je suis occupé.
Je traite les laitières,
je suis occupé.
Je me hâte et je rentre.

Ses travaux terminés, l'enfant rentre à la maison. Émerveillés par sa beauté, les agriculteurs venus pour le tuer éprouvent beaucoup de plaisir à le regarder et félicitent la mère de l'avoir mis au monde. Ils retournent à la cour et se rendent auprès de leur maître.

— Ta femme, lui disent-ils, a réellement mis au monde un monstre. Nous n'avons pas voulu le tuer. C'est toi-même qui dois le faire disparaître puisque c'est toi qui l'as engendré.

Le maître entre alors dans une violente colère et dit aux agriculteurs :

- C'est bon ! Je vous reprends toutes mes vaches.
- Reprends-les toutes. Un malheur ne peut être écarté que par celui qui en est la victime.

Le lendemain, le père demande à des pasteurs de s'occuper eux-mêmes de l'assassinat de son monstre.

— Vous confier une besogne, leur dit-il, c'est comme si je l'exécutais moi-même. Vous êtes de ma race et vous n'aimeriez pas voir périr l'un des vôtres.

Ils partent aussitôt. Ils pressent le pas. Arrivés à la maison, ils appellent la mère et lui disent d'amener l'enfant, qu'il doit mourir sur l'ordre de son père. La mère monte de nouveau sur le sommet de la colline et reprend son incantation. L'enfant lui répond qu'il termine ses travaux et se hâte de rentrer. L'enfant se présente devant les pasteurs venus le tuer. Éblouis par sa beauté, les pasteurs n'osent lui toucher. Ils rentrent à la cour. Chemin faisant, ils se disent qu'ils aimeraient bien exécuter la femme qui a osé dire qu'un si bel enfant est un monstre. Puisqu'elle a ainsi trompé son mari, elle mourra sûrement de mort violente à cause de sa mauvaise langue. Revenus à la cour, ils se présentent devant le père et lui disent :

— Nous n'avons pas voulu faire périr le monstre dont tu nous as parlé avant que tu ne l'aies vu, de peur que tu n'aies à le regretter plus tard. Demande ton congé au roi pour aller voir ce que tu as engendré.

L'homme demande au roi la permission de rentrer chez lui. Le roi lui accorde son congé sans même lui demander la raison de son départ. L'homme arrive chez lui fou de rage. Il appelle sa femme, Délaiissée, et lui crie :

— Que la chienne à la tête dure amène son chiot ici devant moi et je l'abattraï de mes mains et le livrerai aux rapaces !

Sans même saluer son mari, la mère éplorée court sur le sommet de la colline et reprend son incantation :

Bel enfant, fleur de bananier,
n'entends-tu pas ma voix ?
Toi qui méprises la peur,
n'entends-tu pas ma voix ?
Presse-toi de rentrer.
Un assassin est venu,
c'est ton père.
Tu dois mourir.
Hâte-toi, mon fils.
Il est pressé de repartir.

L'enfant lui répond :

Je suis à la source,
je suis occupé.
J'abreuve les vaches de mon père,
je suis occupé.
Je fais boire les veaux,
je suis occupé.
Je traite les laitières,
je suis occupé.
Je me hâte et je rentre.

L'enfant se présente enfin devant son père qui n'en croit pas ses yeux.

— Un monstre, cet enfant ? crie-t-il, fou de joie.

Il saute, il frappe le sol de son bâton de marche, il jubile, il embrasse son fils, il embrasse sa femme, Délaissée. On boit, on chante, on danse. Puis, le calme

revenu, il passe la nuit à causer avec Délaiissée et son fils. Son cœur déborde de bonheur et de tendresse.

Le lendemain matin, il fait appeler Désirée, la rivale jalouse. Il invite tous les membres de sa famille et commence la palabre en leur racontant ce qui s'est passé. Tous s'écrient d'une seule voix :

— Désirée mérite la mort !

Et, sans plus tarder, on l'exécute. Par contre, Délaiissée reçoit de nombreux cadeaux. Quant à l'enfant, son père en fait le chef de la famille.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



33. POURQUOI LES FEMMES NE MANGENT PAS DE VIANDE DE CHÈVRE

Un orphelin possédait un grand troupeau de chèvres. En ce temps-là, la famine sévissait dans le pays. Le jeune homme survivait grâce à ses chèvres qu'il avait héritées de son père. Bien des gens venaient lui acheter des chèvres. Un jour, une jeune fille, partie à la recherche de vivres, aperçoit le jeune homme et se dit :

— Je vais aller m'offrir comme servante à ce jeune homme. Peut-être me sauvera-t-il de la famine ?

Elle fait donc en sorte de rencontrer le jeune homme et lui dit qu'elle veut devenir sa servante. Le jeune homme la trouve de son goût et l'épouse. Ils habitent ensemble et vivent de viande de chèvre. Mais le troupeau se décime rapidement. Un moment vient où il ne reste plus qu'une seule chèvre. Le jeune homme la contemple, mais n'a pas le courage de l'égorger. La femme non plus ne la quitte pas des yeux.

Le jeune homme cherche un moyen de réserver pour lui seul la viande de sa dernière chèvre. Il va chercher de la résine et la cache à portée de la main. Puis il dit à sa femme :

— Va chercher du sorgho et mouds-le pour faire de la galette. Moi, je vais abattre notre dernière chèvre.

La femme cale sa meule comme il faut et se met à moudre le sorgho pendant que son mari abat sa dernière chèvre et la débite. La femme prépare ensuite le repas et ils mangent. Le repas terminé, la femme met le couvercle sur la marmite pour garder les restes du repas et elle enveloppe précieusement la viande crue qui reste pour bien la conserver.

La nuit venue, ils se mettent au lit. La femme sombre aussitôt dans un profond sommeil. Pendant qu'elle dort, son mari coupe des poils de sa barbe et les lui colle au menton avec un peu de résine. Debout dès l'aurore, la femme sent quelque chose qui lui pique la figure. Elle se frotte le menton et constate qu'une barbe lui a poussé durant la nuit. Elle se demande comment elle a pu attraper une pareille horreur.

— Je vais devenir la risée de tout le monde, se lamentait-elle.

Ayant fait la grasse matinée, le mari se réveille enfin et entend sa femme qui renifle et qui pleurniche.

— Comment, braille-t-elle, ai-je pu attraper cette horreur ? Il n'y a aucune femme au monde à qui pousse une barbe !

Entendant ses plaintes, son mari sort du lit et lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Honteuse, la femme se couvre le visage de son pagne. Son mari s'approche, fait mine de s'étonner et lui dit de sécher ses larmes et de se calmer. Mais la femme continue de pleurer et de se cacher le visage. Son mari lui arrache le pagne des mains, lui touche le menton et, se retenant de

rire, simule la plus grande surprise. Sentant enfin que sa femme sombre dans le désespoir, l'homme lui dit :

— Lorsque je t'ai vue, toi une femme, manger de la viande de chèvre, j'ai pensé que c'était la famine qui te rendait à ce point insouciant. Ne sais-tu pas qu'une femme ne doit pas toucher à la viande de chèvre ? Si une femme mange de la chèvre, il lui pousse une barbe de bouc. C'est ça qui t'arrive.

La femme se met à pousser des hurlements à fendre l'âme. Entre ses sanglots, elle crie son innocence et réclame justice.

— Calme-toi, lui dit l'homme. Sois tranquille. Je connais un remède qu'on n'applique qu'une seule fois sur le menton d'une femme à qui a poussé une barbe de bouc et la barbe disparaît aussitôt.

À ces mots, la femme reprend courage. Son mari part rassembler des herbes pour, prétend-il, fabriquer le remède. Il les pile dans un mortier et les mélange soigneusement avec de l'eau pour en faire une pâte. Il pose cet emplâtre faussement épilatoire sur le menton de sa femme et en retire aussitôt les poils et la résine.

Délivrée de sa barbe de bouc, la femme ne touchera plus jamais à la viande de chèvre. C'est d'ailleurs depuis ce jour qu'il est tabou pour les femmes de manger de la viande de chèvre.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

34. VOL ET MENSONGE VONT DE PAIR

Un jour, un jeune menteur part à la recherche d'une fille à marier. Ayant trouvé une fille à son goût, il lui demande de l'épouser, mais la jeune fille refuse. Rentré à la maison, le jeune homme demande quand même à son père de la bière pour aller faire sa demande en mariage. Son père lui prépare une cruche de bière et le jeune homme la charge sur sa tête et l'apporte au père de la fille. Surpris de le voir arriver avec la cruche des fiançailles, le père de la jeune fille lui dit :

— Pourquoi apportes-tu cette cruche de bière ? Ma fille ne t'a-t-elle pas refusé ?

Mais, sans prononcer une seule parole, le jeune homme dépose la cruche par terre et rentre chez lui. Il dit à son père qu'on lui réclame une autre cruche de bière. Son père lui en prépare une et il va la porter au père de la jeune fille. Celui-ci le chasse en disant :

— Emmerdeur, file avec ta bière !

Mais, sans prononcer une seule parole, le jeune homme pose sa cruche par terre et rentre chez lui. Il dit à son père qu'on lui demande d'apporter la dot. Son père choisit une vache dans le troupeau et le jeune homme va l'offrir aux parents de la jeune fille. Alors le père de la jeune fille lui demande :

— Pourquoi insistes-tu ? Ma fille ne veut pas de toi.

Les voisins commencent à jaser.

— Ce jeune homme aime bien leur fille, disent-ils, et ses parents semblent bien aimer leur famille. Qu'ils lui donnent donc leur fille en mariage !

À la fin, cédant aux instances du jeune homme, les parents lui donnent leur fille en mariage. La noce a lieu et la jeune mariée vient habiter avec son époux. Elle devient bientôt enceinte.

Lorsque son ventre est bien rond, la mariée va rendre visite à ses parents. Or ils viennent d'abattre une vache. Ils lui font cuire de la viande et lui offrent à manger. Vient le temps de prendre congé. Ses parents, contrairement à la coutume, ne lui donnent pas de viande à apporter avec elle.

— Mes parents sont mesquins, dit-elle à son mari, ils ont tué une vache et ne m'ont pas donné ma part de viande.

— Je vais aller rendre visite à ces avares, grogne-t-il.

Arrivé chez ses beaux-parents, il les salue de la barrière. On le fait entrer, on le fait asseoir, on lui donne de l'eau pour qu'il se lave les mains et on lui sert à manger. Et, au moment de prendre congé, on lui donne une portion de viande pour apporter chez lui. Revenu à la maison, il dit à sa femme :

— Tu vois, tu t'es trompée. Tes parents sont bons. Voici la portion de viande qu'ils m'ont donnée. Fais-la cuire et mangeons.

Le lendemain, il part de bon matin pour aller rendre la corbeille dans laquelle il a apporté la viande.

— Ils m'ont demandé de la retourner sans tarder, dit-il à sa femme.

On lui offre à manger et à boire. Le jour suivant, il retourne chez ses beaux-parents, prétextant qu'il a oublié sa serpette. De retour à la maison, il raconte à sa femme que ses parents ont fait des réserves de bière, car ils désirent l'envoyer en mission. Il se rend donc chez ses beaux-parents qui lui offrent encore un peu de viande à rapporter chez lui. Il dit à sa femme :

— Tu vois bien que tes parents sont de bonnes gens. Ils m'ont encore donné de la viande. De plus, ils m'ont dit de retourner aussi souvent que je veux.

Le lendemain, il retourne encore chez ses beaux-parents et son beau-père lui demande sur un ton agacé :

— Quoi encore ?

— J'ai oublié ma pipe, répond le gendre.

Et, à chaque visite, il raconte à sa femme que les beaux-parents lui disent de revenir. Un jour, en cours de route, il se demande quel prétexte il pourrait bien invoquer pour justifier sa visite. Mais, arrivé chez son beau-père sans avoir trouvé de prétexte, il se faufile dans la cour par la petite porte, se rend directement à la réserve, vole de la viande et rentre chez lui en toute hâte.

— Voici encore de la viande que tes parents m'ont donnée, dit-il à sa femme. Et ils m'ont demandé d'y retourner pour entretenir le feu pour des amis qu'ils hébergent.

Il retourne plusieurs fois voler de la viande chez ses beaux-parents sous toutes sortes de prétextes. Soupçonneuse, sa femme lui demande :

— Tu es bien sûr que c'est pour toi qu'on a tué cette vache ?

— On m'offre de la viande, répond-il, je la prends. C'est ton père lui-même qui me dit d'apporter toute cette viande à la maison.

Le temps passe. Un jour, il dit à sa femme qu'il doit rendre visite à un ami. De fait, il veut retourner voler de la viande chez ses beaux-parents. Les trouvant endormis, il s'empiffre, répand du sang partout, se couche près du feu et fait le mort. À son lever, la belle-mère dit à son mari :

— Il y a quelqu'un de couché dans la maison.

Le beau-père se lève et s'approche du foyer.

— On nous a volés, dit-il. Les voleurs se sont battus entre eux, ils ont tué un des leurs et ils ont laissé le cadavre ici près de l'âtre.

— Cela va nous attirer des ennuis, dit la belle-mère.

Ils roulent le cadavre dans une natte, chargent le paquet sur leur tête, vont le jeter dans une grotte et rentrent à la maison en toute hâte. Dès qu'ils sont partis, le gendre se dégage de la natte, va se laver et rentre chez lui. Il dit à sa femme :

— Je suis trempé jusqu'aux os. Fais sécher mes vêtements. Ce soir, je dois me rendre chez tes parents.

Près de la barrière, il salue ses beaux-parents à haute voix et leur demande :

— Je vous entends gémir, qu'est-ce qu'il y a ?

— On nous a volés, répond la belle-mère.

— Avez-vous pris les voleurs ?

— Après nous avoir pillés, ils se sont battus et nous ont laissé un homme mort.

— Où est le cadavre ?

La belle-mère lui chuchote à l'oreille :

— On l'a jeté dans une grotte.

— Pourquoi n'avoir pas appelé au secours ? C'est vous qui l'avez tué. Donnez-moi une vache, sinon, je vous dénonce.

— Parle plus bas, dit le beau-père, tu vas nous trahir.

Mais le gendre continue de plus belle :

— Je vaguais dans les environs et j'ai rencontré deux personnes qui portaient sur leur tête un long paquet. Ces personnes vous ressemblaient. N'était-ce pas vous ?

— Oui, répond la belle-mère. Nous allions jeter le cadavre dans une grotte pour ne pas qu'il empeste la maison et aussi pour ne pas qu'on nous accuse d'avoir tué cet homme.

— Vous mentez, c'est vous qui l'avez tué, réplique le gendre.

— De grâce, supplie la belle-mère, ne dis mot à personne. Sinon, tu nous attireras le malheur.

— Donnez-moi une vache et j'accepte de me taire.

Ils lui donnent une vache et il l'amène chez lui. Il dit à sa femme :

— Tes parents, il n'y en a pas de pareils. Ils m'ont donné une vache et m'ont invité à y retourner.

De fait, le gendre retourne chez son beau-père continuer son chantage :

— Si tu veux que je me taise, tu dois me donner toutes tes vaches.

Le beau-père répond :

— Mon œil ! Je ne te donne plus rien du tout. Vas-y, dénonce-moi ! J'en subirai les conséquences.

Le gendre se rend donc à la cour et dit au roi :

— Sire, je viens dénoncer un homme et une femme qui ont tué quelqu'un et qui ont jeté le cadavre dans une grotte.

Le roi désigne quelques serviteurs pour aller vérifier sur place, avec l'ordre d'exécuter les meurtriers dès qu'on aura trouvé le cadavre. Le jeune homme conduit les serviteurs du roi chez son beau-père. La palabre commence. Le beau-père se défend du mieux qu'il peut. Le gendre dit aux envoyés du roi :

— Je vais vous conduire à la grotte où ils ont jeté le cadavre.

Ils se rendent à la grotte et trouvent la natte tachée de sang. Le gendre dit :

— Voyez vous-même !

Les envoyés du roi lui donnent raison. Ils exécutent sur place le beau-père et la belle-mère et rentrent au palais.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



35. LA MARÂTRE QUI VOULAIT ENSORCELER SES BELLES-FILLES

Un homme avait trois enfants, deux filles et un garçon infirme. La mère étant morte, les enfants restaient seuls avec leur père. Quelque temps après la mort de sa femme, le père épouse une autre femme qui a déjà une fille. Cette fille s'appelle Mijaurée et tous ceux qui la côtoient la détestent. La seconde épouse s'installe dans la maison et s'occupe d'élever les enfants. Les trois filles accomplissent tous les travaux ensemble, tant les travaux de la maison que ceux des champs.

Parvenues à l'âge nubile, les deux filles du premier lit sont demandées en mariage, mais personne ne veut de Mijaurée. Sa mère en éprouve du chagrin. Elle conçoit un sentiment de jalousie envers ses deux belles-filles, au point de chercher un moyen de les ensorceler. Elle se fait forger des aiguilles et les cache sous les nattes, derrière l'âtre, là où les filles ont l'habitude de s'asseoir.

Or leur frère infirme a vu faire sa marâtre. Comme il ne peut travailler, il passe ses journées à la maison. Il cherche donc un moyen de prévenir ses sœurs. Il demande à sa marâtre de l'aider à passer la palissade pour aller faire ses besoins. Il va clopin-clopant trouver ses sœurs en train de cultiver leur champ et commence à chanter :

Mijaurée, Mijaurée,
je t'apporte une nouvelle.
Mijaurée, Mijaurée,
fille de ton père,
fille de ta mère,
hâte-toi de rentrer,
on t'appelle à la maison.

Entendant ces paroles, Mijaurée se hâte de rentrer à la maison, croyant que sa mère l'a appelée. Les autres restent aux champs. Leur frère s'approche d'elles en clopinant et leur dit :

— Ce soir, ne vous assoyez pas là où vous avez l'habitude de vous asseoir. Notre marâtre a caché des aiguilles sous les nattes pour vous ensorceler. Elle ne veut pas que votre mariage ait lieu avant celui de sa propre fille. J'ai voulu vous mettre au courant.

Pendant ce temps, Mijaurée rentre à la maison. Surprise de la voir, sa mère lui reproche d'avoir laissé les deux autres filles seules aux champs. Mijaurée retourne aux champs reprendre son travail. Elle dit aux deux autres que personne ne l'a appelée. Les trois filles continuent de cultiver toute la journée. Le soir venu, elles rentrent à la maison. Le repas est prêt. La marâtre leur dit :

— Lavez-vous les mains, venez, assoyez-vous et mangez.

Mais les filles du premier lit refusent de s'asseoir derrière l'âtre selon leur habitude. Elles disent qu'il y a quelque chose qui les indispose dans la maison et qu'elles désirent s'asseoir à l'entrée ou même dans la cour. Le père

s'inquiète de voir ses filles se rebeller contre leur marâtre. Il en prend une à part et lui demande :

— Mon enfant, qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes plus les mêmes. Qu'est-ce qui se passe ?

Sa fille lui répond :

— Nous avons appris que ta femme veut nous ensorceler. Elle a placé des aiguilles sous les nattes où nous avons l'habitude de nous asseoir. Elle veut se débarrasser de nous, mais elle cherche à épargner sa propre fille, bien entendu.

Le père se dit qu'il doit mettre fin à ça tout de suite.

— Les enfants, ordonne-t-il, vous allez vous asseoir tous ensemble derrière l'âtre, comme d'habitude, et vous allez manger et boire tous ensemble.

La marâtre s'inquiète. Le père insiste. La marâtre se fâche. Le père passe aux menaces :

— Le jour où je te verrai de nouveau séparer les enfants, ce jour-là, je te chasserai de cette maison.

La marâtre rentre alors dans la maison et se hâte d'enlever les aiguilles, car elle ne veut pas ensorceler sa propre fille.

Quelque temps après, on célèbre les noces des deux filles du premier lit. La cadette amène avec elle son frère infirme pour le soustraire aux sévices de sa marâtre.

Depuis le mariage des deux autres, Mijaurée se sent très seule. Sa mère l'amène un jour avec elle et lui trouve un homme qui consent à l'épouser.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

36. LE PACTE DU SANG

Il était une fois un garçon et une fille qui s'aimaient et qui gardaient les troupeaux ensemble. Le garçon s'appelait Caillou. Un jour, ils décident de faire le pacte du sang. Le garçon chante ses incantations :

C'est moi qui t'épouserai.
Si tu en épouses un autre,
tu devras boire le poison d'épreuve
et tu mourras de mort certaine.

À son tour, la fille chante ses incantations :

C'est moi que tu épouseras.
Si tu épouses une autre femme,
tu devras boire le poison d'épreuve
et tu mourras de mort certaine.

Le temps passe. Le père de Caillou, se rendant compte que son fils a atteint l'âge nubile, veut lui demander une fille en mariage. Caillou s'y oppose. La jeune fille est devenue nubile, elle aussi. Des jeunes gens viennent la demander en mariage, mais elle les refuse tous. Ainsi,

pendant que la famille de Caillou le presse de se marier et qu'il persiste dans son refus, les parents de la jeune fille ne cessent de la harceler en lui disant que le temps est venu de prendre mari. Rien à faire, elle refuse tous les prétendants qui se présentent.

Un jour, le père de Caillou lui amène une fille et lui donne une maison. Mais le jeune homme ne s'approche pas de cette fille. Constatant que le garçon ne la regarde même pas, la fille reste interdite. Elle s'en ouvre à sa belle-sœur en lui chantant :

J'ai voulu partager son lit,
mais Caillou m'a toujours refusée.
J'ai cherché une occasion de l'aimer,
mais Caillou m'a toujours refusée.

La belle-sœur lui répond :

Son oncle paternel le sait,
il ne cesse de l'inciter au mariage.
Sa tante paternelle le sait,
elle ne cesse de l'inciter au mariage.
Sa tante maternelle le sait,
elle ne cesse de l'inciter au mariage.
Toute la famille le sait,
tous ne cessent de l'inciter au mariage.

La famille entière ne cesse de l'importuner :

— Pourquoi ne touches-tu pas à la fille qu'on t'a amenée ?

— Je ne l'épouserai pas, répond Caillou, entêté.

La famille se demande de quelle maladie il peut bien être atteint.

Un jour, Caillou se rend dans une région lointaine à la recherche de sa sœur de sang. Il a de la chance et la retrouve tout de suite en arrivant dans le pays. Elle habite la première maison qui lui offre l'hospitalité. Le soir, à la veillée, Caillou raconte que, lorsqu'il était petit, il gardait les troupeaux en compagnie de la fille de la maison et qu'ils ont fait le pacte du sang. Caillou demande donc la jeune fille en mariage et la noce a lieu les jours suivants. Le beau-père, un homme riche et puissant, leur fait de beaux cadeaux de noce.

Les jours passent. Vient le temps où, la famine sévissant chez les parents de Caillou, son père doit partir au loin chercher des vivres. Il se rend, sans le savoir, dans le pays même où son fils s'est installé. Il s'imagine cependant que son fils est mort depuis longtemps. Il demande l'hospitalité chez le riche et puissant beau-père de son fils. Caillou n'est pas là, mais sa femme est restée à la maison. Ignorant que c'est son beau-père, la femme de Caillou le fait asseoir dans la cour en attendant le retour de son mari. De retour à la maison, Caillou aperçoit un homme assis dans la cour. Il l'observe longuement, cherchant à savoir qui c'est. Mais il y a si longtemps qu'ils se sont vus ! Caillou ne reconnaît pas son père, passe tout droit et entre dans la maison. Il demande à sa femme :

— Qui est cet homme assis dans la cour ?

Sa femme lui répond qu'elle n'en sait rien. Tous deux pensent que c'est peut-être l'un de leurs vachers. Au bout

d'un bon moment, le père de Caillou croit reconnaître son fils. De même, après l'avoir regardé longuement, Caillou croit reconnaître son père. Il demande à l'homme :

— D'où es-tu ?

Son père lui dit d'où il vient et lui dit aussi son nom. Le père et le fils se reconnaissent et, depuis ce jour, Caillou prend bien soin de son père et lui fait beaucoup de cadeaux.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



37. LE PÈRE INCESTUEUX

Un homme avait deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon s'appelait Vindicté et la fille, Flétrie. Un jour, le père prend sa fille avec lui et s'en va faire paître ses vaches au loin. Au bout de quelque temps, Vindicté part à la recherche de sa sœur et la ramène à la maison enceinte de son père. Au moment de traire les vaches, Vindicté, soudain inspiré, entonne une incantation :

Qui t'a mise dans cet état ?
Flétrie, ma sœur
Flétrie et ton petit.

Flétrie répond en chantant :

Je ne dis rien, Vindicté.
Je ne peux rien dire.

Son frère reprend :

Mais moi, je dois le dire,
je vous vengerai, Flétrie,
toi et ton petit.

Flétrie répond :

Et moi, je te le dis,
Vindicte, mon frère,
celui qui me vengera,
me fera grande peine.

Ce qui étonne, c'est que Vindicte chante ces paroles sans savoir que sa sœur est enceinte. Il ne l'apprendra que beaucoup plus tard.

Un jour, Vindicte prépare de la bière en abondance et invite ses cousins, ses amis et ses voisins. Lorsqu'ils sont tous réunis dans la cour, il recommence ses incantations. Flétrie, sa sœur, lui répond et tous deux reprennent le même dialogue chanté. Surpris, les gens présents à la fête leur demandent de recommencer. Vindicte chante son incantation une autre fois :

Qui t'a mise dans cet état ?
Flétrie, ma sœur,
Flétrie et ton petit.

Flétrie répond :

Je ne dis rien, Vindicte.
Je ne peux rien dire.

Vindicte reprend :

Mais moi, je dois le dire,
je vous vengerais, Flétrie,
toi et ton petit.

Flétrie répond :

Et moi, je te le dis,
Vindicté, mon frère,
celui qui me vengera
me fera grande peine.

En entendant ces paroles, tous sont frappés de stupeur.
Vindicté déclare :

— Voilà, à vous de prononcer la sentence.

Tous clament d'une seule voix :

— Votre père a commis un grand crime, il mérite la mort.

Et, sans plus tarder, on exécute le père incestueux.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le père incestueux qui est mort.



38. LE VOYAGEUR BIENVEILLANT

Il était une fois une fille nommée Incomparable. Ses parents l'avaient gâtée et en avaient fait une sotte. Devenue nubile, elle fut demandée en mariage par un prétendant de famille riche. Ses beaux-parents leur donnèrent beaucoup de cadeaux. Mais les jeunes époux gaspillèrent sans retenue et mangèrent tout leur bien. Ses servantes l'ayant quittée, Incomparable resta seule avec son mari. Plus rien ne leur réussissait. La maison tombait en ruines. Incomparable manquait de tout. Ses cheveux étaient longs et sales. Elle finit par ressembler à une loque.

Un jour, son beau-père ordonne à ses garçons d'aller prendre du service à la cour. Les garçons se disputent et concluent :

— Que celui qui n'est pas encore marié aille servir à la cour!

— Cessez de vous chamailler, réplique le père. Vous irez tous servir à la cour.

Le lendemain matin, tous les garçons partent prendre du service à la cour. Le mari d'Incomparable prend congé de sa femme et lui dit :

— Je pars au service du roi. J'irai peut-être à la guerre. Est-ce que je vais mourir? Est-ce que je vais revenir sain et sauf? Je n'en sais rien.

Quelque temps après le départ de son mari, un homme s'arrête chez Incomparable et lui demande l'hospitalité pour la nuit. Il est en route lui aussi pour la cour. Il examine Incomparable et se rend bien compte qu'elle est une femme racée. Son allure ne peut tromper même sous des dehors de misère. Le voyageur la salue donc et lui demande :

— Où est le maître de céans ? Je voudrais le saluer.

— Il est allé prendre du service à la cour, répond Incomparable.

— Est-ce que tu es seule ici ?

— Oui, je reste seule ici.

— Me permets-tu de passer la nuit ici ?

— Oui, tu peux passer la nuit ici.

Le voyageur se met aussitôt à faire les préparatifs pour la nuit. Il envoie de ses serviteurs couper de l'herbe pour les lits, d'autres vont puiser de l'eau, d'autres font le ménage de la cour, d'autres coupent le bois de chauffage et font chauffer de l'eau pour le bain d'Incomparable. Le soir venu, les vaches rentrent des pâturages. On les traite et on boit le lait. On prépare le repas et on mange. Puis tous se couchent pour la nuit.

Le lendemain, le voyageur s'attarde avec sa suite. On coupe les cheveux d'Incomparable et on lui fait les ongles. Elle raconte au voyageur comment elle est arrivée à cet état de déchéance : son beau-père leur a donné de grandes richesses, mais elle a tout gaspillé ; ses servantes l'ont abandonnée ; elle et son mari se mouraient de faim. Elle ajoute sur un ton plein de tristesse :

— Mon mari est allé à la cour prendre du service. Quand il reviendra, il m'aura sans doute oubliée.

— Quand ton mari aura-t-il fini son temps à la cour? demande le voyageur.

— Il m'a dit qu'il resterait à la cour environ deux mois.

Avant de partir, le voyageur envoie chercher une servante et un serviteur pour Incomparable. Ils doivent apporter des paniers de haricots et de sorgho. Ils resteront avec Incomparable et l'aideront à faire tous les travaux de la maison. Ils lui apprendront aussi à faire de la bière et même à préparer de l'hydromel.

Un jour, Incomparable remplit une cruche de bière, met du bois de senteur dans un panier et va rendre visite à ses beaux-parents. Elle ouvre son panier et le parfum se répand dans toute la maison. Elle salue son beau-père et sa belle-mère, s'assoit et commande à son serviteur de servir la bière. Incomparable boit la première et passe le chalumeau à sa belle-mère.

— C'est la meilleure bière que j'ai bue! s'exclame la belle-mère.

— C'est la meilleure bière que j'ai bue de toute ma vie! confirme le beau-père.

On cause tout le temps qu'il faut pour vider la cruche. La bière épuisée, Incomparable dit à ses beaux-parents :

— Je dois maintenant prendre congé.

Son beau-père lui donne une vache; sa belle-mère aussi lui donne une vache; elle rentre chez elle.

Le temps passe. Le mari d'Incomparable et ses frères, ayant terminé leur service à la cour, reviennent à la maison

de leur père. Ils s'assoient et on leur sert de la bière. Leur père ne cesse de vanter Incomparable. Or ses fils s'étonnent qu'il ne lui ait pas demandé d'être présente avec les autres pour saluer leur retour.

Le lendemain, les jeunes gens rentrent chacun chez soi. Leurs parents les ont précédés de bon matin afin de vérifier comment leurs brus se sont préparées à recevoir leurs maris. Chez l'une, c'est très propre. Chez l'autre, très sale. Chez Incomparable, ils examinent tout attentivement et trouvent que tout est en parfait état. En arrivant chez lui, le mari d'Incomparable s'arrête à la barrière et salue à haute voix :

— Salut à vous tous, gens de céans !

On lui répond :

— Salut à toi, maître de céans !

Une servante vient en hâte lui ouvrir la barrière. Apercevant soudain le voyageur dans la cour, le mari d'Incomparable se dit :

— Il est arrivé quelque chose à Incomparable ! Que fait chez moi cet homme que je ne connais pas ? Qui est-il ? D'où vient-il ?

Incomparable lui dit :

— Viens, approche.

— Incomparable ?

— Oui, c'est bien moi, viens m'embrasser.

Incomparable s'avance. Son mari la contemple et n'en revient pas. Elle est devenue une autre femme. Au bout d'un moment, son cœur s'apaise et ils s'embrassent. Des amis viennent les saluer. Ils sont bien reçus. On les fait

asseoir et on leur offre de la bière. Et tous chantent les louanges d'Incomparable :

— Incomparable est la meilleure !

Son beau-père et sa belle-mère en rajoutent :

— C'est vrai ! Elle est la meilleure ! Elle est inégalable !

Un jour, le bienfaiteur d'Incomparable, de retour de son service à la cour, s'arrête et demande à nouveau l'hospitalité. Elle le reçoit comme un prince. Elle raconte à son mari comment cet homme l'a sortie de la misère. Son mari offre au visiteur une vache en récompense. Mais le voyageur le remercie en disant :

— Des vaches, ce n'est pas ce que je désire. Ce que je veux, c'est ton amitié. Viens chez moi, je vais te montrer le troupeau que je possède.

Le lendemain, le mari d'Incomparable accompagne le voyageur chez lui. Il passe quelques jours avec lui. Puis, un matin, après s'être bien restauré, il prend congé de son hôte. Son nouvel ami lui donne une vache et lui dit :

— Ce que je désire, c'est ton amitié, rien d'autre. Je suis arrivé chez toi par hasard. J'ai trouvé ta femme, aux allures nobles, en proie à une misère profonde. J'ai voulu l'aider à s'en sortir. Voilà tout.

Alors, le mari d'Incomparable lui dit :

— Écoute, je ne te dirai rien de plus : chez moi, c'est chez toi.

À partir de ce moment, les deux hommes furent liés d'une amitié indéfectible.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

39. UNE MUETTE RECOUVRE LA PAROLE

Plusieurs frères habitaient tout près les uns des autres. Leurs femmes allaient ensemble couper des herbes fines pour le tressage des paniers. Dans les champs, elles bavardaient et se racontaient les tracasseries de leurs belles-mères. Un jour, durant leurs bavardages, elles entendent un enfant parler dans le ventre de sa mère.

— Moi aussi, dit l'enfant, j'éprouverai ce qu'une bru peut endurer de la part de sa belle-mère.

S'imaginant que la belle-mère a entendu leurs commérages, elles se disent, stupéfaites :

— À partir de maintenant, nous devons être très prudentes.

Leurs travaux terminés, elles rentrent à la maison. Sur le chemin du retour, l'une des femmes s'approche d'une compagne et lui demande :

— Comprends-tu quelque chose aux paroles de l'enfant dans le ventre de sa mère ?

— Rien du tout, dit l'autre.

Au bout d'un certain temps, la femme dont l'enfant a parlé dans son ventre donne naissance à une fille privée de la parole et elle l'appelle Muette. Élevée avec ses cousines, Muette grandit, atteint l'âge nubile et on la demande en

mariage. Elle se marie le même jour que la sœur de son mari.

Les deux femmes deviennent enceintes en même temps. Au moment d'accoucher, elles se retrouvent toutes les deux chez les beaux-parents de Muette. Muette donne naissance à un garçon et sa belle-sœur à une fille. La belle-mère donne le garçon de Muette à sa fille et la fille de sa fille à Muette. Pauvre Muette ! Elle doit subir l'échange des enfants sans pouvoir s'y opposer.

Or les deux femmes continuent de devenir enceintes en même temps. Muette a toujours des garçons et sa belle-sœur, des filles. Et la belle-mère persiste à échanger les enfants. Après le neuvième accouchement, Muette et sa belle-sœur se préparent à rentrer à la maison. La belle-sœur dit à Muette :

— Je dois me séparer de mes garçons.

— Et moi, dit Muette, je dois me séparer de mes filles.

Entendant soudain Muette parler, sa belle-sœur est saisie de frayeur. Mais Muette ne dit pas un seul mot de plus. La belle-sœur dit à sa mère :

— Voilà ce que tu as fait ! Muette a parlé ! Lorsque je lui ai dit que je devais me séparer de mes garçons, elle m'a répondu qu'elle aussi devait se séparer de ses filles.

La belle-mère réplique :

— Tu dis des sottises ! Muette a parlé ? Et qu'est-ce qu'elle a dit, Muette ? Depuis le jour de sa naissance qu'elle est privée de la parole ! Nous avons échangé ses enfants sans qu'elle dise un seul mot. Et maintenant elle se mettrait à parler ?

Les jours passent. Un soir, Muette appelle son mari. Croyant que quelqu'un l'appelle dehors, il se lève et sort voir qui l'a appelé, mais ne trouve personne. Il rentre dans la maison et se remet au lit. Muette l'appelle de nouveau et lui demande :

- Qui est-ce qui t'a fait lever ?
- Quelqu'un m'appelait et j'ai voulu savoir qui c'était.
- Si tu as envie de sortir, dit Muette, tu n'as qu'à le dire. En retour, tu me donneras tout ce que je te demanderai.

— Demande-moi tout ce que tu voudras et je te le donnerai.

Muette lui dit :

— Va chercher des bananes et moi je moudrai du sorgho. Quand nous aurons fait de la bière, tu inviteras tes frères et je leur dirai ce que j'ai sur le cœur. Mais, à partir de maintenant, ne me demande plus rien. Je ne reparlerai que le jour où je dirai ce que j'ai sur le cœur.

Le lendemain, Muette demande à son mari, par signes, de lui ouvrir le grenier pour prendre quelques écuelles de sorgho. Pendant qu'elle moud le sorgho, il va chercher des bananes et les pile. Ils font beaucoup de bière.

Le mari de Muette invite toute sa famille et l'installe dans la cour. Il offre de la bière à tout le monde. On parle, on rit, on s'amuse beaucoup quand soudain, Muette entonne une plainte. Prise de panique, la belle-mère se lève en hâte et court se cacher dans la maison. Muette se lève alors et dit :

— Silence, vous tous ! Je demande la parole.

— Enfin, dit son beau-père, je vais entendre ta voix de mon vivant. Je suis tellement heureux ! Avant même qu'on te donne la parole, je te donne une vache !

— J'habitais avec ma belle-sœur, dit Muette. À plusieurs reprises, nous avons eu nos enfants en même temps. Elle n'avait que des filles et moi, des garçons. Ma belle-mère me ravissait mes garçons et les donnait à sa fille et elle me donnait les filles de ma belle-sœur. J'ai eu beaucoup de chagrin de me faire ravir tous mes garçons.

Après un moment de silence, Muette ajoute :

— Alors que j'étais encore dans le ventre de ma mère, je suis allée avec les autres femmes couper des herbes fines. Je les ai entendues raconter les tracasseries de leurs belles-mères. Et, encore dans le ventre de ma mère, j'ai dit que, moi aussi, j'allais éprouver ce qu'une bru peut souffrir de la part de sa belle-mère. Toi, femme, tu étais là. Est-ce que je mens ?

— C'est la vérité, répond la femme. Elle a parlé dans le ventre de sa mère et nous l'avons toutes entendue.

Alors, le beau-père regarde tout autour cherchant sa femme. Ne la trouvant pas dans la cour, il s'écrie :

— Si tu es dans la maison et ne sors pas de toi-même, je te brûle vive avec la maison.

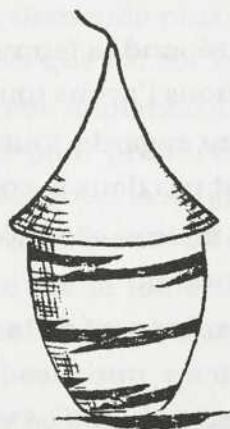
Terrifiée, la belle-mère sort de la maison. Le beau-père dit à Muette :

— Mon enfant, vous avez élevé vos enfants ensemble, toi et ta belle-sœur. Tu n'as pas été heureuse. Nul ne s'est donné de peine pour toi. Maintenant, reprends tes garçons et garde aussi les filles puisque tu les as élevées. Que tous

et toutes soient tes enfants ! C'est un grand malheur que ta belle-mère a légué à sa fille. Elles doivent s'exiler et aller mourir au loin.

La belle-mère et sa fille doivent partir sur-le-champ. Elles mourront toutes les deux en errance, loin de leur famille.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



40. LA VACHÈRE TÊTUE

Il était une fois une fille nommée Rayon-de-Lune. Cette fille était si belle qu'on ne se lassait pas de la contempler. Devenue adolescente, elle dit un jour à son père qu'elle va elle-même mener les vaches à l'abreuvoir. Son père s'y oppose, mais Rayon-de-Lune insiste. Alors son père lui dit :

— Écoute, ma fille, je m'oppose à ce que tu mènes les vaches à l'abreuvoir. Je ne veux pas qu'elles boivent de l'eau teintée de sang.

Rayon-de-Lune s'entête et dit à son père qu'elle mènera les vaches à l'abreuvoir, qu'il le veuille ou non. Elle se munit d'une lance et demande à son frère aîné de l'accompagner à l'abreuvoir. Ils rassemblent les vaches et se préparent à sortir de la cour. Le père leur dit :

— Bon, d'accord ! Allez mener les vaches à l'abreuvoir ! Mais sachez qu'aujourd'hui c'est de l'eau teintée de sang qu'elles boiront.

Les enfants sortent les vaches et les dirigent vers l'abreuvoir. À la source, ils rencontrent leur oncle maternel venu, lui aussi, faire boire son troupeau. L'oncle verse de l'eau dans l'auge pour ses vaches. Mais Rayon-de-Lune chasse les vaches de son oncle à coups de bâton. Elle veut faire boire ses vaches les premières. Son oncle lui dit :

— Laisse mes vaches tranquilles, fillette !

Mais Rayon-de-Lune continue de chasser les vaches de son oncle. Et l'oncle ne cesse de ramener ses vaches à l'abreuvoir. La fillette ne s'en laisse pas imposer : elle saisit sa lance et transperce le corps de son oncle de part en part. L'oncle avait avec lui son garçon nommé Pastoureau. Sur le point de mourir, il appelle son fils et lui dit :

— Pastoureau, jure de me venger de cette fille. Je vais mourir de sa main. Tu me vengeras, Pastoureau. Dans huit jours, lorsque tu verras cette chienne dans la forêt, tue-la. Mais va d'abord dire à Déveine, ton frère aîné, que je suis mort et que, à partir de maintenant, c'est lui le maître de mes troupeaux.

Rentrée à la maison, Rayon-de-Lune dit à son père :

— Ce que tu m'as prédit est arrivé. J'ai fait boire aux vaches de l'eau teintée de sang.

— Ne te l'avais-je point prédit ? réplique son père.

— Et, ajoute Rayon-de-Lune, c'est le sang du frère de ma mère.

Ayant entendu les paroles de sa fille, la mère sort de la maison et s'écrie :

— Qu'as-tu fait, Rayon-de-Lune ? Tu as tué ton oncle, mon frère aîné ? C'est ça que tu as fait ?

— Oui, répond Rayon-de-Lune. Encore à l'agonie, il a fait jurer à Pastoureau, son fils, de le venger. Dans huit jours, lorsqu'il me rencontrera dans la forêt.

Au bout de huit jours, Rayon-de-Lune invite d'autres filles à venir avec elle couper des herbes fines dans la vallée. Ses parents s'y opposent :

— Tu ne sortiras pas de crainte qu'on ne t'assassine.

— Il ne m'arrivera rien, répond Rayon-de-Lune.

Ses parents lui défendent de partir. Elle s'entête. De guerre lasse, ses parents finissent par céder. Elle amène avec elle son frère cadet et les autres filles. Au moment de sortir de la cour, ses parents lui disent :

— Sois sur tes gardes, Rayon-de-Lune, les rencontres seront dangereuses.

Elle part donc avec les autres filles couper des herbes fines. À un moment donné, les filles s'assoient pour se reposer et manger leurs provisions. Ouvrant son panier, Rayon-de-Lune est saisie de frayeur à la vue d'un serpent lové au milieu de ses provisions. Quand vient le moment de lier les herbes en paquets, les autres filles constatent que les liens de Rayon-de-Lune se changent en serpents.

Au moment de partir, deux garçons se présentent devant elles. Rayon-de-Lune est morte de peur, car elle a reconnu ses cousins. Pastoureau, le premier, salue Rayon-de-Lune :

— À toi de grands troupeaux, cousine !

— Les troupeaux sont souhaits d'hommes et non de femmes, répond Rayon-de-Lune.

À son tour, Déveine s'approche et la salue :

— À toi de grands troupeaux, Rayon-de-Lune !

— Les troupeaux sont souhaits d'hommes et non de femmes, répète Rayon-de-Lune.

Déveine dit alors à Pastoureau :

— Tire ! Ne la manque pas ! Une seule flèche !

Hésitant, Pastoureau demande :

— Si je refuse de tuer ma cousine, que va-t-il m'arriver ?

— Tu as juré vengeance à notre père. Tu ne vas pas renoncer maintenant ?

Furieux, Déveine bande son arc et tire. Pastoureau pare de son bouclier et sauve Rayon-de-Lune d'une mort certaine. La bataille s'engage entre les deux frères. Fou de rage, Déveine cherche à tuer son frère cadet. Finalement, ils se séparent et Déveine court à la maison dire à sa mère :

— Ce lâche de Pastoureau m'a empêché de tuer Rayon-de-Lune.

Déveine et sa mère forment alors le dessein d'exécuter Pastoureau, car il refuse d'exercer la vengeance jurée à son père sur son lit de mort. De son côté, Pastoureau dit à Rayon-de-Lune :

— Je t'ai sauvé la vie. En récompense, épouse-moi.

Rayon-de-Lune consent à l'épouser. Mais la famille de Pastoureau continue de le poursuivre pour le tuer, lui et sa femme. Au bout de quelque temps, Rayon-de-Lune se trouve enceinte. Pastoureau lui dit :

— Toi aussi, Rayon-de-Lune, ta famille te hait. Faisons le pacte du sang. Faisons-nous une incision sur le ventre et mêlons nos sangs. Ainsi, en plus d'être mari et femme, nous serons frères de sang et nous resterons fidèles l'un à l'autre jusqu'à la mort.

Rayon-de-Lune fait le pacte du sang avec son mari. Quelque temps après, Rayon-de-Lune donne naissance à son enfant. Puis elle a un deuxième enfant, et un troisième, et ainsi de suite. Au septième enfant, son mari lui dit :

— Je veux aller visiter ta famille et leur dire que tu es encore en vie.

Rayon-de-Lune s'y oppose. Pastoureau lui tient tête. Elle lui dit :

— Ne bouge pas d'ici. Si tu pars, je mourrai et tu ne me verras plus jamais.

— Sois tranquille, lui dit Pastoureau, il ne t'arrivera rien.

— Va, lui dit alors Rayon-de-Lune, mais quand tu reviendras, je serai morte. Je ne serai plus là pour te recevoir.

Elle lui fait ses recommandations et lui dit en détail comment se comporter chez son beau-père :

— Sois prudent lorsque tu approcheras de la palissade. Dès qu'ils te verront, ils se diront que l'heure de la vengeance a sonné. S'ils te tirent des flèches et te menacent de leurs lances, ne bouge pas, ils ne t'atteindront pas. S'ils veulent te faire asseoir près de la barrière, ne t'assieds pas. Si, au contraire, ils t'offrent un siège au fond de la cour, assieds-toi. Si mon frère aîné t'offre de la bière dans la cour, ne bois pas, car cette bière sera empoisonnée. Si on te fait entrer dans la maison, ne t'assieds pas près du feu. Mais, si on t'offre un siège près de la cloison, assieds-toi. Si on t'offre de la bière dans la maison, tu pourras en boire sans crainte. Si on t'offre du tabac, n'accepte pas tout de suite ; attends qu'on t'en offre une seconde fois. Enfin, tu apprendras que je suis morte lorsqu'une souris te passera sur le pied.

Après ce discours, Pastoureau se lève pour se mettre en route. Mais Rayon-de-Lune le retient et lui dit encore :

— Lorsque je serai morte, ne m'enterre pas parmi les tiens. Porte-moi dans ma famille, c'est là que je veux être enterrée.

Le lendemain matin, Pastoureau prend sa lance et se met en route. Arrivé chez son beau-père, les choses se passent comme le lui avait annoncé Rayon-de-Lune. Il entre dans la maison et s'assoit près de la cloison. Or c'est à ce moment qu'une souris lui passe sur le pied et lui dit :

— Chez toi, tout espoir est perdu.

Aussitôt, Pastoureau se lève et prend le chemin du retour. En cours de route, il croise le cadavre de sa femme qui peut encore parler et lui raconte comment les choses se sont passées :

— Ils sont venus pour te tuer, Déveine en tête. Je saisis ma serpette, je le frappe, il tombe par terre et je pense qu'il est mort. Il se lève soudain et me transperce de sa lance. Pastoureau, je suis morte.

Pastoureau lui répond :

— Viens, allons, je vais te venger, tu verras.

Il prend Rayon-de-Lune sur son dos. Chemin faisant, il décime la famille de ceux qui l'ont tuée. Le cadavre de sa femme sur ses épaules, il continue son chemin et se trouve soudain face à une troupe venue le tuer. Il dit :

— Rayon-de-Lune, fais-toi légère, je dois livrer combat.

Rayon-de-Lune se fait légère. Le combat s'engage. Pastoureau tire des flèches à ses assassins qui s'enfuient en laissant leurs morts derrière eux. Il cherche refuge auprès de son beau-père. Mais ses beaux-parents veulent, eux aussi, le tuer, car ils croient qu'il a tué leur enfant de ses propres mains. Pastoureau va lui-même enterrer Rayon-de-Lune dans une maison où il n'y a pas de feu. C'est à ce moment-là que l'esprit de Rayon-de-Lune survient et secoue son frère cadet en lui disant :

— Voici mon mari. Ce n'est pas lui qui est la cause de ma mort. Mon mari m'aimait. Toi aussi, aime-le.

Le frère cadet de Rayon-de-Lune allume alors le feu dans la maison et apporte de la nourriture à son esprit. Au bout de quelques jours, l'esprit de Rayon-de-Lune revient dire à son frère cadet :

— Cherche une femme à mon mari, qu'il ne reste pas seul dans la maison.

Le frère cadet trouve une fille qui consent à épouser Pastoureau. Et depuis lors, Pastoureau vit avec sa seconde femme dans la prospérité et le bonheur.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



41. LA MORT DE QUATRE BAVARDS

Un jour, quatre bavards partent à la guerre. Leurs troupes se font massacrer et les cadavres jonchent le sol. À ces quatre bavards, il ne reste qu'un moyen de s'en sortir : se barbouiller de sang, s'étendre parmi les cadavres et faire le mort pendant que les vainqueurs sillonnent le champ de bataille à la recherche de survivants.

L'un des vainqueurs aperçoit, parmi les cadavres, le corps d'un des quatre bavards orné de beaux tatouages. Il dit à ses compagnons :

— Cet homme ne peut emporter dans la tombe de si beaux ornements. Je vais découper ces tatouages et les apporter avec moi.

Oubliant qu'il fait le mort, le bavard dit au soldat :

— Ouais! Que vas-tu raconter à ton père? Que tu as découpé ces tatouages sur un cadavre? Quelle valeur auront-ils lorsqu'ils seront maculés de sang?

Surpris, le soldat s'écrie :

— Mais alors, il est vivant?

Et il l'égorge sans façon. Le second bavard dit à haute voix :

— On me l'avait bien dit que la langue des bavards leur attire des ennuis!

Entendant cela, les vainqueurs se disent :

— Tiens ! Celui-là aussi est vivant !

Et ils le massacrent sans ménagement. Le troisième bavard s'écrie :

— Écoutez-moi ! Moi aussi j'ai quelque chose à dire.

— Tiens, tiens, ricanent les vainqueurs. Un troisième vivant !

Et ils le tuent sans hésitation. Le dernier, le plus stupide des quatre bavards, demande aux vainqueurs :

— Et à celui qui ne s'est pas trahi, qu'est-ce que vous lui faites ?

Sans prendre la peine de lui répondre, on le massacre lui aussi.

Ainsi périssent les quatre bavards. Pourtant, ils ont eu une excellente idée pour se tirer d'affaires. C'est leur langue qui les a trahis.

Chassez le naturel et il revient au galop.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, ce sont les quatre bavards qui sont morts.



42. UN SEIGNEUR VOLE UNE CHÈVRE

La famine sévissait dans le pays depuis trois ans. Tout était desséché. Des gens mouraient. D'autres émigraient au loin. Ceux qui restaient dans le pays étaient réduits à se nourrir de souches de bananiers. Un seigneur, rendu à la dernière extrémité, décide un jour d'aller voler une chèvre. Il se glisse en douce dans le troupeau, dégage une bête, l'emmène chez lui et l'égorge. Mais, en seigneur qu'il est, il ignore comment la débiter. Il prend donc une corde, ficelle la chèvre, la met toute ronde dans une grande marmite, ajoute de l'eau, met le couvercle et pose la marmite sur le feu. La marmite se met bientôt à bouillir. Les propriétaires de la chèvre, parcourant la région à la recherche de vivres, s'amènent chez le seigneur. À la barrière, ils saluent à haute voix :

— Salut, gens de céans !

— Salut ! répond le seigneur. Entrez, nous sommes dans la maison.

Les visiteurs entrent et demandent au seigneur :

— Vous faites cuire des courges ?

Soulevant le couvercle, ils constatent que la marmite contient une chèvre tout entière, cornes et sabots compris. Portant la marmite dehors, ils reconnaissent leur chèvre, éclatent de rire et se moquent du seigneur.

— La famine est un bien grand malheur, disent-ils. Forcer un seigneur à voler une chèvre ! Que, d'ailleurs, il ne sait même pas débiter !

Ils lui abandonnent la chèvre et rentrent à la maison en faisant des gorges chaudes sur la fierté des seigneurs.

— Quand on est dans le besoin, disent-ils, on ne devrait pas faire le faraud.

La morale de cette histoire, c'est que l'indigence avilit.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

CHAPITRE II

L'ANNEAU MAGIQUE

Contes merveilleux



CHAPITRE III

L'ANNEAU MAGIQUE

Contes merveilleux

CHAPITRE III

L'ANNEAU MAGIQUE

Contes merveilleux

*Le caillou marqué par le destin
roule en remontant la pente.*

le culte est répandu par le dessin
cette en montrant la pente

43. PERLE-NOIRE ET LÉONCELLE

Il était une fois un homme qui s'appelait Léon. Il avait une fille nommée Perle-Noire, car elle était d'une rare beauté et sa peau était d'un ébène bleuté. Sa femme mourut peu de temps après ses couches et, sans tarder, Léon épousa une autre femme. Elle lui donna une fille qu'ils nommèrent Léoncelle. Les deux fillettes grandissaient ensemble. Mais Perle-Noire était plus belle que Léoncelle. Elle avait de grands yeux qui brillaient comme des étoiles. Elle avait fière allure, comme une vache princière. Elle dansait divinement, comme une grue couronnée au temps des amours. Tout son être était d'un charme unique et singulier. Elle était douce, sympathique et généreuse. Son père l'aimait bien. Tout le monde l'aimait. Les vaches l'aimaient, au point qu'elle seule pouvait les traire. Seule sa marâtre l'avait prise en aversion. Elle en était jalouse et craignait surtout qu'elle fût demandée en mariage avant sa propre fille, Léoncelle.

Un jour, le père dut partir prendre du service à la cour. Restée seule à la maison avec les enfants, la marâtre cherche un moyen de faire disparaître Perle-Noire. Elle engage des pasteurs pour couper un arbre penché sur la rivière et leur offre en récompense un taureau aux cornes puissantes avec, au cou, une clochette d'airain. Le jour dit,

la marâtre ordonne à Perle-Noire de grimper à cet arbre pour lui couper des talismans. Ignorant tout des machinations de sa marâtre, Perle-Noire grimpe jusque dans les branches les plus hautes. La marâtre ordonne aux pasteurs de couper l'arbre et de le faire tomber dans la rivière. Au moment de se mettre à l'œuvre, les pasteurs entendent une voix du haut de la ramure. Perle-Noire chante :

Si l'on voyait la tête de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les yeux de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les dents de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les seins de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les jambes de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.

Saisis de stupéfaction, les pasteurs lèvent les yeux et, dans la cime de l'arbre, ils aperçoivent une ravissante jeune fille. Furieux, ils jettent à la face de la marâtre :

— Ton taureau, tu peux le garder, lui et sa clochette d'airain !

Et, abandonnant la marâtre et son arbre, les pasteurs rentrent chez eux.

Le lendemain, la marâtre engage des agriculteurs et leur offre un taurillon sans clochette d'airain. Avant même qu'ils se mettent à l'œuvre, Perle-Noire entonne de

nouveau sa mélopée. Frappés de stupeur, les agriculteurs refusent le travail, disant à la marâtre :

— Femme, garde ton taurillon! Nous rentrons chez nous.

Enfin, la marâtre engage des chasseurs à qui elle promet un pot de beurre et un béliet. Comme les chasseurs s'approchent de l'arbre pour le couper, Perle-Noire chante sa mélopée une troisième fois :

Si l'on voyait la tête de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les yeux de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les dents de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les seins de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.
Si l'on voyait les jambes de Perle-Noire,
on ne couperait pas cet arbre.

Un chasseur demande à la marâtre :

— Quelqu'un chante dans les branches de cet arbre?
Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Ce sont les oiseaux de la forêt, répond la marâtre.

Mais l'un des chasseurs s'exclame :

— Courage! Courage, peureux! Voudrais-tu nous priver du festin d'un beau béliet?

Enhardis par ces paroles, les chasseurs se mettent vivement à l'œuvre. Ils coupent l'arbre et le jettent dans la

rivière. Perle-Noire s'accroche fermement aux branches et évite la noyade de justesse.

Entre-temps, la marâtre a défendu à sa fille, Léoncelle, d'aller mener paître ses vaches près de la rivière. Soit dit en passant, Léoncelle aime beaucoup sa demi-sœur. Elle ignore cependant que sa mère a engagé des gens pour faire périr Perle-Noire dans la rivière. Malgré la défense de sa mère, Léoncelle mène boire les vaches à la rivière. Mais, fait étrange, les vaches refusent de boire. Léoncelle entonne alors une incantation :

Mes vaches ne veulent plus boire,
car elles ne voient plus Perle-Noire.
Mes génisses ne veulent plus boire,
car elles ne voient plus Perle-Noire.
Mes veaux ne veulent plus boire,
car ils ne voient plus Perle-Noire.

Et, du milieu de la rivière, Perle-Noire lui répond :

Léoncelle, Léoncelle ma sœur,
Ordonne à tes vaches de boire.
C'est ta mère qui veut ma mort.
À des pasteurs, elle a promis
un taureau et sa clochette d'airain,
mais les pasteurs n'ont pas voulu
à la rivière me jeter.
À des agriculteurs, elle a promis
un taurillon sans clochette d'airain,
mais les agriculteurs n'ont pas voulu

à la rivière me jeter.
À des chasseurs, elle a promis
un pot de beurre et un bétail,
les chasseurs l'arbre ont coupé,
à la rivière m'ont jetée.
Léoncelle, Léoncelle ma sœur,
je souffre et j'ai mal :
j'ai une jambe cassée,
j'ai une côte enfoncée,
je vais mourir,
Léoncelle, Léoncelle ma sœur.

Le soir venu, Léoncelle ramène son troupeau à la maison. Elle dit à sa mère :

— J'ai entendu une voix chanter dans la rivière. J'ignore ce que c'est, mais cette voix ressemble à la voix de Perle-Noire.

Sa mère lui fait de virulents reproches :

— Ne t'ai-je pas défendu de mener boire les vaches à la rivière ?

Pourtant, le lendemain même, Léoncelle retourne près de la rivière avec son troupeau. Les vaches, les génisses et les veaux ne veulent point boire. Tout le troupeau refuse de s'abreuver à la rivière. Léoncelle reprend alors sa complainte incantatoire :

Mes vaches ne veulent plus boire,
car elles ne voient plus Perle-Noire.
Mes génisses ne veulent plus boire,
car elles ne voient plus Perle-Noire.

Mes veaux ne veulent plus boire,
car ils ne voient plus Perle-Noire.

Et Perle-Noire lui répond, de la même manière que la
veille :

Léoncelle, Léoncelle ma sœur,
Ordonne à tes vaches de boire.
C'est ta mère qui veut ma mort.
À des pasteurs, elle a promis
un taureau et sa clochette d'airain,
mais les pasteurs n'ont pas voulu
à la rivière me jeter.
À des agriculteurs, elle a promis
un taurillon sans clochette d'airain,
mais les agriculteurs n'ont pas voulu
à la rivière me jeter.
À des chasseurs, elle a promis
un pot de beurre et un bédier,
les chasseurs l'arbre ont coupé,
à la rivière m'ont jetée.
Léoncelle, Léoncelle ma sœur,
je souffre et j'ai mal :
j'ai une jambe cassée,
j'ai une côte enfoncée,
je vais mourir,
Léoncelle, Léoncelle ma sœur.

Ayant repéré l'endroit précis d'où vient la voix,
Léoncelle se jette à l'eau, s'approche de Perle-Noire, la

dégage de l'arbre et la ramène sur la rive. Elle traite un peu de lait et lui donne à boire. Perle-Noire reprend peu à peu conscience. Léoncelle la ramène à la maison avec le troupeau et la cache dans la hutte des hôtes. Elle dit à sa mère :

— Je suis allée consulter le devin. Il m'a ordonné de vivre dans la hutte des hôtes. Il a ajouté que tu ne dois, en aucun cas, y mettre les pieds. Si jamais tu entres dans ma maison, je mourrai de mort certaine. Tel est l'oracle du devin.

— C'est bon, dit la mère. Installe-toi dans la hutte des hôtes. Je te promets de ne jamais y entrer.

Léoncelle cache soigneusement Perle-Noire dans sa maison. Elle soigne ses blessures, lave ses plaies et la frictionne de beurre. Quand elle part pour les pâturages, elle laisse Perle-Noire seule dans la hutte des hôtes en prenant soin de bien fermer la porte. Au bout d'un certain temps, Léoncelle envoie un messenger à la cour dire à son père :

— Perle-Noire a disparu. Personne ne sait où elle est allée.

Le père revient à la maison de toute urgence. Il se renfrogne sur sa colère, refusant de boire et de manger. Il ne cesse de demander à Léoncelle :

— Mon enfant, tu ne sais vraiment pas où se trouve Perle-Noire ?

— Non, je ne sais pas, répond toujours Léoncelle.

Le pauvre père n'y comprend rien. Il est accablé de chagrin. Entre-temps, Perle-Noire recouvre la santé.

Un jour, Léoncelle dit à son père :

— Père, procure-toi de la bière et invite toute ta famille ainsi que la famille de la mère de Perle-Noire. Procure-nous deux pagnes neufs, un pour moi et un pour Perle-Noire. Je vais te raconter ce qui s'est passé.

Au jour dit, le père rassemble toute sa famille et toute la famille de la mère de Perle-Noire. Il sert à boire en abondance. Lui-même se tient à l'écart, toujours meurtri par la perte de sa fille, Perle-Noire. Soudain, on voit apparaître les deux sœurs, vêtues de leurs pagnes neufs, qui s'avancent en dansant. À la vue de Perle-Noire, la marâtre simule un mal de ventre et va s'étendre sur le lit. Quant à Léon, l'apparition de sa fille le réjouit et le remplit de bonheur. Léoncelle dévoile alors à toute la famille ce qui s'est réellement passé. Les gens réclament la mort de la marâtre, criant :

— Menteuse ! Traîtresse ! Tu as commis une félonie ! Tu mérites la mort !

On la jette par terre et on l'exécute sur-le-champ. Elle meurt transpercée de lances, subissant le sort qu'elle voulait infliger à sa belle-fille.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



44. LE HÉROS SANS-PEUR

Il était une fois une femme enceinte qui n'arrivait pas à mettre son enfant au monde. Ses voisines eurent quatre, cinq enfants, mais elle restait toujours enceinte sans jamais enfanter. Les membres de sa belle-famille poussaient son mari à la répudier, mais il s'y opposait.

— Je ne peux répudier ma femme, disait-il, je ne sais même pas ce qu'elle porte dans son ventre.

Ses frères lui volaient ses vaches pour l'amener à changer d'idée. Son père le chassa même de la maison. On voulait à tout prix débarrasser la famille de ce sinistre présage. Les frères de son mari décidèrent même de tuer cette belle-sœur qui ne savait pas mettre au monde. Au matin du jour où on avait décidé de la tuer, l'enfant qui était dans son ventre lui parla ainsi :

— Mère, accroupis-toi et enfante-moi.

— Attends un peu, répondit la mère. Je dois d'abord aller ramasser du bois de chauffage. Ensuite, je dois aller chercher des patates et les faire cuire. Je n'ai personne pour faire ces travaux à ma place.

Ces travaux terminés, l'enfant dit à la femme :

— Mère, accroupis-toi et enfante-moi.

— Attends quelques instants encore, dit la mère. Il faut que j'allume le feu, que j'aide à traire les vaches et que je prépare le lit de ton père.

Cela fait, l'enfant lui dit une troisième fois :

— Mère, accroupis-toi et enfante-moi.

— Attends encore un peu, dit-elle. Je dois donner à manger à ton père, lui allumer sa pipe et ne le laisser que lorsqu'il est prêt à se coucher.

Lorsque le père se fut mis au lit, l'enfant dit à la femme :

— Maintenant, mère, le temps est venu, accroupis-toi et enfante-moi.

— Bien, dit la mère, je vais t'enfanter dans la chambre du bas.

— Non, dit l'enfant, de peur qu'on ne me surnomme Rase-mottes.

— Je vais t'enfanter sur le lit.

— Non, de peur qu'on ne me surnomme Paillasse.

— Je vais donc t'enfanter près de l'âtre.

— Non, de peur qu'on ne me surnomme Marmiton.

— Bien, je t'enfanterai près de la porte.

— Non, de peur qu'on ne me surnomme Chien-de-garde.

— Je vais t'enfanter dans l'arrière-cour.

— Non, de peur qu'on ne me surnomme Valet.

— Je t'enfanterai donc en dehors de la palissade.

— Non, de peur qu'on ne me surnomme Vagabond.

À bout de patience, la femme demande à l'enfant :

— Mon enfant, où veux-tu donc que je te mette au monde ?

— Enfante-moi près du feu de campement, dit l'enfant, celui qu'on allume pour les vaches de mon père.

La femme se rendit près du feu de campement, s'accroupit et mit au monde son enfant. Comme la sage-femme se préparait à couper le cordon ombilical, l'enfant dit :

— Non, laisse, on ne coupe pas le cordon ombilical d'un héros.

Et l'enfant coupa lui-même son cordon ombilical. La femme accoucha tout de suite après d'un autre garçon. À l'aîné de ses jumeaux, le père donna le nom de Sans-Peur et au cadet, celui d'Amable.

Les enfants grandirent. Un jour, Sans-Peur se rendit chez le forgeron, se faire forger une lance et des flèches. Il se procura aussi une massue. Lui et son frère cadet se rendirent ensuite chez leurs oncles paternels et les accusèrent d'avoir volé les vaches de leur père et de l'avoir réduit à la misère. La palabre dura longtemps, mais ils eurent finalement gain de cause. Ils ramenèrent les vaches et tous les biens de leur père qui retrouva la prospérité.

Un jour que Sans-Peur vague dans les pâturages, un pasteur lui montre la maison du Sternutateur en disant :

— Ne va pas dans ces parages. Personne n'échappe au Sternutateur. Lorsqu'il éternue, on en fait une syncope.

— Ne t'en fais pas pour moi, lui répond Sans-Peur.

Il s'approche donc de la maison du Sternutateur et, à la barrière, il salue à haute voix :

— Salut, gens du Sternutateur !

— Éternue de la merde ! lui répond-on grossièrement.

Sans-Peur répète à haute voix :

— Salut, gens du Sternutateur !

— Éternue du sang, vocifère-t-on de l'intérieur.

Sans-Peur force la barrière et entre dans la cour. Le Sternutateur s'enfuit par derrière, mais Sans-Peur le poursuit et le tue. Pour le récompenser de les avoir délivrés de ce sinistre individu, les gens du voisinage lui donnent des vaches. Il en confie la garde à l'un d'eux :

— Garde mes vaches jusqu'à mon retour, je dois poursuivre ma route.

Le temps passe. Un jour, Sans-Peur mène ses vaches boire à la Source-de-la-Peur, ainsi appelée parce que Serpent-Cracheur y sème la terreur. Le voyant s'approcher de la source avec son troupeau, les gens se demandent :

— D'où vient-il, celui-là ? Il court au suicide !

Paisiblement, Sans-Peur nettoie l'auge et le remplit jusqu'au bord. Serpent-Cracheur s'approche et se met à boire. Sans-Peur lui assène un coup de massue et le tue net.

Accompagné de son frère cadet, il veut transporter le cadavre de Serpent-Cracheur à la cour. Mais on le met en garde.

— Tu nous as délivrés de Serpent-Cracheur, lui dit-on. Nous ignorons si tu pourras échapper à Vautour-Hypocrite qui empêche les gens de se rendre à la cour.

Sans-Peur continue son chemin. Vautour-Hypocrite l'aperçoit, détend ses ailes et rase le sol. Sans-Peur le frappe avec sa massue et l'abat du premier coup. Les gens font cortège à Sans-Peur et à son frère cadet qui se rendent à la

cour déposer aux pieds du roi les cadavres de Serpent-Cracheur et de Vautour-Hypocrite. Le roi leur donne tout un troupeau de vaches, car personne avant eux n'a pu tuer Serpent-Cracheur ni Vautour-Hypocrite. Les braves jeunes gens rentrent chez eux et montrent fièrement à leur père les vaches que le roi leur a données. Toute la famille est en liesse.

Le temps passe. Un jour, Sans-Peur décide d'aller débarrasser la rivière de Crocodile-le-Passeur. C'est lui, en effet, qui est chargé de faire traverser la rivière aux gens. La rumeur veut que, sur quatre personnes qui veulent traverser, il en mange deux et en laisse passer deux. S'il y a huit personnes à traverser, il en mange quatre et en laisse passer quatre. S'il y en a dix, il en mange cinq et en passe cinq. Arrivé sur le rivage, Sans-Peur dit à Crocodile-le-Passeur :

— Fais-moi passer et je te paierai.

— C'est bon, répond Crocodile-le-Passeur, je te fais passer et tu me paies.

Crocodile-le-Passeur prend Sans-Peur sur son dos et entreprend la traversée. Au moment d'atteindre l'autre rive, il lui dit :

— Paie-moi maintenant et je te dépose sur le rivage.

Sans prévenir, Sans-Peur lui assène un coup de massue en plein sur la tête.

— La voilà, ta paie ! dit-il.

Puis il transporte à la cour le cadavre de Crocodile-le-Passeur. Émerveillé, le roi le félicite et lui donne un autre troupeau de vaches, disant :

— Ce jeune homme vient d'exterminer Sternutateur, Serpent-Cracheur, Vautour-Hypocrite et Crocodile-le-

Passeur, tous des êtres malfaisants qui semaient la terreur dans mon royaume. Qu'il soit honoré comme un héros par le pays tout entier !

Sans-Peur rentre chez lui et remet le troupeau de vaches à son père.

Le temps passe. Un jour, Sans-Peur dit à son père :

— Il reste une chose que je veux accomplir. Je veux épouser Rebelle, fille de Téméraire, qui vit là-haut dans la montagne.

— Mon fils, lui fait remarquer son père, Rebelle, fille de Téméraire, est inabordable. Elle refuse tous les prétendants.

— Tu me répéteras ça quand je serai revenu avec elle, répond fièrement Sans-Peur. J'ai tué Sternutateur qui causait des syncopes. J'ai tué Serpent-Cracheur qui affolait les vaches à la source. J'ai tué Vautour-Hypocrite qui détournait les cadeaux de la cour. J'ai tué Crocodile-le-Passeur qui dévorait la moitié de ses clients. Et je ne pourrais pas venir à bout de Rebelle, fille de Téméraire ?

Le lendemain, accompagné d'Amable son frère cadet, Sans-Peur se rend chez Téméraire, dans la montagne, et lui dit :

— Je viens te demander la main de ta fille Rebelle.

— Tu me demandes ma fille Rebelle en mariage ? s'étonne Téméraire. Mais Rebelle est une virago ! Elle se prend pour un homme parmi les hommes. Elle refuse tous les prétendants. Va toi-même lui parler, tu verras !

Sans-Peur met des feuilles de tabac et une calebasse d'hydromel dans une corbeille qu'il donne à porter à son

frère cadet. Ils se rendent chez Rebelle. Sans-Peur offre l'hydromel et l'on boit. Il offre le tabac et l'on fume. Rebelle tire une bouffée de sa pipe et tous ceux qui sont présents se mettent à éternuer en même temps. Les gens se demandent d'où vient ce tabac qui fait éternuer tout le monde. Rebelle a une servante du nom d'Allégresse. Amable, le frère cadet de Sans-Peur, se rapproche de la maison pour entendre la conversation entre Rebelle et sa servante. Allégresse dit à Rebelle :

— Maîtresse, je sais bien que tu refuses tous les prétendants. Mais tu viens d'accepter l'hydromel et le tabac de ce jeune homme. Sais-tu seulement d'où il vient ?

Rebelle lui répond :

— Que ton inconnu qui nous a offert l'hydromel et le tabac se présente !

Rebelle entonne alors une incantation qu'elle chante à tous les prétendants qui viennent la demander en mariage :

Je mettrai sur son passage
les vaches de parade
avant la traite du soir.
S'il les regarde,
je le refuserai.

Je mettrai sur son passage
d'agiles danseurs
de la danse de la houe.
S'il les regarde,
je le refuserai.

Je mettrai sur son passage
des filles et des femmes
qui danseront nues devant lui.
S'il les regarde,
je le refuserai.

Je mettrai sur son passage
des tisons et des épines
qui couvriront le sol devant le lit.
S'il ne les piétine point,
je le refuserai.

Je l'attendrai avec une cruche
pleine de la bière des défis.
S'il ne la vide d'un trait,
je le refuserai.

Amable revient auprès de Sans-Peur et lui raconte tout ce qu'il vient d'entendre. Quelques jours plus tard, Sans-Peur retourne chez Rebelle, un collier de momordique à la main. Il s'approche tout près d'elle. Elle recule d'un pas, il avance d'un pas. Elle recule d'un autre pas, il avance d'un autre pas en lui chantant :

On a mis sur mon passage
des vaches de parade.
On a mis sur mon passage
des danseurs de la houe.
On a mis sur mon passage
des danseuses nues.
On a mis sur mon passage

des tisons et des épines.
On a mis sur mon passage
la cruche de bière des défis.

Pendant qu'il chante, Rebelle recule vers le lit. Sans-Peur la suit de près. Soudain, il lui jette au cou le collier de momordique en s'écriant :

— Je t'épouse !

Et c'est ainsi que prennent fin les interminables défis de Rebelle, fille de Téméraire. Sans-Peur l'a épousée et vit avec elle des jours de bonheur et de prospérité. Et Téméraire comble son gendre de bienfaits, ne sachant comment le remercier d'avoir enfin sorti de sa maison sa chipie de fille. Le roi offre à Sans-Peur le commandement de plusieurs collines, car c'est un brave comme on n'en a jamais vu dans le royaume.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



45. LA FILLE ÉPOUSÉE PAR LE TONNERRE

Un homme eut une fille qu'il nomma Tendre-Roseau. Les devins l'avaient prévenu d'interdire à sa fille de sortir de la maison, car, si jamais elle sortait, elle serait épousée par le tonnerre. Tendre-Roseau ne sort donc jamais de la maison. Des jeunes filles du voisinage viennent lui rendre visite. Chaque jour, elles l'invitent à venir avec elles couper des herbes fines pour faire des vanneries de fantaisie. Elles lui répètent sans cesse :

— Que deviendras-tu si tu restes toujours dans la maison ?

Mais Tendre-Roseau refuse de les suivre, car ses parents lui interdisent de sortir. Un jour cependant, elle leur dit :

— La prochaine fois, venez me chercher. Je passerai par un endroit secret et je partirai avec vous à l'insu de mes parents.

Le jour dit, les jeunes filles viennent la chercher et l'emmènent avec elles couper des herbes fines. La pluie s'étant mise à tomber, elles vont se mettre à l'abri dans une grotte. Au bout d'un certain temps, la pluie cesse, et les jeunes filles décident de rentrer à la maison. Mais voici que le tonnerre vient se mettre à l'entrée de la grotte et

empêche les jeunes filles de sortir. L'une d'elles se met à chanter :

Tonnerre, Tonnerre, laisse-moi passer,
ce n'est pas moi Tendre-Roseau.
Car elle rit et des perles roulent,
car elle rit et des bracelets tintent,
car elle rit et des coquilles s'éparpillent.

Tonnerre dit à la jeune fille :

— Ris, que je voie !

La jeune fille rit.

— Va, lui dit Tonnerre, ce n'est sûrement pas toi.

Les autres jeunes filles chantent toutes la même chanson et Tonnerre les laisse partir. Tendre-Roseau s'approche à son tour et chante :

Tonnerre, Tonnerre, laisse-moi passer,
ce n'est pas moi Tendre-Roseau.
Car elle rit et des perles roulent,
car elle rit et des bracelets tintent,
car elle rit et des coquilles s'éparpillent.

Tonnerre lui dit :

— Ris, jeune fille.

Tendre-Roseau rit. Alors des perles roulent, des bracelets tintent, des coquilles s'éparpillent.

— Ce n'est nulle autre que toi, s'exclame Tonnerre.
C'est toi Tendre-Roseau !

Et Tonnerre emmène Tendre-Roseau, l'aime et l'épouse. Ils ont un enfant. L'enfant sevré, Tendre-Roseau dit à Tonnerre, son mari :

— Je veux aller rendre visite à mes parents, comme c'est la coutume au sevrage du premier-né.

Mais Tonnerre s'y oppose :

— Pas avant que nous ayons cinq enfants. Alors seulement, je te permettrai d'aller rendre visite à tes parents.

Tendre-Roseau donne naissance à un deuxième enfant et demande d'aller rendre visite à ses parents. Tonnerre s'y oppose encore. Elle donne naissance à un troisième et à un quatrième enfant et Tonnerre lui interdit toujours d'aller rendre visite à ses parents. Il lui répète à chaque fois :

— Quand tu auras donné naissance au cinquième enfant et qu'il pourra marcher, alors seulement, tu pourras rendre visite à tes parents.

Tendre-Roseau donne naissance à un cinquième enfant. Au bout de quelques mois, il se met à marcher. Elle dit alors à Tonnerre :

— Maintenant, je vais aller rendre visite à mes parents. Mon père s'ennuie de moi. Souviens-toi, c'est lui qui m'a engendrée.

Tonnerre prépare des cruches de bière. Il désigne des hommes pour accompagner Tendre-Roseau dans son voyage. Puis, au moment de partir, il lui donne un ultime conseil :

— Quand tu arriveras à la fourche, ne prends pas le chemin de gauche, prends plutôt l'ancien chemin couvert d'herbe.

Le cortège se met en route. À la fourche, Tendre-Roseau refuse de prendre l'ancien chemin couvert d'herbe, comme le lui a conseillé Tonnerre son mari. Mais, à peine elle et ses gens se sont-ils engagés dans le chemin de gauche que Bouquin le lièvre leur barre la route, disant :

— Donnez-moi quelque chose et je vous laisserai passer.

On le chasse en se moquant de lui.

— C'est bien, lance Bouquin, passez votre chemin. Vous rencontrerez plus fort que moi.

Ils font un bout de chemin. Soudain, le renard leur barre la route et leur dit :

— Donnez-moi quelque chose et je vous laisserai passer.

On le chasse lui aussi.

— C'est bien, dit le renard, continuez votre route. Vous rencontrerez plus fort que moi.

Ils font un autre bout de chemin. Tout à coup, là devant eux, un python se déploie, les encercle et leur dit :

— Donnez-moi quelque chose et je vous laisserai passer.

On lui donne la bière et il la boit toute.

— Je ne suis pas rassasié, dit-il.

On lui donne les vaches et il les dévore toutes.

— J'ai encore faim, dit-il.

On lui donne le palanquin et les bâtons de portage. Il dévore tout ça et répète :

— J'ai encore faim.

Tendre-Roseau lui donne ses serviteurs et il les dévore tous. Puis il dit :

— J'ai encore faim.

Tendre-Roseau lui donne alors ses propres vêtements. Mais le python n'est jamais rassasié. Elle monte alors sur le sommet d'une colline et appelle l'un de ses fils qui, lui, a suivi l'ancien chemin couvert d'herbe. Elle lui crie :

— Mon fils, poursuis ton chemin. À la première source, tu verras deux jeunes garçons en train de puiser de l'eau pour leurs vaches. Ce sont les frères de ton père. Salue-les et attends-les. Quand viendra le temps de rentrer les troupeaux, tu les suivras. À la barrière, tu verras un vieillard appuyé sur son bâton. Salue-le, c'est ton grand-père. À la première maison, tu verras deux jeunes garçons occupés à fabriquer l'un, un peigne, l'autre, une pipe. Salue-les, ce sont les frères de ta mère. À la deuxième maison, tu verras deux jeunes filles en train l'une, de tresser, l'autre, de balayer. Salue-les, ce sont les sœurs de ton père. À la troisième maison, tu verras deux jeunes filles en train l'une, de baratter, l'autre, d'attiser le feu sous la marmite. Salue-les, ce sont les sœurs de ta mère. Tu verras aussi une vieille assise dans le vestibule, occupée à repriser un pagne. Salue-la, c'est ta grand-mère. Entre dans la maison, assieds-toi et attends qu'on t'offre quelque chose.

Après avoir ainsi parlé à son fils, Tendre-Roseau va se jeter dans la gueule du python. L'enfant poursuit son chemin. À la première source, il salue deux jeunes garçons en train de faire boire leurs vaches, mais les garçons lui lancent de la boue à la figure. Il poursuit son chemin et, à la barrière, il salue un vieillard debout, appuyé sur son

bâton, mais le vieillard lui donne un coup de son bâton. Il se rend ensuite à la première maison et salue deux jeunes garçons occupés à sculpter sur bois, mais les garçons le menacent de leur couteau. À la deuxième maison, il salue deux jeunes filles occupées au ménage, mais les jeunes filles le menacent de leur balai. À la troisième maison, il salue deux jeunes filles occupées à faire la cuisine, mais les jeunes filles le menacent de leur tisonnier. Dans le vestibule, il salue une vieille en train de réparer un pagne, mais la vieille lui enfonce son aiguille dans la cuisse. L'enfant n'y comprend rien. Il entre néanmoins dans la maison et s'assoit. Assoiffé, il demande du lait, mais on lui donne de l'eau tandis qu'on donne du lait aux enfants qui ramènent les veaux du pâturage.

Le lendemain, le fils de Tendre-Roseau va avec les autres enfants mener les veaux au pâturage. Il leur dit :

— Si vous me donnez du lait, je vais vous chanter une belle chanson.

Ils promettent de lui en donner et il entonne aussitôt une longue complainte :

Ma mère m'a dit de saluer,
à la première source,
deux jeunes garçons vachers,
car ce sont les frères de mon père.
Je les ai salués,
ils m'ont lancé de la boue à la figure.

Ma mère m'a dit de saluer,
à la barrière, un vieillard
debout appuyé sur son bâton,

car c'est mon grand-père.
Je l'ai salué,
il m'a frappé de son bâton.

Ma mère m'a dit de saluer,
à la première maison,
deux jeunes garçons sculpteurs,
car ce sont les frères de ma mère.
Je les ai salués,
ils m'ont menacé de leur couteau.

Ma mère m'a dit de saluer,
à la seconde maison,
deux jeunes filles ménagères,
car ce sont les sœurs de mon père.
Je les ai saluées,
elles m'ont menacé de leur balai.

Ma mère m'a dit de saluer,
à la troisième maison,
deux jeunes filles cuisinières,
car ce sont les sœurs de ma mère.
Je les ai saluées,
elles m'ont menacé de leur tisonnier.

Ma mère m'a dit de saluer,
dans le vestibule, une vieille
occupée à repriser un pagne,
car c'est ma grand-mère.
Je l'ai saluée,
elle m'a planté son aiguille dans la cuisse.

Rentrés à la maison, les enfants disent à leurs parents :

— Ce garçon connaît une belle chanson. Il l'a chantée pour nous au pâturage. Demandez-lui de la chanter pour vous.

— Chante, lui disent les parents, chante pour nous et nous te donnerons du lait.

L'enfant répète sa complainte. À peine a-t-il terminé sa chanson que tout le monde se précipite sur lui pour l'embrasser, car on vient de reconnaître le fils de Tendre-Roseau. On se réjouit et on donne à l'enfant du lait autant qu'il en veut. Il raconte ensuite qu'il est venu avec sa mère et que, en cours de route, elle a été dévorée par un python. On lui dit :

— Viens nous montrer l'endroit où le python a dévoré ta mère.

On s'y rend en foule, armés jusqu'aux dents. On tue le python, lui ouvre le ventre et tire de ses entrailles tout ce qu'il a dévoré. Tendre-Roseau elle-même sort vivante du ventre du python.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



46. LA FIANCÉE QUI VIVAIT DANS UNE CALEBASSE

Un homme avait une très jolie fille. Devenue adolescente, elle allait avec des compagnes ramasser des herbes fines. Un jour, elles passent près d'un groupe de laboureurs occupés à cultiver leurs champs. Les laboureurs les reluquent et leur disent :

— Vous êtes de jolies filles, mais celle qui marche devant est la plus belle.

Les autres filles se disent :

— Cette fille dont on ne cesse de vanter la beauté, plaçons-la au milieu du groupe. On ne la verra plus et on cessera de dire qu'elle est la plus belle. La jolie fille se place donc au milieu de ses compagnes et elles poursuivent leur chemin. Elles rencontrent des bergers qui leur disent :

— Vous êtes de jolies filles, mais celle qui marche au milieu est la plus belle.

On déplace la jolie fille derrière toutes les autres. Un peu plus loin, elles rencontrent des voyageurs qui leur disent :

— Vous êtes de jolies filles, mais celle qui marche derrière est la plus belle.

Rongées par la jalousie, les autres filles décident alors de se débarrasser d'elle. Elles la tuent, la jettent dans un

trou et s'en vont. La jolie fille assassinée entre aussitôt dans un bâton. Et le bâton se met à la poursuite de ses compagnes en chantant :

Ah ! Fillettes, fillettes,
qui courez chez le roi,
attendez le petit pâtre,
amenez-le avec vous.

Les filles se sauvent laissant le bâton derrière. Mais le bâton continue de leur courir après et finit par les rejoindre. Les filles retournent chez elles en toute hâte. Chemin faisant, elles rencontrent à nouveau les voyageurs qui leur disent :

— Vous êtes jolies, mais le bâton est plus beau que vous toutes.

Les filles saisissent le bâton, le mettent en pièces, le brûlent et vont jeter ses cendres dans la rivière. Elles poursuivent leur chemin. Les cendres du bâton se moulent en un caillou qui roule à la poursuite des filles, les rejoint et leur chante :

Ah ! Fillettes, fillettes,
qui courez chez le roi,
attendez le petit pâtre,
amenez-le avec vous.

Les filles pressent le pas. Elles revoient les bergers qui leur disent au passage :

— Vous êtes jolies, mais le caillou est plus beau que vous toutes.

Elles saisissent le caillou, le cassent en petits morceaux, le réduisent en poudre et mélangent la poudre avec la poussière du chemin. Puis elles se remettent en route. La poudre du caillou, mêlée à la poussière du chemin, se moule en une calebasse qui se lance aussitôt à la poursuite des filles, les rejoint et leur chante :

Ah ! Fillettes, fillettes,
qui courez chez le roi,
attendez le petit pâtre,
amenez-le avec vous.

Les filles se mettent à courir. Elles repassent près des laboureurs qui leur crient :

— Vous êtes jolies, mais la calebasse est plus belle que vous toutes.

Les filles poursuivent leur course et passent près d'une source où des jeunes gens sont en train de faire boire leurs vaches. Les vachers se félicitent d'une telle aubaine. Chacun choisit une fille à son goût pour l'amener avec lui à la maison et la fiancer. À la fin, il reste un jeune homme, mais plus de fille. Il ne reste que la calebasse. Le jeune homme prend donc la calebasse et l'apporte avec lui sous les moqueries de ses compagnons. Rendu à la maison, le jeune homme dit à sa mère :

— Voici une calebasse que je rapporte. Suspends-la solidement dans un filet et garde-la bien en vue. Soir et matin, après la traite des vaches, tu lui donneras du lait.

Pour répondre aux questions de sa mère, il raconte ce qui s'est passé à la source et conclut :

— Chacun de mes compagnons s'est choisi une belle fiancée. Mais quand mon tour est venu, il ne restait plus de fille. Voilà pourquoi je rapporte cette calebasse.

Sa mère se moque de lui :

— Les autres jeunes gens sont rentrés chez eux avec chacun une belle fiancée et toi tu rentres avec une calebasse !

— Aide-moi, supplie-t-il, à préparer ma vengeance en faisant ce que je te demande.

— D'accord, dit-elle avec un peu d'ironie, je prendrai grand soin de ta calebasse.

Soir et matin donc, la mère veille à donner du lait à la calebasse. Or le jeune homme avait une petite sœur qu'on laissait encore à la maison. Un jour, restée seule, elle s'applique aux travaux domestiques tout en chantant une chanson :

Cette petite calebasse
de mon grand frère
ne vient pas m'aider
dans ma besogne.
Qu'elle se fracasse !
Qu'elle se fracasse !

Soudain, de la calebasse, se fait entendre une voix d'une merveilleuse douceur :

Que ma calebasse
point ne se fracasse !
Car il y a dedans
une belle fille,
aux mains fines,

aux yeux de génisse,
à haute chevelure.
Cette fille est plus belle
et plus agile que toi.

L'enfant répond à la voix :

— Viens, montre-toi. Nous verrons qui est la plus belle et la plus agile.

De la calebasse sort alors une jeune fille d'une beauté sans pareille. Elle et l'enfant accomplissent ensemble tous les travaux de la maison. Et, à l'heure de la rentrée des parents, la jeune fille retourne dans sa calebasse en recommandant à l'enfant de ne rien dire à personne. Les parents s'étonnent de trouver tous les travaux de la maison accomplis avec autant de soin. Ils questionnent l'enfant. La fillette leur répond qu'elle a elle-même fait tout le travail. Mais le grand frère ne s'y trompe pas. Il supplie sa petite sœur de lui dire qui est venu l'aider dans son travail. L'enfant refuse de répondre. Son grand frère lui donne des cadeaux et l'enfant lui raconte qu'une belle jeune fille sort de la calebasse et vient l'aider. Le jeune homme dit à sa sœur :

— Tu me la montreras, n'est-ce pas ?

Le lendemain, le jeune homme part mener les vaches aux pâturages comme d'habitude. Il dit à sa petite sœur :

— Je vais revenir des pâturages durant la journée et tu me montreras la jeune fille de la calebasse.

Restée seule à la maison, l'enfant demande à la jeune fille de la calebasse de venir l'aider à faire sa besogne. Le grand frère arrive subitement et il voit la jeune fille de la calebasse, mais, comme il se cache, elle ne le voit pas. Après

l'avoir contemplée, le jeune homme retourne à ses troupeaux. Le lendemain, avant de partir pour les pâturages, le jeune homme dit à sa petite sœur :

— Si la jeune fille sort aujourd'hui de sa calebasse pour venir t'aider, tu cacheras la calebasse et je viendrai la chercher.

Comme d'habitude, l'enfant appelle la jeune fille, qui sort de sa calebasse, et toutes deux s'occupent aux travaux de la maison. À un moment donné, l'enfant quitte la jeune fille et s'en va cacher la calebasse. Le jeune homme revient des pâturages à l'improviste. La jeune fille l'aperçoit et court vers sa calebasse pour s'y cacher. Mais la calebasse a disparu ! Le jeune homme s'approche de la jeune fille, l'aime et l'épouse.

À leur rentrée des champs, les parents font la connaissance de la fiancée de leur fils et la trouvent d'une merveilleuse beauté. On s'empresse de payer la dot et de célébrer la noce et les nouveaux époux emménagent ensemble.

Un jour, le jeune époux invite ses compagnons de la source, ceux qui se sont moqué de lui parce qu'il a rapporté à la maison une calebasse tandis qu'eux sont rentrés chez eux avec de belles fiancées. Il leur dit :

— Venez voir mon épouse. Elle est plus belle que toutes les filles trouvées à la source.

Ils viennent, saluent l'épouse de leur compagnon et s'extasient devant cette beauté sans pareille.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

47. À LA RECHERCHE DE LA NUIT

Il était une fois un homme qui s'appelait Grandjour. On dit qu'il habitait un lieu où il ne faisait jamais nuit. Jamais le soleil ne cessait de luire. Et Grandjour désirait toujours connaître la nuit. Un jour, un voyageur se présente chez Grandjour et lui dit :

— Envoie-moi chercher la nuit. Si je te l'apporte, tu me récompenseras.

— Écoute bien, lui dit Grandjour. Va chez Maussade, fils de Grincheux, dans les Bas-Plateaux du Levant. Voici un petit panier. Il y mettra la nuit. Rapporte-moi la nuit et je te récompenserai.

Le voyageur se met aussitôt en route. Il marche durant deux jours. Au troisième jour, il arrive chez Maussade et demande à être reçu aussitôt. Maussade va à sa rencontre à la barrière et lui demande :

— D'où viens-tu ?

— Je viens de chez Grandjour qui m'envoie chercher la nuit.

Maussade dépose la nuit dans le petit panier et met le couvercle avec précaution. Le messenger reprend aussitôt la route. Il presse le pas. En chemin, un petit animal, du nom de Petit-Leurre, se met à le suivre et lui dit :

— Homme qui viens d'acquérir la nuit, retourne-toi et regarde-moi, Petit-Leurre. Je marche sur le dos aussi bien que sur le ventre.

Le messenger ne peut retenir sa curiosité. Il regarde derrière et, à l'instant même, la nuit s'envole. Ne voyant pas l'animal qui l'a interpellé, le messenger continue son chemin sans même soupçonner ce qui vient de se passer. Arrivé chez Grandjour, il lève le couvercle du panier, mais la nuit ne s'y trouve plus. Grandjour lui dit :

— Va-t-en ! Tu es un incapable ! T'envoyer en mission, c'est comme envoyer un chien chercher du feu.

Le lendemain, un autre homme vient offrir à Grandjour d'aller lui chercher la nuit. Grandjour lui donne le petit panier. Mais la même chose se produit avec ce second messenger. Lui non plus ne rapporte pas la nuit.

Les jours passent. Un enfant se présente et dit à Grandjour :

— Envoie-moi chercher la nuit. Moi, je vais te l'apporter.

— Quoi donc ? réplique Grandjour. Des hommes n'ont pu me rapporter la nuit et toi, mon enfant, tu prétends réussir ?

— Je réussirai, dit fermement l'enfant.

— Bon ! Va, mais prends ce vieux panier, car je sais que tu vas me le perdre.

L'enfant se rend chez Maussade qui lui donne la nuit. L'enfant dépose lui-même la nuit dans son panier et met le couvercle. Et, sans plus tarder, il prend le chemin du retour. À peine en route, il est rejoint par le petit animal qui lui dit :

— Fils d'homme, tu viens d'aller chercher la nuit dans les Bas-Plateaux du Levant. Retourne-toi et regarde-moi, Petit-Leurre. Je marche aussi bien sur le dos que sur le ventre.

L'enfant fait la sourde oreille. Le petit animal s'obstine à le suivre et à lui répéter la même chose, mais l'enfant presse le pas. Finalement, Petit-Leurre se lasse et rebrousse chemin. L'enfant arrive chez Grandjour. Celui-ci ne lui prête aucune attention, pensant qu'il ne rapporte rien lui non plus. L'enfant lui donne le panier. Grandjour lève le couvercle et voici venir la nuit. Grandjour dit à l'enfant :

— Attends qu'il fasse jour, je te récompenserai.

Le lendemain, Grandjour donne à l'enfant des vaches et beaucoup d'autres cadeaux.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



48. LA GÉNISSE SOUSTRAITE AUX REGARDS

Un homme, du nom de Silencieux, possédait une génisse qu'il gardait dans le bercail sans jamais la laisser sortir. Il allait lui chercher de l'herbe pour la nourrir. Lorsqu'il fut en âge, son fils le remplaça au soin de la génisse. Personne ne pouvait jeter les yeux sur cette génisse, si ce n'est Silencieux lui-même et son fils.

Silencieux épouse une seconde femme et lui fait la défense formelle de jamais s'approcher de la génisse. Quelque temps après son mariage, il doit partir en voyage et laisse sa femme à la maison, seule avec son fils. Elle se met aussitôt à importuner l'enfant pour qu'il lui montre la génisse. L'enfant résiste. Mais, un jour, cédant aux requêtes incessantes de sa marâtre, il ouvre le bercail. La génisse bondit et prend le large. Le garçon se lance à sa poursuite. Hop! Hop! Hop! La génisse se rend dans la forêt suivie du garçon. Un arbre s'ouvre soudain. La génisse et le garçon y pénètrent et le tronc se referme, les séparant du reste du monde. Au bout de quelques jours, la génisse vèle et le jeune garçon se nourrit de son lait.

Le temps passe. Un jour, le garçon entend des bûcherons venus abattre des arbres dans la forêt. Il entonne alors une mélodie :

Cognez de la cognée,
hardis forestiers.
Dans la rumeur de la forêt,
dites à mon père, Silencieux,
que le Grand Bouvier vient du Levant.
Le colibri meurt dans un arbre géant.
La belle aux bracelets de cuivre
donne du lait de vache.
Ordalie d'innocent,
Silencieux m'a fait le don
d'une dondon dodelinante,
le don d'une marâtre
sotte et indiscrete.

En rentrant le soir, les bûcherons ne disent pas un mot de ce qu'ils ont entendu dans la forêt. Le lendemain, ils reviennent couper du bois et le garçon leur redit sa complainte. Cette fois, les bûcherons racontent à Silencieux ce qu'ils ont entendu dans la forêt. Silencieux leur dit :

— Demain, j'irai avec vous pour entendre, de mes propres oreilles, la complainte de mon fils.

Comme de fait, le lendemain matin, Silencieux se rend dans la forêt avec les bûcherons. On se met à abattre des arbres près de l'arbre où l'enfant et la génisse sont enfermés. Et l'on entend soudain le garçon chanter sa complainte :

Cognez de la cognée,
hardis forestiers.
Dans la rumeur de la forêt,

dites à mon père, Silencieux,
que le Grand Bouvier vient du Levant.
Le colibri meurt dans un arbre géant.
La belle aux bracelets de cuivre
donne du lait de vache.
Ordalie d'innocent,
Silencieux m'a fait le don
d'une dondon dodelinante,
le don d'une marâtre
sotte et indiscreète.

Silencieux dit alors aux bûcherons :

— Coupons cet arbre et fendons-le !

Ils abattent l'arbre, le fendent, et en retirent l'enfant, la vache et son veau. Le garçon raconte à son père ce qui s'est passé. Et il ajoute :

— Si tu veux que je rentre à la maison, tu dois d'abord te débarrasser de la marâtre. Je ne veux plus vivre en sa compagnie.

Silencieux rentre à la maison et chasse la marâtre. Ensuite, il retourne dans la forêt chercher l'enfant, la vache et son veau. Depuis lors, Silencieux et son fils vivent ensemble prospères et heureux.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

49. RÉGINE, FILLE DE ROI

Il était une fois un roi dont le royaume était très prospère. Il eut une fille qu'il appela Régine. Après la naissance de sa fille, une terrible sécheresse jeta son royaume dans une profonde misère. La pluie ne tombait plus. Les récoltes ne poussaient plus. Les femmes n'enfantaient plus. Un jour donc, le roi se décide à consulter le devin qui lui dit :

— Sire, sacrifie ta fille aux ancêtres et le pays retrouvera la prospérité.

Furieux de ce mauvais oracle, le roi transperce le devin de sa lance et va en consulter un autre qui lui dit la même chose. Le roi le transperce, lui aussi, de sa lance et va consulter un troisième devin qui lui dit :

— Va consulter le devin spécialiste des enfants. Il est le seul à pouvoir te dévoiler l'oracle véridique.

Le devin spécialiste des enfants dit au roi :

— Quelle belle enfant on doit sacrifier ! Dommage !

Le roi rentre au palais, le cœur plein de chagrin. Il fait battre le tambour pour appeler à la cour des pasteurs, des agriculteurs et des chasseurs. Les pasteurs arrivent les premiers. Le roi leur ordonne d'immoler sa fille pour que le pays retrouve le chemin de la prospérité. Les pasteurs

enferment Régine dans une corbeille et se mettent en route pour aller placer la corbeille dans les branches d'un arbre penché sur la rivière. Mais Régine ne veut pas mourir. Chemin faisant, elle entonne une complainte :

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les vaches paissent
dans de verts pâturages.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les vaches boivent
à une source fraîche.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les vaches dorment
près d'un feu de braises.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les veaux naissent
sur une litière épaisse.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.

Que les vaches donnent
du lait blanc et doux.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que vive le roi !
Que vive son royaume !
Régine, fille de roi.

Émus par cette complainte, les pasteurs s'exclament :
— Que se brise la lance qui t'est destinée !

Et ils rentrent chez eux. Les agriculteurs arrivent à leur tour. Le roi leur ordonne, à eux aussi, d'immoler sa fille pour assurer la survie de son royaume. À eux aussi, Régine chante sa complainte :

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les vaches paissent
dans de verts pâturages.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les vaches boivent
à une source fraîche.
Régine, fille de roi.
Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.

Que les vaches dorment
près d'un feu de braises.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les veaux naissent
sur une litière épaisse.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que les vaches donnent
du lait blanc et doux.
Régine, fille de roi.

Je vais être immolée,
Régine, fille de roi.
Que vive le roi !
Que vive son royaume !
Régine, fille de roi.

À leur tour, les agriculteurs s'écrient :

— Que se brise la lance qui t'est destinée !

Et ils rentrent chez eux. Viennent les chasseurs. Régine leur chante sa complainte, mais ils font la sourde oreille. Ils posent Régine dans une corbeille et vont placer la corbeille dans les branches d'un arbre penché sur la rivière. Au bout de quelques jours, la servante de Régine va lui rendre visite. Elle lui chante :

Salut à toi,
Régine, fille de roi.
Comment vas-tu,
Régine, fille de roi ?

Régine lui répond :

Je vais mal,
Régine, fille de roi.
Ma mère va-t-elle bien ?
Régine, fille de roi.
Mon père va-t-il bien ?
Régine, fille de roi.
Les vaches vont-elles bien ?
Régine, fille de roi.
Les veaux vont-ils bien ?
Régine, fille de roi.

La servante lui répond :
Tous se portent bien,
Régine, fille de roi.

Le temps passe. Chaque jour, la servante retourne prendre des nouvelles de Régine et va raconter ses malheurs à la mère du roi. La reine mère appelle les chasseurs et leur offre un pot de beurre et un bœuf s'ils sauvent Régine de la mort. Les chasseurs vont descendre la corbeille de l'arbre et ramènent Régine saine et sauve au palais. Les gens du voisinage viennent saluer la fille du roi et lui offrent des vaches et des cadeaux que Régine partage avec sa fidèle servante.

Puis, vient le temps de la demande en mariage. Régine exige que le prétendant demande sa main et celle de sa servante simultanément. Et c'est ainsi que les choses se passent. Toutes deux épousées en même temps par le même homme, Régine, fille de roi, et sa servante vivent depuis lors dans la même maison et partagent le même lit dans la paix et le bonheur.

La pluie s'est mise à tomber de nouveau et le royaume tout entier a retrouvé sa prospérité.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



50. L'ANNEAU MAGIQUE

Il était une fois un homme très pauvre qui vivait uniquement des produits de la chasse. Il se nourrissait d'oiseaux et d'autres petits animaux qu'il tuait. Quand il ne trouvait rien, il passait la nuit le ventre creux. Un jour, il aperçoit dans la forêt une maison qui n'est pas habitée, car les bêtes sauvages ont exterminé les gens de la région. L'homme entre et s'y installe. Survient une bête sauvage qui le surprend à l'intérieur. Fait étrange, elle ne lui fait aucun mal. Au contraire, elle le félicite.

— Tu es aussi brave que moi, dit la bête. Tu n'as pas craint d'entrer dans ma maison. Désormais, tu es mon ami.

Le temps passe. L'homme et la bête vivent ensemble en parfaite amitié. Un jour, la bête sauvage donne à l'homme un anneau, en lui disant :

— Prends cet anneau. Demande-lui tout ce que tu voudras et tu l'obtiendras. Quant à moi, je retourne chez les bêtes sauvages. Toi et les tiens, vous devrez me craindre, comme vous craignez les autres bêtes sauvages.

L'homme dit à l'anneau :

— Je veux deux maisons bien bâties tout de suite.

À l'instant même, apparaissent deux maisons bien bâties.

— Je veux beaucoup de viande, dit encore l'homme.

Et il obtient de la viande en quantité. Il continue ainsi, obtenant de son anneau magique tout ce qu'il lui demande. Il se procure aussi un chat et un chien.

Le roi apprend que cet homme est devenu très riche. Il le fait venir à la cour et lui donne sa fille en mariage. Ceux qui l'ont connu pauvre s'étonnent et l'envient. Ils cherchent à connaître ce qui lui a valu tant de richesses subites. Ils finissent par découvrir l'existence de l'anneau magique et le lui dérobent. L'homme retombe aussitôt dans une profonde misère. Le roi lui reprend sa fille et le fait appeler à la cour pour l'exécuter.

Les gens qui ont volé l'anneau magique viennent de loin et habitent de l'autre côté de la rivière. Le chat et le chien cherchent ensemble un moyen de sauver leur maître. Ils se mettent en route, parcourent de très longues distances, jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue, mourant de faim. Le chat dérobe un peu de lait qu'il partage avec le chien. De son côté, le chien chaparde un pot de beurre et le partage avec le chat. Ainsi restaurés, ils reprennent leur voyage.

Parvenus à la rivière, ils se rendent compte qu'ils ne pourront la traverser par leurs propres moyens. Ils s'assoient et attendent. Des passeurs, croyant que ce sont des animaux égarés, les font traverser et les amènent chez eux. Or ces gens sont ceux-là mêmes qui ont dérobé l'anneau magique de leur maître.

Les jours passent. Le chat reste à la maison, tuant des souris. On amène le chien à la chasse. Il traque beaucoup d'animaux et on l'aime bien. Un jour cependant, le chat et

le chien décident de rentrer chez eux. Mais, au cours de ses chasses contre les souris, le chat a remarqué l'anneau magique suspendu au toit de la maison. Il s'en empare et tous deux se mettent en route et cheminent toute la nuit. Revenus à la rivière, ils décident d'en tenter la traversée. Le chat dit au chien :

— Prends l'anneau, tu as une plus grande gueule que moi.

Le chien prend l'anneau dans sa gueule et tous deux se jettent à l'eau. Le chien voit soudain l'anneau lui échapper et s'enfoncer dans l'eau. Le chat plonge aussitôt, remonte avec l'anneau et l'apporte sur le rivage. Après un bref moment de repos, tous deux continuent leur voyage. Revenus dans leur pays, ils se rendent aussitôt chez le roi. À la cour, on a lié leur maître à un poteau et on s'apprête à l'exécuter. Alors le chat vient se frotter contre la jambe de son maître et, tendant le cou, il lui remet l'anneau magique. L'homme dit alors au roi :

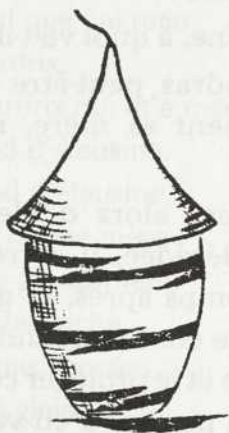
— Sire, libère-moi. Aujourd'hui, tu vas pouvoir constater par toi-même comment je suis devenu riche. Sous tes yeux, je vais subitement accumuler de très grandes richesses.

Le roi libère l'homme qui redevient subitement prospère et même plus riche qu'avant. De grandes richesses et de nombreux troupeaux s'amènent à lui comme par enchantement. Émerveillé, le roi lui rend sa femme. L'homme et sa femme vivent ensemble de longues années dans la prospérité et le bonheur et ils ont de nombreux enfants.

Un jour, l'homme meurt et sa femme reste avec ses biens, ses enfants, le chat et le chien. Puis la femme meurt

à son tour. Le chat et le chien restent avec les enfants qui en prennent bien soin, en souvenir du bien qu'ils ont fait à leur père. Ils mèneront une belle vie jusqu'à leur mort qui sera paisible.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



51. UN PIED D'ÉLEUSINE EN HÉRITAGE

Une veuve élevait son fils toute seule. Lorsqu'il eut atteint l'âge de raison, elle lui dit :

— Mon enfant, ton père est mort et moi aussi je vais bientôt mourir. Nous ne possédons rien. J'ai semé un pied d'éleusine dans la cour de ta grand-mère. Lorsqu'il parviendra à maturité, je serai morte. Mon enfant, va le chercher et rapporte-le avec toi.

L'enfant lui demande :

— Ce pied d'éleusine, à quoi va-t-il me servir ?

— Tu n'en obtiendras peut-être pas une vache, lui répond mystérieusement sa mère, mais sûrement une fiancée.

L'enfant lui promet alors d'aller chercher le pied d'éleusine. La mère décédée, il se rend habiter chez sa grand-mère. Peu de temps après, sa grand-mère décède à son tour. L'enfant reste chez sa grand-mère pour prendre soin du pied d'éleusine et le protéger contre les oiseaux. Or, on ignore comment la perdrix a eu vent de l'affaire, mais elle vient un jour et mange le pied d'éleusine. L'enfant lui chante alors une complainte :

Perdrix, tu as mangé
mon pied d'éleusine.

Mon pied d'éleusine,
héritage de ma mère
et de ma grand-mère,
gage d'une vache,
gage d'une fiancée.
Perdrix, ô perdrix,
rends-moi mon pied d'éleusine !

La perdrix lui pond un œuf. L'enfant décide de rentrer chez lui et se met en route avec son œuf. À un moment donné, il glisse sur la glaise, échappe l'œuf qui tombe à terre et se casse. L'enfant reprend sa plainte :

Glaise, ô glaise,
tu m'as cassé mon œuf.
Mon œuf que j'ai reçu
de la perdrix.
De la perdrix qui m'a mangé
mon pied d'éleusine.
Mon pied d'éleusine,
héritage de ma mère
et de ma grand-mère,
gage d'une vache,
gage d'une fiancée.
Glaise, ô glaise,
rends-moi mon œuf !

La glaise lui donne une motte de terre. L'enfant reprend la route avec sa motte de terre. En passant près d'une rivière, il échappe la motte de terre qui tombe dans

l'eau et le courant l'emporte. L'enfant reprend sa plainte :

Rivière, ô rivière,
tu emportes ma motte de terre.
Ma motte de terre que j'ai reçue
de la glaise.
De la glaise qui m'a cassé mon œuf.
Mon œuf que j'ai reçu
de la perdrix.
De la perdrix qui m'a mangé
mon pied d'éleusine.
Mon pied d'éleusine,
héritage de ma mère
et de ma grand-mère,
gage d'une vache,
gage d'une fiancée.
Rivière, ô rivière,
rends-moi ma motte de terre !

La rivière lui donne de l'eau. L'enfant emporte son eau. Il rencontre des forgerons qui mouillent leur fer avec leur salive. Il leur dit :

— Vous mouillez votre fer avec de la salive ? L'eau est donc rare à ce point ?

— Donne-nous de l'eau, répondent les forgerons, et nous nous en servons pour mouiller notre fer.

Il leur donne son eau et les forgerons l'emploient tout entière à mouiller leur fer. L'enfant demande d'être payé en nature. On lui donne un couteau. L'enfant continue sa

route et passe près de coupeurs d'éléusine qui lui réclament son couteau, s'en servent et le lui rendent ébréché. L'enfant demande d'être payé en nature. On lui donne de l'éléusine. Il reprend la route. Des vachers qui n'ont rien à manger lui dévorent toute son éléusine. L'enfant demande d'être payé en nature. On lui donne une vache. Il reprend la route avec sa vache. Chemin faisant, il rencontre un homme qui emmène son chien pour payer sa dot. Il se moque, disant :

— Tu vas payer la dot avec un chien ! Les vaches sont donc si rares par ici ?

Il donne sa vache à l'homme pour qu'il puisse payer sa dot. Quelque temps après, l'enfant se rend chez le beau-père de cet homme et lui dit :

— Cette vache est à moi. Rends-moi ma vache.

Émerveillé par le récit de l'enfant, le beau-père lui rend sa vache et, en plus, lui donne sa fille en mariage. L'enfant rentre donc à la maison avec sa vache et sa fiancée, héritage de sa mère et de sa grand-mère.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



52. LE SERPENT DU PUIT

Un homme avait plusieurs enfants dont le cadet s'appelait Solitaire. Sentant sa mort prochaine, il les réunit tous et leur lègue ses vaches et ses champs. À Solitaire, il ne lègue que son bâton que l'enfant reçoit de mauvaise grâce. Voyant son chagrin, son père lui dit :

— Mon enfant, je te lègue mon bâton. Je te lègue aussi le serpent du puits isolé dans la montagne, le serpent aux yeux rouges comme des braises. Arme-toi de ce bâton et pars à la recherche de ce serpent qui sera la source de ta prospérité.

Ayant dit ces mots, le père trépassa. Devenu jeune homme, Solitaire se souvient des paroles de son père. Il décide de partir à la recherche du serpent aux yeux rouges comme des braises. Sa mère lui prépare des provisions, lui dit au revoir et lui souhaite bonne route :

— Que Dieu te conduise au but de ton voyage et te ramène sain et sauf auprès de moi !

Solitaire se met en route. Le soir, il demande à loger chez une vieille qui l'interroge :

— D'où viens-tu et où vas-tu ?

Solitaire lui répond en chantant une complainte :

Mon père est mort.
À mes frères, il a légué

des vaches et des champs.
À moi, il a légué
son bâton de marche
et le serpent du puits
isolé dans la montagne,
le serpent aux yeux rouges,
rouges comme des braises.
Je me nomme Solitaire.
J'ai un arc dans le ventre
et des flèches plein le cœur.

La vieille le fait entrer dans la maison. Solitaire mange une partie de ses provisions et la vieille lui donne un peu de la nourriture qu'elle a préparée. Puis il se couche et s'endort aussitôt. Le lendemain matin, Solitaire est debout dès la première aurore. La vieille lui prépare quelques provisions. Il prend congé et se met en route. En plein midi, il croise des vachers qui lui demandent en leur grossier langage :

— Où vas-tu, fils de chienne ?

Solitaire leur répond en chantant sa complainte, mais les vachers n'en font aucun cas et passent leur chemin. À la tombée de la nuit, Solitaire demande à loger chez un chef de la région. Les serviteurs se moquent de lui, mais le maître, curieux, lui demande :

— D'où viens-tu et où vas-tu ?

Solitaire lui répète sa complainte :

Mon père est mort.
À mes frères, il a légué

des vaches et des champs.
À moi, il a légué
son bâton de marche
et le serpent du puits
isolé dans la montagne,
le serpent aux yeux rouges,
rouges comme des braises.
Je me nomme Solitaire.
J'ai un arc dans le ventre
et des flèches plein le cœur.

Le chef donne aussitôt l'ordre de le loger, sans lui donner à manger. Solitaire passe la nuit sans même toucher à ses provisions. Le lendemain, il reprend la route. Il croise des jeunes filles en train de couper l'éleusine. Elles lui demandent :

— D'où viens-tu et où vas-tu ?

Solitaire leur répète sa complainte. Les jeunes filles s'étonnent, sans plus. Solitaire continue son voyage. Le soir, il croise une femme qui lui dit :

— Tu me sembles bien fatigué. D'où viens-tu et où vas-tu ? Tu vas bientôt entrer dans une grande forêt.

Solitaire lui répond en lui chantant sa complainte :

Mon père est mort.
À mes frères, il a légué
des vaches et des champs.
À moi, il a légué
son bâton de marche
et le serpent du puits

isolé dans la montagne,
le serpent aux yeux rouges,
rouges comme des braises.
Je me nomme Solitaire.
J'ai un arc dans le ventre
et des flèches plein le cœur.

— Patience, lui dit la femme, tu vas bientôt y arriver. Tu passeras la nuit dans la forêt et tu y arriveras demain matin.

Puisant dans ses dernières forces, Solitaire presse le pas. Il arrive dans la forêt le soir même. Il entend soudain une voix lui demander :

— D'où viens-tu et où vas-tu ?

Il regarde tout autour, mais ne voit personne. Il tremble de peur.

— N'aie pas peur, lui dit la voix, réponds-moi. D'où viens-tu et où vas-tu ?

Solitaire chante sa complainte à la voix sans visage qui lui dit :

— Bien ! Tu vas y arriver. Passe d'abord la nuit ici. Demain matin, au lever du soleil, tu parviendras au puits isolé dans la montagne. N'aie pas peur, sois brave. Assieds-toi sur une pierre près du puits et attends la venue du serpent. Laisse-le s'amuser et nager dans l'eau. Quand il en sortira, il te saisira, te jettera dans les airs et te rattrapera avant que tu ne touches le sol. N'aie pas peur. Quand tu seras remis sur tes pieds, saisis-le à ton tour, jette-le dans les airs et rattrape-le avant qu'il ne touche le sol. Ensuite,

reprends ton bâton et rentre à la maison. Le serpent te suivra.

Solitaire passe donc la nuit dans la forêt. Le matin, il se rend au puits isolé dans la montagne, s'assoit et attend la venue du serpent aux yeux rouges comme des braises. Le serpent arrive, se jette à l'eau, s'amuse et nage de longs moments. Sorti de l'eau, il saisit Solitaire, le jette dans les airs et le rattrape avant qu'il ne touche le sol. Remis sur ses pieds, Solitaire saisit le serpent, le jette dans les airs et le rattrape avant qu'il ne touche le sol. Le serpent le regarde attentivement et lui dit :

— Tu es très brave. Il ne t'arrivera rien de fâcheux. Tu seras très riche, tu auras beaucoup d'enfants et beaucoup de vaches. À la femme qui t'a conseillé à l'entrée de la forêt, tu donneras un veau. Aux jeunes filles que tu as croisées en train de couper l'éleusine, tu donneras aussi un veau. Au chef qui t'a logé sans te nourrir, tu donneras un bœuf et il deviendra ton serviteur. La vieille qui t'a logé et donné à manger, tu en prendras grand soin. Tu te construiras près de chez elle et tu partageras avec elle tous tes biens. Tu feras venir ta mère pour vivre avec elle. Enfin, tu commanderas à tous tes frères.

Solitaire part donc et agit selon les recommandations du serpent et tout se passe selon ses prédictions. C'est ainsi que Solitaire est devenu riche et qu'il a pris la tête de sa famille. Il partage ses richesses avec les siens et avec tous ceux qui lui ont fait du bien.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

53. LA PEAU DU FANTÔME POUR LE ROI

Un homme avait un fils du nom de Chasseur. Lorsqu'il fut en âge, Chasseur se rendit prendre du service à la cour. Dès le premier jour, le roi le fit son intendant de la chasse. Un jour, un groupe de serviteurs jaloux vont accuser Chasseur devant le roi, disant :

— Sire, Chasseur ne t'a pas encore offert la peau du fantôme.

Sensible à ces accusations, le roi commence à regarder Chasseur d'un œil soupçonneux. Ayant eu vent de ces accusations, Chasseur va consulter le devin. L'oracle lui dit d'aller chercher la peau du fantôme et de l'offrir au roi. Chasseur se présente donc devant le roi et lui dit :

— Sire, on t'a signalé que je ne t'ai pas encore offert la peau du fantôme, n'est-ce pas ? Je pars te la chercher à l'instant même.

Chasseur se met en route sans tarder. Parvenu à la rivière, il jette du sel dans l'eau. Le niveau baisse et il peut traverser à gué. Sur l'autre rive, il passe devant la demeure d'une bête sauvage qui se lance à sa poursuite. Il revient vers la rivière, jette du sel dans l'eau et traverse à gué. La bête arrive trop tard, Chasseur est déjà sur l'autre rive. La bête se met à lui chanter une prophétie incantatoire :

Va, nous nous reverrons,
je serai une belle vache,
tu me prendras avec toi.

Va, nous nous reverrons,
je serai une belle brebis,
tu me prendras avec toi.

Va, nous nous reverrons,
je serai une belle lance,
tu me prendras avec toi.

Va, nous nous reverrons,
je serai une belle fille,
tu me prendras avec toi.

Chasseur laisse la bête et continue son voyage. Il rapporte la peau du fantôme et l'offre à son souverain. Le roi lui exprime sa satisfaction et le récompense généreusement. Son service à la cour terminé, Chasseur rentre chez lui. En cours de route... mais ceci, il faut le dire en chantant :

Il croise une belle vache
et la prend avec lui.

Il croise une belle brebis
et la prend avec lui.

Il croise une belle lance
et la prend avec lui.

Il croise une belle fille
et la prend avec lui.

De retour chez lui, il apprend une chose qui le bouleverse. Il se rend aussitôt consulter les devins, disant :

— J'ai épousé une femme qui n'est ni fille ni garçon.

Tous les devins consultés ne peuvent expliquer ce prodige. Nul n'a jamais vu pareille étrangeté. Un jour, sa femme dit à Chasseur :

— Demain, très tôt, nous irons ensemble dans la forêt. Je dois aller chercher un remède. Prends avec toi ta hache.

Chasseur affûte sa hache et, le lendemain matin, lui et sa femme se rendent dans la forêt profonde. Chasseur grimpe dans le haut d'un arbre. Au même moment, sa femme se métamorphose et redevient la bête sauvage laissée de l'autre côté de la rivière. Saisissant la hache de Chasseur, elle se met en frais de couper l'arbre. Un oiseau se perche sur un arbre voisin et se met à chanter :

L'arbre qui abrite Chasseur
ne tombe pas,
il chancelle seulement.

Or, à ce moment même, un éclat de l'arbre vole et va se planter droit dans la poitrine de la bête qui s'écroule. Les chiens se précipitent, l'achèvent et la dévorent. Le carnage fini, Chasseur rentre à la maison, ses chiens derrière lui. Chemin faisant, il trouve du miel et le mange, mais n'en donne pas à ses chiens. Furieux, ses chiens se jettent sur lui

et le dévorent. Rentrés à la maison sans leur maître, ils ne trouvent rien à manger. La mère de Chasseur leur dit :

— Vous aurez à manger quand vous m'aurez ramené mon fils.

Les chiens se regroupent dans la cour, vomissent et rassemblent les chairs et les os de Chasseur. Ils le mettent debout, mais il retombe aussitôt. Les chiens tiennent conseil et se demandent s'il ne manque pas un morceau vital. Or le cadet des chiens, nommé Clébard, avait ramassé le cœur de Chasseur et l'avait caché. Les autres chiens lui demandent :

— Clébard, tu ne caches rien ?

— Moi, dit Clébard, m'auriez-vous donné quelque chose ?

Les autres le supplient, disant :

— S'il te plaît, Clébard, dis-nous la vérité. Quand on nous donnera à manger, nous te laisserons manger le premier, c'est promis.

Fort de cette promesse, Clébard apporte le cœur de Chasseur. Les chiens le posent à sa place parmi les chairs et les os. Chasseur se lève de lui-même et les chiens le présentent à sa mère qui leur donne aussitôt à manger. Tel que convenu entre eux, c'est Clébard qui mange le premier.

Depuis lors, Chasseur vit avec sa mère dans le bonheur et la prospérité.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

54. LE DANSEUR DU ROI

Un homme avait un fils unique qui s'appelait Oiseau-de-feu. Devant accomplir son temps de service à la cour, il le laisse seul à la maison avec sa mère. Au bout de quelque temps, il doit prendre congé du roi et rentrer chez lui pour cause de maladie. Le roi lui ordonne de mander son fils pour le remplacer.

À la cour, Oiseau-de-feu s'exerce à la danse avec les autres jeunes gens. Le roi a tôt fait de remarquer qu'il est un excellent danseur. Ses compagnons s'efforcent de bien danser, mais il est le meilleur. Très fier de lui, le roi lui donne une vache. Jaloux, ses camarades lui demandent :

— Eh petit gars, as-tu de la famille? D'où sors-tu? Où est-ce chez toi?

Oiseau-de-feu leur répond :

— Je suis chez moi à la cour. Vous vous moquez de moi en disant que je n'ai pas de famille. Attendez! Le moment venu, vous verrez!

Au bout d'un certain temps, il demande au roi de prendre congé et de rentrer chez lui. Le roi lui donne son congé et lui remet une vache pour son père. On fête son retour à la maison. Il reste chez lui toute une année. Son père lui demande une fille en mariage et on célèbre la noce.

Le temps venu de reprendre du service à la cour, Oiseau-de-feu prend congé de sa femme et de ses parents et leur dit :

— Mes camarades se moquent de moi en disant que je n'ai pas de famille. Préparez plusieurs cruches de bière et venez me reconduire à la cour. On se rendra compte alors que j'ai de la famille.

Le lendemain, après avoir veillé aux derniers préparatifs, Oiseau-de-feu se met en route suivi de plusieurs membres de sa parenté. En cours de route, il trébuche et se blesse. Or, tout près de sa chute, se trouve une cosse de haricot dont il sort un jeune homme qui lui ressemble comme un frère jumeau. Ce mystérieux sosie fait marche arrière et va dire aux membres de la parenté :

— Il n'est plus nécessaire de nous rendre à la cour. Retournons à la maison.

Croyant que c'est Oiseau-de-feu qui leur demande de rentrer, les gens de sa suite rebroussent chemin. Entre-temps, Oiseau-de-feu se rend à la cour. Il dit à ses camarades :

— Vous allez bientôt constater que j'ai vraiment un chez moi et que je ne suis pas sans famille.

Il s'attend à voir arriver les gens de sa suite d'un moment à l'autre. Comme ils tardent à paraître, Oiseau-de-feu est pris d'un mauvais pressentiment. Il revient sur ses pas, mais ne trouve personne. Le lendemain, le roi ordonne à sa troupe de danser. Oiseau-de-feu est encore le meilleur et le roi lui donne une autre vache.

Les jours passent. Son temps de service écoulé, Oiseau-de-feu prend congé du roi et rentre chez lui. Ses camarades lui disent :

— Eh petit gars, tu ne vas pas rentrer chez toi sans nous avoir donné des preuves que tu as de la famille. L'un d'entre nous va t'accompagner pour aller vérifier sur place.

Oiseau-de-feu prend donc avec lui un de ses camarades. Or, chez lui, personne ne semble le connaître.

— Qui est ce jeune homme, demande-t-on, nous ne le connaissons pas.

Le sosie, sorti de la cosse de haricot, l'a précédé à la maison et se fait passer pour Oiseau-de-feu. On constate que les deux se ressemblent beaucoup, mais on ne peut dire lequel des deux est l'enfant de la famille. On demande au père de décider qui est son fils et il désigne le jeune homme issu de la cosse de haricot. Mais le doute persiste : certains membres de la famille se rangent du côté du père, d'autres sont d'avis contraire.

Le lendemain, on raconte cette histoire à un voyageur de passage qui dit :

— Permettez ! Je pense pouvoir résoudre cette énigme.

Il prend avec lui les deux jeunes gens et les conduit à la cour. Il dit au roi :

— Sire, dis-nous lequel de ces deux jeunes gens est ton serviteur.

Le roi dit aux jeunes gens :

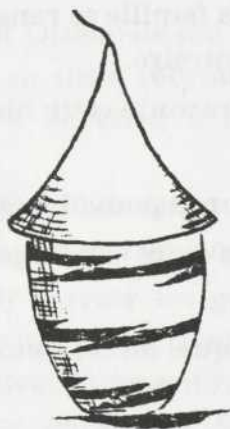
— Dansez devant moi.

Ils dansent et le fils authentique est le meilleur. Le roi le désigne et dit :

— Voici mon serviteur, parole de roi.

Le jeune homme issu de la cosse de haricot disparaît aussitôt d'une manière mystérieuse et personne ne l'a jamais revu. Quant à Oiseau-de-feu, il est rentré chez lui et vit dans le bonheur et la prospérité.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



55. LE PÈRE DÉNATURÉ

Un homme avait deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon se nommait Faraud, la fille s'appelait Éplorée. Sa femme mourut et il resta seul avec ses deux enfants. Quelque temps après, il demanda une autre femme en mariage, mais elle refusa de l'épouser aussi longtemps qu'il ne se serait pas débarrassé de ses deux enfants. La famine sévissait dans le pays. Plus une goutte de pluie n'arrosait la terre. Tout était devenu stérile : les vaches avortaient, les hommes n'engendraient plus, les femmes faisaient des fausses couches. Les devins cherchaient à connaître la cause de ce grand malheur. La famille de la femme affirmait que les deux enfants étaient la cause de cette disette et qu'on devait aller les noyer dans un endroit éloigné. Mais le père prétendait que cela n'avait rien à voir avec son second mariage. Un jour pourtant, il dit à ses enfants :

— Préparez des provisions. Demain, nous partirons tous les trois de bon matin pour un pays lointain où il n'y a pas de famine.

Les enfants emballent des provisions pour la route. Ils ne se rendent pas compte que leur père leur cache la vérité. Partis très tôt le lendemain, ils entrent dans une grande forêt et marchent tout le jour. Le soir, ils trouvent un

endroit propice où passer la nuit. Le lendemain, ils se remettent en route dès le lever du soleil. Au bout de trois jours de marche forcée, les enfants n'en peuvent plus. Au matin du quatrième jour, le père dit à ses enfants :

— J'ai envie, je vais faire mes besoins.

Il s'éloigne de quelques pas, se soulage, jette un fétiche dans ses excréments et s'en va, abandonnant ses enfants dans la forêt profonde. Les enfants patientent un peu, puis ils se mettent à appeler :

— Père! Père!

Or c'est le fétiche qui répond :

— Oui! Oui!

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je n'ai pas encore fini, dit le fétiche.

Après un certain temps, les enfants se rendent compte que leur père les a abandonnés. Éplorée éclate en sanglots et son frère essaie de la consoler.

— Ne pleure pas, lui dit-il, il ne nous arrivera rien. Rentrons à la maison.

Faraud passe devant. Au lieu de revenir en arrière, en direction de la maison, les enfants s'enfoncent davantage dans la forêt. Éplorée chante alors une complainte :

Reviens, reviens, Faraud.

Chez nous, la pluie tombe,

les femmes enfantent,

les enfants pleurent,

les veaux têtent.

Reviens, reviens, Faraud.

Faraud lui répond :

Courage, Éplorée, courage !
Notre père nous a menés jusqu'ici.
Il se cherche une femme,
il veut engendrer,
avoir d'autres enfants.
Courage, Éplorée, courage !

De fait, dans leur pays, la pluie s'est mise à tomber en abondance. Les femmes enfantent, les enfants pleurent, les veaux têtent, tout comme auparavant. Leur père est rentré chez lui et a épousé une autre femme.

Faraud et sa sœur continuent de marcher dans la forêt. Faraud se meurt de soif. Il remarque une flaque d'eau sur le sentier et se penche pour boire. Sa sœur veut l'en empêcher.

— Non ! Ne bois pas, dit-elle. Tu vas être changé en lion et tu vas me dévorer.

— Sois tranquille, répond Faraud, je ne te mangerai pas.

Il boit et, soudain, se métamorphose en lion. Mais il ne mange pas sa sœur. Éplorée et son frère Faraud, changé en lion, continuent de marcher dans la forêt. Ils atteignent un arbre géant aux branches touffues et pleines de fruits bons à manger. Ils en mangent à satiété. Et puis, chaque jour, le lion Faraud va à la chasse et rapporte à sa sœur beaucoup de viande. Éplorée fait la cuisine. Les jours passent. Un bon matin, des chasseurs viennent chasser dans cette forêt. L'un d'eux aperçoit de la fumée et s'approche pour allumer sa pipe au feu qui brûle sous l'arbre géant. Il regarde

partout à la recherche des gens qui entretiennent ce feu et aperçoit dans l'arbre une fille qu'il trouve merveilleusement belle. Il court chez le roi et lui dit :

— Sire, j'ai vu dans la forêt une fille à nulle autre pareille. Toi seul en es digne.

Dès le lendemain matin, le roi se fait porter dans son palanquin près de l'arbre géant. Ses serviteurs portent aussi un autre palanquin pour ramener la jeune fille. Or, ce jour-là, Lion est allé chasser très loin. Les serviteurs du roi demandent à la fille de descendre. Mais Éplorée refuse. Le roi lui dit :

— Si tu ne descends pas, je fais couper l'arbre.

Saisie de frayeur, Éplorée descend. On l'installe dans le palanquin pour la ramener à la cour. En chemin, la jeune fille appelle au secours en chantant une incantation à son frère resté dans la forêt :

Reviens, reviens, Faraud.

Reviens, reviens, Lion.

Malheur ! On m'enlève, Faraud.

Malheur ! On m'enlève, Lion.

Ses appels au secours restent vains car Lion, son frère, n'entend pas. Le cortège parvient au sommet d'une colline. Éplorée reprend ses appels et, cette fois, Lion entend et lui répond. À la cour, on installe Éplorée dans le palais royal. Le roi l'aime et l'épouse sur-le-champ. Lion a suivi le cortège de loin et entre au palais. Les officiers le menacent de leurs lances, mais Éplorée les arrête, leur disant que Lion est son frère. On le laisse en paix, lui offre de la bière

et lui donne à manger. Lion s'installe à la cour. La nuit, Lion est un homme. Le jour, Faraud est un lion. Le roi lui fait construire une maison et lui donne une fille en mariage. Lion s'installe donc et commence à élever sa famille. Sa femme lui donne trois enfants. Un jour, les voisins disent à sa femme :

— Lorsque la pluie tombera en rafales, fais sortir tes trois enfants et envoie-les sous la pluie. S'ils pleurent et veulent rentrer dans la maison, renvoie-les dehors et retourne-les sous la pluie.

La femme suit les conseils de ses voisins. Un jour qu'il pleut à verse, la mère sort ses enfants sous la pluie. L'un d'eux retourne en courant dans la maison. La mère le retourne sous la pluie et il se met à gémir :

— Père! Père! Je vais mourir!

Sa mère lui dit :

— Inutile de pleurer! Tu sais bien que ton père ne t'entend pas.

Or Lion entend ses enfants pleurer. Il sort de la maison pour les protéger de la pluie et les calmer. Pendant que son mari s'occupe de ses enfants, sa femme cache sa peau de lion dans l'intention de la brûler. Revenu dans la maison, Faraud cherche sa peau de lion. Sa femme la tient en main et veut la jeter au feu. Faraud cherche à la reprendre. Ils se chamaillent, mais la femme réussit à jeter la peau dans le feu. La peau grésille et il en sort des vaches, des moutons, des enfants, des serviteurs et des servantes. La maison de Faraud se remplit de toutes sortes de richesses. Les gens viennent voir ce qui se passe et sont émerveillés. Le roi lui

donne des collines à commander. La famille de Faraud devient riche et puissante.

Le temps passe. La famine sévit à nouveau dans le pays d'origine de Faraud et d'Éplorée. Le soleil brûle tout. La terre, les bêtes et les hommes sont devenus stériles. Le père de Faraud et d'Éplorée, parti se ravitailler au loin, aboutit par hasard à la cour du roi, le mari d'Éplorée. Sa fille le reconnaît aussitôt et fait dire à son frère que leur père vient d'arriver. Faraud lui dit :

— Fais-lui cuire des haricots secs. S'il demande de l'eau, envoie-le à la rivière. Ne lui offre rien d'autre.

Éplorée suit à la lettre les recommandations de son frère. Après avoir grignoté ses haricots, le vieillard se meurt de soif et réclame de l'eau. On ordonne à une servante de le conduire à la rivière. Le vieillard se penche pour boire, tombe à l'eau et, emporté par le courant, meurt sans qu'on puisse donner une sépulture décente à son cadavre.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le vieillard qui a expié son crime.



56. LE ROSEAU QUI CHANTE

Il était une fois un homme qui s'appelait Irascible et qui avait deux enfants, une fille nommée Frêle-Roseau et un garçon appelé Langue-Fourchue. Un jour, restée seule à la maison avec son frère cadet, Frêle-Roseau décide de goûter à l'hydromel de son père. Avec une alêne, elle perce un trou dans la paroi de la cruche et se met à lécher le liquide qui s'écoule. Elle en fait aussi lécher à son frère cadet. À leur retour des champs, les parents vont visiter leur hydromel et trouvent la cruche vide. Ils demandent à leur fille :

— Où est passé l'hydromel ?

Elle leur répond qu'elle n'en sait rien. Mais Langue-Fourchue s'empresse de déclarer :

— C'est Frêle-Roseau qui l'a bu. Elle a percé la cruche avec une alêne et elle a bu par le trou. Et elle m'en a fait boire à moi aussi.

Le père saisit alors sa serpette et se met à rosser sa fille. Frêle-Roseau s'enfuit à travers champs. Son père la poursuit, la rejoint au sommet de la colline, la tue et rentre à la maison. Sa femme lui demande :

— Tu l'as tuée, n'est-ce pas ?

— Tais-toi, répond le père. Si tu me fais des reproches, je te coupe en morceaux, toi aussi.

À l'endroit même où est tombée Frêle-Roseau, il pousse une vraie merveille de roseau. Un jour, des chasseurs passent par là, aperçoivent ce magnifique roseau et s'exclament :

— Le chanceux qui coupera ce roseau pour y fixer une pointe de flèche !

Alors, le roseau se met à chanter :

Ne coupez pas ! Ne coupez pas !
Je suis Frêle-Roseau, fille d'Irascible.
J'ai volé de l'hydromel, de l'hydromel savoureux.
Mon père fut saisi d'une fatale colère.
Avec sa serpette, il m'a tuée.
Dans le marais, il m'a jetée.

Saisis par le son de cette voix, les chasseurs se disent :

— Personne ne coupe un roseau qui chante !

Ils laissent là le roseau et passent leur chemin. Des agriculteurs viennent couper des roseaux pour faire une cloison. Ils aperçoivent ce roseau et le trouvent très beau. Comme ils s'apprêtent à le couper, le roseau reprend sa complainte :

Ne coupez pas ! Ne coupez pas !
Je suis Frêle-Roseau, fille d'Irascible.
J'ai volé de l'hydromel, de l'hydromel savoureux.
Mon père fut saisi d'une fatale colère.
Avec sa serpette, il m'a tuée.
Dans le marais, il m'a jetée.

Les agriculteurs se disent :

— Jamais nous ne couperons un roseau qui chante !

Et ils s'en vont couper des roseaux ailleurs. Le fils du roi, qui s'adonne à passer par là, aperçoit lui aussi le beau roseau et dit à ses serviteurs :

— Allez me couper ce roseau.

Or, à l'instant même, le roseau recommence sa plainte :

Ne coupez pas ! Ne coupez pas !
Je suis Frêle-Roseau, fille d'Irascible.
J'ai volé de l'hydromel, de l'hydromel savoureux.
Mon père fut saisi d'une fatale colère.
Avec sa serpette, il m'a tuée.
Dans le marais, il m'a jetée.

Saisis de frayeur, les serviteurs hésitent. Le fils du roi ordonne à ses porteurs de le déposer. Puis il s'adresse au roseau et lui dit :

— Reprend ton chant. Je veux entendre ta voix de nouveau.

Le roseau reprend sa plainte :

Ne coupez pas ! Ne coupez pas !
Je suis Frêle-Roseau, fille d'Irascible.
J'ai volé de l'hydromel, de l'hydromel savoureux.
Mon père fut saisi d'une fatale colère.
Avec sa serpette, il m'a tuée.
Dans le marais, il m'a jetée.

Le fils du roi commande alors à ses serviteurs de déraciner le roseau avec soin et de l'apporter au palais. Il le remet à sa sœur en lui disant :

— Garde-le dans le plus grand secret et essaie de découvrir ce qui se cache en dedans. Je viendrai te le réclamer dans quelques jours.

La princesse cache le roseau dans sa chambre à l'insu de tous. Le lendemain, au retour de l'abreuvoir, elle entonne une chanson :

Le petit roseau de mon grand frère
ne m'aide pas à rentrer les vaches.
Qu'il se casse en deux !

Le petit roseau de mon grand frère
ne m'aide pas à tresser les paniers.
Qu'il se casse en deux !

Frêle-Roseau lui répond :

Qu'il ne se casse pas,
le roseau de ton grand frère !
Il y a dedans un oiseau
plus fort que toi.
Il y a dedans une génisse
plus belle que toi.

La princesse répond :

Montre-toi, oiseau
plus fort que moi.

Montre-toi, génisse
plus belle que moi.

Frêle-Roseau sort alors de son roseau et aide la princesse dans tous ses travaux. Mieux que la princesse, elle sait tenir maison. Lorsque le fils du roi vient réclamer le roseau, sa sœur lui dit que, dans le roseau, se cache une jeune fille d'une beauté sans pareille. Le fils du roi conçoit aussitôt un plan pour sortir cette merveille de son roseau. Sur les instructions de son frère, la princesse appelle Frêle-Roseau et lui demande de mener avec elle les vaches à l'abreuvoir. Dès qu'il l'aperçoit, le fils du roi saisit la jeune fille et l'empêche de retourner dans son roseau. Il l'aime sur-le-champ et l'épouse.

Le temps passe. Le roi s'éteint et son fils le remplace à la tête du royaume. Au bout de quelque temps, survient un voyageur du pays natal de Frêle-Roseau. Il regarde la reine longuement. La reine aussi le fixe un bon moment et lui demande :

— Homme, pourquoi me fixes-tu ainsi ?

— Tu ressembles, dit le voyageur, à une fille de chez nous, Frêle-Roseau, qu'on a assassinée. Ne crois pas que je plaisante, tu lui ressembles en vérité.

— Tu viens du pays de cette fille dont tu me parles ? demande la reine.

— Je suis voisin de sa famille.

— Va, dit la reine, rentre chez toi. Tu diras aux parents de la fille assassinée d'envoyer à la cour, tôt demain matin, des représentants importants de la famille.

Le voyageur se rend tout de suite transmettre le message de la reine aux parents de Frêle-Roseau qui lui disent :

— Va-t-en d'ici, homme, tu te moques de nous.

Cependant, le père réfléchit et se rappelle sa fille qu'il a tuée dans une crise de rage. Il dit, le cœur plein de remords :

— Mon enfant, Frêle-Roseau, je t'ai tuée pour rien. C'est ton frère cadet, Langue-Fourchue, qui m'y a poussé.

Il saisit sa lance pour se suicider, mais on le retient à temps. Il veut en frapper Langue-Fourchue, mais son fils réussit à s'enfuir. Finalement, il se rend à la cour avec plusieurs membres de sa famille. Ils contemplent les grands troupeaux de vaches qui paissent dans les champs. Ils admirent le palais du roi et celui de la reine. Ils sont émerveillés et, en même temps, ils sont saisis de frayeur. Le roi et la reine se portent à leur rencontre. Le père de Frêle-Roseau cherche à se cacher. Le roi et la reine lui disent :

— Des amis viennent à ta rencontre et, au lieu de les saluer, tu cherches à t'enfuir ?

Mort de peur, il revient saluer les souverains. Sa frayeur l'empêche de reconnaître sa fille. Frêle-Roseau, la reine, dit alors à son père :

— Ne crains rien. Je suis ta fille.

Le père croit rêver, tant il est émerveillé. On célèbre les retrouvailles dans une grande allégresse. Frêle-Roseau, la reine, fait de nombreux cadeaux à sa famille. Et, sous le règne sage et bon de Frêle-Roseau et de son mari, le royaume tout entier jouit d'une grande prospérité.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

57. FILLE-D'OMBRE

Il était une fois une jeune fille nommée Fille-d'Ombre, car elle ne pouvait voir la lumière du jour. Un jeune homme se présente pour la demander en mariage.

— Je te la donne volontiers, dit le père, mais tu devras prendre garde à ce qu'elle ne voie jamais la lumière du jour. Elle ne doit jamais sortir de la maison.

— Puisque c'est comme ça, dit le jeune homme, je ne veux plus de votre fille.

Et il rentre chez lui. Plusieurs jeunes gens viennent demander la main de Fille-d'Ombre, mais, apprenant qu'elle ne peut voir la lumière du jour, ils refusent de l'épouser. Un jour, le fils du roi lui-même se présente et demande Fille-d'Ombre en mariage. Le père de la jeune fille lui fait les mêmes conditions qu'aux autres prétendants. Le fils du roi lui dit :

— Il me faut une femme. Tout le reste est sans importance.

— Très bien, dit le père, je te donne Fille-d'Ombre en mariage.

On célèbre la noce. Fille-d'Ombre vient habiter avec son mari. Elle ne sort jamais de la maison de sorte que ni son mari, ni son beau-père, ni sa belle-mère ne peuvent

jamais la voir. Ce qui n'empêche cependant pas Fille-d'Ombre de donner naissance à sept enfants.

Le roi, son beau-père, commence à se faire vieux. Il cherche un moyen de voir sa bru avant de mourir. Un jour, le mari de Fille-d'Ombre se lève de grand matin et part à la chasse avec ses amis. Le roi s'amène alors dans la maison de sa bru et lui dit :

— Fille-d'Ombre, tu ne m'offres point d'eau ?

Fille-d'Ombre lui offre unealebasse de bière. Après avoir vidé laalebasse de bière, le roi répète :

— Fille-d'Ombre, tu ne m'offres point d'eau ?

Fille-d'Ombre lui offre une gourde de lait. Après avoir vidé la gourde de lait, le roi répète une autre fois :

— Fille-d'Ombre, tu ne m'offres point d'eau ?

Fille-d'Ombre lui offre une gamelle d'eau. Le roi vide la gamelle d'un trait. Étonnée de la conduite de son beau-père, Fille-d'Ombre prend son dernier enfant, le lave, le place dans le porte-bébé et le prend sur son dos. Debout près du lit, elle entonne une complainte :

Eh, chasseurs qui chassez dans la forêt,
j'appelle le fils du roi au sujet de son père.
Je lui ai donné de la bière, il a vidé laalebasse.
Je lui ai donné du lait, il a vidé la gourde.
Je lui ai donné de l'eau, il a vidé la gamelle.
Ce qu'il veut, c'est Fille-d'Ombre.
Venez, hâtez-vous avant qu'il ne soit trop tard,
car le roi me poursuit et je dois partir.

Fille-d'Ombre quitte le lit, s'avance jusqu'à la porte et reprend sa complainte :

Eh, chasseurs qui chassez dans la forêt,
j'appelle le fils du roi au sujet de son père.
Je lui ai donné de la bière, il a vidé la calebasse.
Je lui ai donné du lait, il a vidé la gourde.
Je lui ai donné de l'eau, il a vidé la gamelle.
Ce qu'il veut, c'est Fille-d'Ombre.
Venez, hâtez-vous avant qu'il ne soit trop tard,
car le roi me poursuit et je dois partir.

Le roi attend dans la cour, espérant voir enfin Fille-d'Ombre, sa bru. Il l'aperçoit soudain, la regarde longuement et lui dit :

— Maintenant, rentre dans la maison. Je désirais te voir et mes yeux t'ont contemplée.

Fille-d'Ombre a vu la lumière du jour. Elle se trouve désormais sous l'influence d'un terrible maléfice : elle ne peut plus rentrer dans la maison ; elle s'avance dans la cour et, soudain, commence à s'enfoncer lentement dans le sol.

Or, les appels de Fille-d'Ombre ont fait battre le cœur de son mari dans la forêt. Il demande à ses compagnons de chasse de rentrer, mais ils refusent. Il les laisse là et rentre seul chez lui. Dès qu'il a franchi la barrière, il aperçoit la chevelure de Fille-d'Ombre qui s'enfonce dans le sol. Il comprend tout de suite ce qui vient de se passer, se précipite dans la maison et s'effondre sur son lit. Inconsolable, il reste couché plusieurs jours sans manger ni boire. La colline retentit de ses lamentations :

— Ô Dieu, ô Dieu, qui me rendra ma douce Fille-d'Ombre ?

Une voix venue de l'au-delà lui dit un jour :

— Si je te rends ta femme, que me donneras-tu en retour ?

— Tout ce que je possède, s'exclame le malheureux fils du roi.

— Fais le ménage de ta maison, lui ordonne la voix. Ensuite, rassemble les membres de ta famille et ceux de la famille de Fille-d'Ombre. Je te ramènerai ta femme du monde des esprits.

Lorsque tous les membres des deux familles sont réunis, Fille-d'Ombre surgit du séjour des esprits.

— Désormais, lui dit la voix, tu n'as plus rien à craindre des hommes.

Depuis lors, Fille-d'Ombre n'a plus à se cacher des hommes. Elle peut voir la lumière du jour.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



58. LE FILS INFIRME DU ROI

Il était une fois une fille qui habitait sur le sommet d'une colline. Elle était d'une telle beauté qu'on n'en pouvait trouver d'égale dans tout le royaume. Elle s'appelait Mignonne. Des pasteurs venaient la demander en mariage, elle les refusait. Des agriculteurs venaient la demander en mariage, elle les refusait. Quant aux chasseurs, ils ne pensaient même pas à la demander en mariage.

En bas, dans la vallée, habitait un roi qui avait plusieurs femmes et de nombreux enfants. Une femme lui avait donné un enfant infirme nommé Finaud et il l'avait répudiée. Un jour, les fils du roi se mettent en route pour aller demander en mariage Mignonne, la fille qui refuse tous les prétendants. Finaud suit le groupe à distance. Il a l'intention, lui aussi, de demander Mignonne en mariage. Les jeunes princes apportent avec eux des provisions et des cadeaux et sont accompagnés par tout un cortège de serviteurs. Quant à Finaud, sa mère lui a préparé un petit paquet de légumes. Par contre, il a pris en cachette le talisman de sa mère. Les jeunes gens, pleins d'espoir, marchent d'un bon pas. À un moment donné, pour se donner du courage, ils se mettent à chanter :

Descends, fils de roi.
Remonte, fils de roi.
Là-bas, sur la colline,
Mignonne est toujours libre.

Le midi, ils s'assoient pour manger. Finaud cherche à s'approcher, mais on le chasse. Il va s'asseoir à l'écart et mange seul ses légumes. On continue le voyage. On marche, on marche, on marche. Au terme d'une longue marche, les demi-frères de Finaud se sentent à bout de forces et rebroussent chemin. Finaud, lui, poursuit sa route. Il grimpe un flanc de colline et dévale la pente de l'autre côté. Il avance, il se hâte. Entre-temps, les fils du roi rentrent à la maison. N'apercevant pas son fils, la mère de Finaud s'écrie :

— Ils ont tué mon fils ! Malheur de malheur ! Comment convaincre le roi, son père, que je voulais le garder à la maison ?

Finaud marche toujours. Il traverse une colline après l'autre en chantant :

Descends, fils de roi.
Remonte, fils de roi.
Là-bas, sur la colline,
Mignonne est toujours libre.

À chaque colline qu'il passe, il répète ces mots, deux fois, trois fois. À la tombée de la nuit, il marche et chante encore en ajoutant :

Toi qui descends la colline,
va dire à mes parents

que je marche
et que je chante.

Et il répète ces mots deux fois, trois fois. Il continue son chemin sans relâche, répétant sans cesse :

Descends, fils de roi.
Remonte, fils de roi.
Là-bas, sur la colline,
Mignonne est toujours libre.

Toi qui descends la colline,
va dire à mes parents
que je marche
et que je chante.

Finalement, Finaud débouche devant la maison de Mignonne. Se servant du talisman de sa mère, il se métamorphose en un joli galet, dévale la pente, traverse la cour et roule jusque dans la maison, créant tout un émoi parmi les gens présents. Assise dans la maison, Mignonne appelle son père :

— Père, père, vite, viens voir !

Elle n'ose bouger. Figée de peur, elle se presse sur la paroi du fond. Son père arrive en hâte, jette un regard au galet et s'étonne. Le lendemain, il se lève tôt pour aller consulter le devin. L'oracle est impérieux :

— Tu dois poser le galet seul dans une maison bien propre et lui donner à manger. Le soir, Mignonne doit aller lui préparer son lit et coucher avec lui. Si elle refuse de coucher avec le galet, elle mourra de mort certaine.

Le père exécute à la lettre les ordres du devin. Et, tous les soirs, Mignonne va faire le lit et coucher avec le galet. Or, lorsque tombe la nuit, le galet se métamorphose en un beau jeune homme et il couche avec Mignonne et l'aime. Le matin, le beau jeune homme redevient galet. Mignonne devient enceinte et, le temps venu, elle met au monde son enfant. Ses compagnes lui demandent comment il se fait qu'elle a eu un enfant sans connaître d'homme. Elle leur répond en souriant :

— Je n'en sais rien, moi non plus.

Quelques jours après la naissance de l'enfant, Finaud dit à Mignonne, sa femme :

— Va dire à ton père de préparer de la bière. Je désire aller le saluer et causer avec lui. Un peu plus tard, j'irai aussi saluer mes parents.

Le père de Mignonne prépare de la bière et range la maison pour que tout soit bien propre. Le jour dit, Finaud s'approche du galet dans lequel il se cachait et il le brise en menus morceaux. Il en sort toutes sortes de bonnes choses, des serviteurs et des servantes, des vaches, un tambour même, et des richesses innombrables. Le lendemain, il installe dans un palanquin sa femme et son enfant. Il amène une vache et beaucoup d'autres cadeaux et se rend chez les parents de Mignonne. Tout le monde est heureux de voir Mignonne et son mari. Finaud donne à son beau-père la vache de la dot et le beau-père remet à Finaud la génisse du bonheur. On fait la fête, on boit, on danse, on rit. La fête finie, Finaud rentre chez lui avec sa femme et son enfant. Au bout de quelque temps, il dit à sa femme :

— Je veux aller voir si ma mère vit encore.

Il se met en route avec sa femme, son enfant, des serviteurs et des vaches. Ils descendent la colline. Le roi regarde venir le cortège et n'y comprend rien. Finaud envoie un messager :

— Va dire au roi que c'est Finaud qui arrive.

Le serviteur court annoncer au roi que c'est son fils Finaud qui arrive. Finaud s'approche avec toute sa suite. On se salue longuement. Le roi offre à boire et à manger à tout le cortège. La cour est en liesse. Finaud raconte au roi, son père, tout ce qui s'est passé. Il lui annonce qu'il a épousé Mignonne. Le roi le félicite et lui dit :

— Toi seul es mon fils. Les autres sont des vauriens.

La mère de Finaud est secouée par l'émotion. Le roi en fait sa grande favorite et l'installe dans la plus belle maison. Tout cela est advenu grâce à l'intelligence et à la persévérance de Finaud, le fils infirme du roi.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



59. LA BERGERONNETTE AMÈNE UNE FIANCÉE AU ROI

Il était une fois une très jolie fille. Elle s'appelait Désirée. Dès qu'elle fut en âge, ses parents la laissaient seule à la maison pour faire les travaux domestiques. Un jour, alors que les parents sont partis cultiver leurs champs, les chasseurs du roi se présentent avec leurs chiens. Ils s'arrêtent à la barrière et appellent :

— Eh, gens de céans, apportez-nous un peu de feu.

Désirée leur apporte du feu. Les chasseurs l'examinent longuement et s'empressent d'aller dire au roi :

— Sire, nous avons vu là-bas une fille qui n'a pas sa pareille dans tout le royaume. Aucun chasseur n'est digne d'elle. Aucun agriculteur n'est digne d'elle. Aucun pasteur n'est digne d'elle. Seul, toi, souverain du royaume, peux être digne d'une telle beauté.

Le roi leur ordonne aussitôt d'aller lui chercher cette splendide créature. Les chasseurs reviennent donc et appellent de nouveau :

— Eh, gens de céans, apportez-nous un peu de feu.

Désirée leur apporte du feu. Elle les salue, les invite à entrer dans la cour, les fait asseoir et leur offre de la bière. Après avoir vidé la calebasse, les chasseurs lui disent au

revoir. Désirée leur fait le pas de conduite jusqu'à la barrière et leur dit :

— Au revoir, allez en paix.

Les chasseurs lui demandent :

— Pourquoi ne nous raccompagnes-tu pas au-delà de la barrière ?

Désirée leur répond :

— Je ne raccompagne jamais les hommes hors des limites de la cour.

Les chasseurs insistent et lui chantent :

Désirée, Désirée,
raccompagne-nous.

Elle leur répond en chantant :

Désirée ne raccompagne pas les hommes.
On ne renverse pas le lait de ses hôtes.
On ne répand pas la bière de ses hôtes.
On ne brûle pas la marmite de ses hôtes.
Désirée ne raccompagne pas les hommes.

Les chasseurs reviennent dire au roi que la belle fille refuse de venir à la cour. Chagriné, le roi dit :

— Dommage !

Ayant entendu tout cela, la bergeronnette s'approche du roi et lui demande :

— Sire, qu'y a-t-il ? Quelle est la cause de ton chagrin ?

— Que me veux-tu ? Je désire une fille qui se refuse à moi. Tu y peux quelque chose, toi ?

— Qu'est-ce que je ne peux pas faire ? À qui t'amènera cette fille que tu désires, que donneras-tu en récompense ?

— Ma récompense sera royale : je comblerai tous ses désirs.

Le lendemain, la bergeronnette se rend chez Désirée. Elle la trouve en train de se baigner dans la cour, son pagne séchant au soleil. La bergeronnette saisit le pagne et va se percher sur un poteau de la barrière. Désirée appelle l'oiseau doucement et lui chante :

Bergeronnette,
rends-moi mon pagne.

La bergeronnette lui répond :

Viens, allons à la cour
entendre le tambour,
et je te rendrai ton pagne.
Au son du tambour,
je te rendrai ton pagne.

Alors, Désirée se lance à la poursuite de la bergeronnette. Effarée, sa mère sort de la maison en courant et rappelle sa fille :

— Désirée, reviens tout de suite ! Tu es toute nue !

Désirée lui répond :

— Oh ! ma mère, tu as beau me rappeler, c'est inutile. Cette bergeronnette m'a ensorcelée !

Et Désirée continue de poursuivre la bergeronnette, la suppliant de lui rendre son pagne. Or, la bergeronnette

conduit Désirée à la cour du roi. Elles passent la barrière, elles traversent l'esplanade, elles franchissent le porche du palais, elles évitent la salle de réception, elles pénètrent directement dans la chambre du roi. La mère de Désirée a couru derrière, ne cessant de rappeler sa fille, mais elle n'a pas osé franchir le porche du palais.

Le roi est enchanté de la venue de Désirée. Il l'aime et l'épouse sur-le-champ. Il fait appeler la mère de Désirée et lui donne des vaches et des génisses et beaucoup d'autres cadeaux. La mère de Désirée rentre chez elle, satisfaite. Le roi donne aussi beaucoup de cadeaux à la bergeronnette.

Devenue reine, Désirée vit auprès du roi dans la prospérité et le bonheur.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



60. LA FILLE DU ROI ÉPOUSE UN VIEILLARD

Il était une fois un roi qui avait une très jolie fille. Lorsqu'elle fut en âge, on venait de toutes parts la demander en mariage, mais elle refusait tous les prétendants. Elle voulait épouser un jeune homme dont la peau est lisse, sans ride ni bouton.

Un vieillard, muni de son bâton de marche, se rend prendre du service à la cour. Il se construit d'abord une petite maison non loin du palais royal. Puis il va dire à la fille du roi :

— Mon enfant, si tu cherches le bonheur, prends ma pipe et mon tabac, bourre ma pipe bien tassée, allume-la d'un charbon ardent et viens me la porter.

La fille du roi se dit en elle-même :

— Je ne vais quand même pas te priver de ce petit bonheur. Petit bonheur que tu as d'ailleurs apporté avec toi.

Elle allume donc la pipe du vieillard et revient la lui présenter. Il lui saisit le bras, mais la jeune fille recule vivement et lui échappe. Le vieillard lui chante :

Présente-moi ma pipe,
Beauté sans pareille,
Corps admirable.

Celui qui t'épousera
sera lui aussi
beau comme le matin.

La fille du roi se rapproche du vieillard. Il fait mine de la saisir à nouveau, mais elle recule vivement. Grâce à ce petit jeu, imperceptiblement, le vieillard fait reculer la jeune fille jusqu'à sa maison. À chacune de ses tentatives, la fille du roi fait un petit bond en arrière. Elle finit par entrer dans la cour du vieillard sans s'en rendre compte. Le vieillard la saisit, l'entraîne dans sa maison, l'aime et l'épouse. Ils passent la nuit ensemble. Le lendemain matin, le vieillard se lève, métamorphosé en un jeune homme beau comme le matin. Et une peau parfaite, sans une seule ride, sans un seul bouton !

— Exactement ce que je désirais ! s'extasie la fille du roi, qui ignore comment ce bonheur lui est venu.

Elle possède de grands troupeaux et vit dans la prospérité et la félicité avec son beau mari et leurs nombreux enfants.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



61. PALABRE ENTRE LE SOLEIL ET LA NUIT

Un jour, le soleil rencontre la nuit et lui tient ce langage :

— Veux-tu bien me dire ce que tu fais sur terre ? Ne sais-tu pas que tous les hommes te craignent et que toutes les choses t'ont en horreur ? Tu cherches à te montrer, mais on ne peut te voir. D'où sors-tu ? Lorsque tu me rencontres, tu ne peux cheminer avec moi, tu dois fuir devant moi. C'est moi que les hommes désirent. C'est moi que les êtres chérissent. Dès que je me montre, on m'acclame. Les vaches se rendent aux pâturages, le voyageur se met en route, l'agriculteur se rend dans ses champs, les oiseaux chantent et s'envolent. Mais toi, quand tu te montres, les hommes se terrent et les choses se figent.

La nuit répond au soleil :

— Beau discours, Soleil. Mais tu dérailles. Tu fais le hautain et, pourtant, c'est moi qui t'ai donné ton nom. S'il n'y avait pas la nuit, qui saurait que tu es le soleil ? Tu te vantes d'être adoré de tous les hommes et de toutes les choses. Tu oublies que je te hais, comme je hais tous les vantards. De fait, tous les êtres te redoutent. Ils craignent d'être brûlés par tes rayons meurtriers. Tu n'as rien donné aux hommes que la peur et la souffrance. Tu te vantes de ta supériorité, mais en quoi m'es-tu supérieur ? Je te le

demande. Tu mènes les vaches aux pâturages, mais qui les ramène dans la sécurité du campement? Tu dis aux voyageurs de partir, mais qui les arrête pour se reposer? Qui ramène les agriculteurs des champs? N'est-ce pas moi qui récompense les travailleurs en leur procurant nourriture et sommeil? Oh, je le sais bien, tu fais des gorges chaudes de mes paroles. Mais viens, allons trouver un juge qui tranchera.

Le soleil et la nuit partent donc ensemble à la recherche d'un juge. Chemin faisant, la nuit aperçoit une hyène et elle dit au soleil :

— Je te propose trois témoins, un parmi les bêtes, un parmi les oiseaux et un parmi les hommes. Voici le témoin de parmi les bêtes.

S'adressant à l'hyène, la nuit lui demande :

— Eh toi, hyène, sois franche et dis-nous qui tu préfères. Aimes-tu mieux lui, le soleil, ou moi, la nuit?

L'hyène ricane :

— Moi, c'est évident, il n'y a que la nuit que j'aime.

— Tu vois, dit la nuit au soleil, ta fierté en prend un coup! Nous venons d'entendre notre premier témoin.

— Bof! raille le soleil, que peut valoir le témoignage de l'hyène? Qui acceptera la parole de cette hideuse bête de nuit?

Poursuivant leur route, ils croisent un hibou que la nuit interpelle aussitôt :

— Eh toi, l'oiseau, parle franchement. Notre palabre n'est pas bien difficile à trancher. Il y a lui, le soleil et il y a moi, la nuit. Qui préfères-tu?

— Autrefois, dit le hibou, j'avais de beaux yeux. Mais maintenant, j'ai de gros yeux globuleux qui me défigurent. C'est la faute du soleil. Il m'a, un jour, tiré des flèches dans les yeux.

Alors, la nuit s'exclame :

— Tu entends, Soleil? Peux-tu encore faire le fier? Oseras-tu récuser ce témoignage?

Et ils poursuivent leur route.

— Rendons-nous maintenant chez les hommes, dit la nuit. Tiens, tu commences à traîner la patte? Craindrais-tu par hasard le témoignage des hommes?

Ils rencontrent un forestier. La nuit lui dit :

— Eh toi, l'homme, approche un peu, nous avons besoin de ton témoignage. Ce n'est pas difficile, il s'agit de trancher notre palabre. Il y a lui, le soleil et il y a moi, la nuit. Qui des deux préfères-tu?

Le forestier répond :

— Le soleil est mon ennemi juré. Je me bâtis une maison et il la détruit. Mais toi, la nuit, je t'aime bien, parce que tu me traites bien.

— Ah! Ah! dit la nuit au soleil, ce témoignage est-il assez clair? Ne t'ai-je pas dit que tu n'as pas d'amis? Tu es égoïste, tu n'aimes que toi. Retourne chez toi dans le ciel. Tu n'es descendu sur terre que pour te pavaner.

Humilié, le soleil fait demi-tour pour rentrer chez lui. Une chauve-souris vient alors lui dire à l'oreille :

— La nuit s'est montrée plus rusée que toi. Les témoins étaient tous de ses amis. Va, récuse ces témoins et demande-lui d'en proposer d'autres. Si elle te propose un

témoin parmi les mammifères, choisis-moi, car j'allaite mes petits, moi aussi. Si elle te propose un témoin parmi les oiseaux, choisis-moi, car je vole, moi aussi. Si elle te propose un témoin parmi les hommes, choisis un tailleur qui coud des habits de cuir, car la nuit est son pire ennemi.

Le soleil revient donc dire à la nuit :

— Je récuse tes trois témoins, ils sont tes amis. Seul, Dieu peut prononcer un jugement équitable.

— D'accord, dit la nuit, que Dieu soit notre juge !

Ils se présentent donc devant Dieu, le saluent genou en terre, et lui disent :

— Seigneur, sois notre juge. Qui de nous deux est le plus utile ?

Dieu dit :

— Vous êtes tous les deux utiles. Je n'ai rien créé d'inutile. La beauté du corps se manifeste sous les rayons du soleil tandis que la beauté de l'âme se révèle dans les ténèbres de la nuit. C'est pourquoi certains vantent leur beauté le matin mais, la nuit venue, se conduisent comme des hyènes. Allez, je suis fatigué de vos chicanes. Vivez en paix, dans le respect mutuel.

Et c'est depuis ce temps que le soleil ne cesse de pourchasser la nuit. Mais la nuit devance toujours le soleil sur la terre. Le soleil demande parfois l'aide du feu. Un feu s'allume, la nuit s'enfuit. Le feu s'éteint, la nuit revient. Le soleil ne cesse de courir là-haut dans l'espoir de rejoindre la nuit. Mais chaque jour, la nuit précède le lever du soleil.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.

62. LES EAUX DU LAC

Un homme avait deux femmes. L'une s'appelait Délaisée et l'autre, Désirée. Les deux lui donnèrent chacune une fille. Un jour, alors que les fillettes ont atteint l'âge de faire les commissions, le père prépare des provisions de route et envoie ses filles chercher de l'eau au lac. Les enfants partent tôt le matin avec leurs cruchons et leurs provisions. Elles marchent trois jours et trois nuits et arrivent au lac au matin du quatrième jour. Maître Tireleau ne leur crée aucun embêtement. Sans les faire attendre, il leur remplit leurs cruchons, met les couvercles, les pose sur leurs têtes et leur dit :

— Portez vite cette eau à celui qui vous a envoyées la chercher. Mais, attention ! Vous ne devez, en aucun cas, durant tout le trajet, lever le couvercle de vos cruches.

Les fillettes se remettent en route aussitôt. À mi-chemin, la fille de Désirée pousse un soupir et se plaint d'être fatiguée et d'avoir soif. Sa demi-sœur lui dit de patienter, car elles approchent. Mais, un peu plus loin, la fille de Désirée se plaint :

— Je n'en peux plus. Je vais poser ma cruche par terre et je vais boire. Je ne suis quand même pas pour mourir de soif alors que je porte sur ma tête une cruche pleine d'eau.

Mais la fille de Délaiissée lui rappelle la recommandation de Maître Tireleau :

— Nous ne pouvons pas ouvrir nos cruches aussi longtemps que nous sommes en route. Souviens-toi !

L'enfant gâtée refuse d'écouter sa demi-sœur. Elle pose sa cruche, lève le couvercle et regarde dedans. Malheur de malheur ! Sa cruche grouille de serpents, de crapauds, de vers, de têtards et de toutes sortes de bêtes immondes. Elle remet vite le couvercle disant :

— Heurk ! Ce que je viens de voir est écœurant !

Sa compagne lui reproche :

— Pourquoi n'as-tu pas suivi le conseil de Maître Tireleau ?

Les deux fillettes se remettent en route. De retour à la maison, le père se réjouit de les voir arriver. Il les amène dans la cour, les aide à déposer leurs cruches avec précaution, leur donne un peu de lait et leur accorde quelques instants de repos. Il ordonne ensuite à ses serviteurs d'étendre des nattes par terre et il s'assied en compagnie de ses deux femmes. Il demande à ses filles de s'approcher et de lui montrer l'eau du lac qu'elles ont rapportée dans leurs cruches.

La fille de Désirée s'approche la première. Elle pose sa cruche sur une natte devant son père et lève le couvercle. Des serpents, des crapauds, des vers de marais, des tortues, toutes sortes de bêtes qui vivent dans l'eau, sortent de la cruche en un courant rapide et ininterrompu et se répandent dans la cour. Tout le monde présent est frappé de stupeur. Le père entre dans une violente colère. Il se lève et se réfugie dans la maison. Les serviteurs roulent les

nattes souillées pour les brûler. Le premier moment de stupéfaction passé, les serviteurs se souviennent que la fille de Délaissée a, elle aussi, rapporté une cruche d'eau du lac. Ils demandent au père :

— Pourquoi ne regardes-tu pas ce que la fille de Délaissée a rapporté ?

— Ce que je n'ai pas trouvé chez mon enfant bien élevée, rugit-il, comment puis-je espérer le trouver chez la fille de Délaissée ?

— Nul ne jette une gerbe de sorgho sans l'avoir déliée, lui répliquent sentencieusement ses serviteurs. Tu dois sortir et venir voir ce qu'il y a dans la cruche de la fille de Délaissée.

Un peu calmé, le père sort de la maison et revient s'asseoir dans la cour. La fille de Délaissée pose son cruchon sur une natte étendue devant lui, soulève le couvercle pour que son père puisse y jeter un coup d'œil. Émerveillé, le père s'écrie :

— Vite, qu'on étende d'autres nattes !

La curiosité de toute la maisonnée est à son comble. On a hâte de voir ce qui va sortir de la cruche. Lentement, la fillette penche sa cruche. Un flot blanc de perles de toutes sortes se répand dans la cour. On se précipite pour en ramasser le plus possible dans des corbeilles. Le père est fou de joie. Il prend sa fillette dans ses bras, l'embrasse, la serre contre lui et lui dit toutes sortes de belles paroles. Ensuite, s'adressant à Délaissée, qui lui a donné une fille si admirable, il lui dit toute sa reconnaissance.

— Plus de misère pour toi ! s'écrie-t-il. Tu vas quitter ta hutte minable et venir habiter la maison de ma favorite.

Se retournant ensuite vers Désirée, il lui dit :

— Quant à toi, femme de rien, pars avec ta fille et va te chercher un gîte ailleurs.

C'est ainsi que Délaisée et sa fille sont devenues prospères tandis que Désirée et sa fille ont été condamnées au vagabondage.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est Désirée et sa fille qui s'en sont allées.



63. LE MONT DE LA MORT

Il était une fois trois filles. L'une était fille de chasseurs et s'appelait Chasseresse. La seconde était fille d'agriculteurs et se nommait Fermière. La troisième était fille de pasteurs et s'appelait Pastourelle. Un jour, elles partent ensemble ramasser des herbes fines. Leur travail accompli, elles s'assoient pour causer. Chasseresse dit :

— Moi, il me semble que mes parents m'aiment.

— Moi aussi, je crois que mes parents m'aiment, dit Fermière.

— Et moi aussi, dit Pastourelle, je pense que mes parents m'aiment. Mais, pour savoir si nos parents nous aiment vraiment, trouvons une chose qui leur tient à cœur et demandons-leur de nous la donner. S'ils nous donnent ce que nous leur demandons, nous saurons que nos parents nous aiment vraiment.

Chasseresse parle la première et dit :

— Je vais demander à mon père le beau pagne qu'il porte autour de ses reins. S'il me le refuse, je m'ôterai la vie.

Fermière dit à son tour :

— Je vais demander à mon père la houe toute neuve qu'il vient d'acheter. S'il me la refuse, je m'ôterai la vie.

Pastourelle dit enfin :

— Je vais demander à mon père de me tuer son taurillon favori. S'il refuse, je m'ôterai la vie.

Chasseresse reçoit le beau pagnon de son père et Fermière, la houe toute neuve de son père. Elles sont satisfaites et se disent rassurées sur l'amour de leur père. Pastourelle, par contre, à peine a-t-elle prononcé le nom du taurillon favori de son père qu'il lui jette des herbes à la figure et s'écrie :

— Que je tue mon taurillon favori pour toi ? Et pour quelle raison ? Jamais je ne tuerai mon taurillon pour toi ! Tu m'entends ? Jamais !

Pastourelle répond :

— Si tu ne tues pas ton taurillon favori pour moi, je ne te demanderai plus rien, car je vais m'ôter la vie.

— Vas-y, réplique son père, fou de rage, ôte-toi-la, ta chienne de vie !

Or, non loin de la maison, il y a une colline appelée Montmort, ainsi nommée parce que c'est là que les désespérés viennent mettre fin à leurs jours. Pastourelle se rend au pied de la colline et elle supplie son père de venir la chercher en lui chantant une complainte :

Moi, Pastourelle, je t'appelle,
toi, mon père, qui m'a engendrée,
si tu ne tues pour moi ton taurillon favori,
je vais monter le Montmort.

Son père lui répond :

Toi, Pastourelle, je te le dis,
ma fille toute belle, que j'ai engendrée,

je ne tuerai pas pour toi mon taurillon favori,
va, monte le Montmort.

Alors, Pastourelle monte bravement le Montmort. Au sommet, elle s'assoit pour attendre la fin. La soif, la faim et le froid finissent par l'emporter. Sur son cadavre, il germe un calebassier qui ne produit qu'un seul fruit d'une taille gigantesque.

Un groupe de chasseurs chassant près de Montmort lèvent un serval et se lancent à sa poursuite. La bête les entraîne au sommet de la colline, tout près de la grosse calebasse. La vue d'un pareil prodige leur fait oublier le serval. Ils s'arrêtent et contemplent longuement cette merveille. Un adolescent parmi les chasseurs dit :

— Apportons-la avec nous !

Les hommes essaient de la charger sur leur tête, mais ne peuvent même pas la bouger. L'adolescent, lui, la soulève, la pose sur sa tête et rentre à la maison. Il dit à ses parents :

— Suspendez cette calebasse dans un filet. Vous lui verserez du lait d'une vache qui n'a jamais perdu de veau. Et n'oubliez pas ! Il ne faut jamais lui servir d'autre lait.

Chaque matin, on lui sert du lait de vache qui n'a jamais perdu de veau. Et, le soir, on lui en sert encore. Et ainsi tous les jours, durant trois mois. Au bout de trois mois, l'adolescent repart à la chasse avec quelques compagnons. Mais, au milieu de la matinée, il revient à la maison surveiller sa calebasse. Or Pastourelle est sortie de sa calebasse pour faire les travaux de la maison. L'adolescent sort de sa cachette, saisit Pastourelle, lui jette autour

du cou le collier des fiançailles, l'aime et l'épouse. Quelques jours plus tard, on célèbre la noce et les nouveaux époux habitent ensemble. Après leur deuxième enfant, Pastourelle dit à son mari :

— Selon la coutume, je veux aller saluer mes parents.

Ils rassemblent des cruches de bière et choisissent une vache. Ils s'engagent des porteurs et partent visiter les parents de Pastourelle. Ils doivent passer par le Montmort. Arrivés à l'endroit même où son mari a trouvé la calebasse, Pastourelle dit :

— Déposez vos fardeaux et reposez-vous un peu. Je vais appeler mes parents.

Et Pastourelle se met à chanter :

Moi, Pastourelle, je t'appelle,
toi, mon père, qui m'a engendrée,
si tu ne tues pour moi ton taurillon favori,
je vais monter le Montmort.

Ceux qui l'entendent se demandent qui est-ce qui chante ainsi. Cependant, les parents de Pastourelle reconnaissent leur fille. Son père lui répond alors :

Pastourelle, je te le dis,
ma fille toute belle que j'ai engendrée,
je veux tuer pour toi mon taurillon favori,
descends du Montmort.
Viens, image de ton père,
je veux tuer pour toi mon taurillon favori.
Viens, sourire de ta mère,
je veux tuer pour toi mon taurillon favori.

On arrive en foule à la maison. On fait la fête. Le père fait tuer son taurillon favori. Pastourelle raconte à ses parents toutes ses aventures.

— Au moment de mourir au sommet de Montmort, dit-elle, je suis entrée dans une grande calebasse qu'un adolescent a apportée chez lui. Pendant plusieurs mois, il m'a nourrie de lait de vache qui n'a jamais perdu de veau. Puis, un jour, il m'a aimée et épousée. Nous sommes venus aujourd'hui vous faire la visite traditionnelle après le deuxième enfant.

Pastourelle passe quelques jours chez ses parents puis, en compagnie de son mari et de ses enfants, elle rentre chez elle. Depuis lors, ils vivent dans la prospérité et le bonheur.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



64. L'ENFANT SAUVÉ DE L'UNICORNE

Un homme avait plusieurs enfants. Ils allaient tous aux champs, sauf le cadet qui restait seul à la maison. Un jour, un unicorn entre dans l'enclos et dévore tous les veaux. Avant de partir, il dit à l'enfant :

— Fais bien attention ! Tu ne dis rien à personne ! Sinon, je te mangerai toi aussi.

De retour des champs, le père constate qu'il ne lui reste plus un seul veau. Il demande à l'enfant ce qui s'est passé. L'enfant ne veut rien lui dire, tant il a peur de l'unicorne. Il va se cacher dans la chambre du fond, mais son père l'y rejoint et insiste pour savoir. L'enfant lui dit :

— Je vais tout te dire si tu réunis mes frères. Je veux qu'ils entendent ce que j'ai à dire et qu'ils me défendent lorsque je serai en danger.

Le père réunit tous ses fils. On allume un feu pour se chauffer et, de son plein gré, l'enfant leur raconte ce qui s'est passé.

— Ce jour-là, dit-il, une bête étrange est venue. Elle n'a qu'une seule corne dans le front. Elle a dévoré tous les veaux. Elle m'a dit que si je la dénonçais en plein jour, elle me mangerait en plein jour et que si je la dénonçais en pleine nuit, elle me mangerait en pleine nuit.

On lui dit de se calmer, de se coucher et de dormir. Durant la nuit, l'unicorne s'approche de la maison et flaire ce qui se passe. Tous dorment d'un profond sommeil, sauf l'enfant qui reste éveillé toute la nuit. L'unicorne retourne dans la forêt et se met à clamer ses hauts faits :

Je suis l'unicorne.
Je dévore le cadet et non l'aîné.
Je l'arrache des bras de son père,
je l'arrache des bras de sa mère,
Je frappe son corps pour attendrir la chair.

L'enfant a entendu le chant de l'unicorne. Il chante à son tour :

Entends-tu, ma mère, entends-tu
ce que dit l'unicorne ?
Entends-tu, mon père, entends-tu
ce que dit l'unicorne ?
Il est l'unicorne.
Il dévore le cadet et non l'aîné.
Il l'arrache des bras de son père,
il l'arrache des bras de sa mère,
Il frappe son corps pour attendrir la chair.

L'enfant se lève et va rejoindre ses frères. L'unicorne continue de clamer ses hauts faits. L'enfant se meurt de peur. Entendant l'unicorne tout près de la maison, il se lève, prend des couteaux et les fait rougir au feu. Il réveille ses frères et les prie de se hâter. Il chante :

Entends-tu, ma mère, entends-tu
ce que dit l'unicorne ?
Entends-tu, mon père, entends-tu
ce que dit l'unicorne ?
Entendez-vous, mes frères, entendez-vous
ce que dit l'unicorne ?
Il est l'unicorne.
Il dévore le cadet et non l'aîné.
Il l'arrache des bras de son père,
il l'arrache des bras de sa mère,
Il frappe son corps pour attendrir la chair.

Mais personne ne se lève. L'enfant panique. Ses frères ont été ensorcelés, personne ne peut se lever. L'unicorne entre dans la maison, s'approche de l'enfant et lui dit :

— Je te l'avais dit, n'est-ce pas ? Maintenant, monte sur mes épaules et allons-nous-en.

L'enfant monte sur les épaules de l'unicorne. La bête quitte la maison et s'en va dans la forêt avec son fardeau. Chemin faisant, l'enfant appelle au secours en chantant une incantation :

Chien de tête portant clochette,
je suis là, je suis là.
Chien de queue tacheté de blanc,
je suis là, je suis là.

Ses frères, partis chasser avec leurs chiens, entendent la voix de l'enfant qui répète son incantation :

Chien de tête portant clochette,
je suis là, je suis là.
Chien de queue tacheté de blanc,
je suis là, je suis là.

L'unicorne demande alors à l'enfant :

— Qu'est-ce que tu chantes ? Es-tu en train d'appeler au secours ?

— Non, dit l'enfant. Je chante la chanson du garçon tacheté de blanc qui a bu tout l'hydromel.

Ses frères débouchent soudain dans une clairière et cernent l'unicorne qui laisse tomber son fardeau et cherche à fuir. Tremblant de peur, le cadet se relève et s'éloigne de la bête. Ses frères transpercent l'unicorne de leurs lances. Ils lui ouvrent le flanc et en retirent vivants tous les veaux qu'il leur a mangés.

C'est ainsi que le cadet de la famille a été sauvé de l'unicorne.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est l'unicorne qui est mort.



65. L'ENFANT QUE L'EAU NE POUVAIT TOUCHER

Un homme avait deux enfants. L'aîné était comme tous les autres enfants, mais pas le cadet. À sa naissance, ses parents s'aperçurent qu'il n'était ni un garçon ni une fille. Frappés de stupeur, ils allèrent consulter le devin qui leur dit :

— Cet enfant ne doit pas se laver. Jamais l'eau ne doit toucher son corps.

Ainsi fut fait. L'enfant grandit sans jamais se laver. Un jour, ses parents partent tôt le matin pour aller cultiver leurs champs et le laissent à la maison. Son frère aîné rentre de puiser l'eau en maugréant que c'est toujours lui qui est chargé des corvées tandis qu'on prête trop d'attention au cadet. Il demande à son frère de l'aider à déposer sa cruche. Le cadet refuse. L'aîné insiste. Finalement, le cadet cède, mais il prévient son frère :

— Je viens t'aider, frère aîné, mais prends bien garde de ne pas verser d'eau sur moi.

Cependant, dès qu'il est assez proche, l'aîné lui verse de l'eau sur tout le corps. Le cadet se précipite aussitôt vers l'entrée de la cour. À peine a-t-il passé la barrière qu'il commence à s'enfoncer dans le sol. Il entonne alors une incantation :

Père, Père, viens,
disons-nous adieu,
car je m'en vais,
je m'en vais.

Entendant la complainte de son enfant, sa mère rentre des champs en toute hâte, car il ne quitte jamais ses pensées. L'enfant s'enfonce jusqu'aux genoux et continue de chanter son incantation. Il s'enfonce jusqu'au cou et continue de chanter son incantation :

Père, Père, viens,
disons-nous adieu,
car je m'en vais,
je m'en vais.

Lorsque sa mère arrive près de lui, l'enfant gémit faiblement ses dernières paroles. Désespérée, elle prépare un cadeau, retourne voir le devin et lui raconte ce qui s'est passé. Le devin lui déclare :

— Prends un grain de courge et plante-le à l'endroit précis où l'enfant s'est enfoncé dans le sol. Le grain germera et produira des fruits. Soigne bien le plant et ne cueille les courges que lorsqu'elles seront bien mûres.

La femme rentre à la maison et fait selon l'oracle du devin. Les courges mûrissent progressivement. Le mari les convoite au point que l'eau lui en vient à la bouche. Il voudrait les cueillir pour les manger tout de suite, mais il craint sa femme. Un jour que la femme est aux champs à faire ses sarclages, son mari, resté seul à la maison, cueille

une courge et la pose près du lit. Mais la courge refuse de rester là. Furieux, il la pose sur une natte et lui donne un grand coup de serpette. La courge se met à saigner. L'homme s'étonne, mais le prodige ne l'arrête pas. Il coupe la courge en petits morceaux, la fait cuire dans une marmite avec des haricots et, lorsque c'est à point, il commence à manger. Sa femme rentre des champs et trouve le repas préparé. Comme elle a faim, elle se met à manger sans se demander d'où vient cette courge. Ce n'est que quelques instants plus tard qu'elle demande à son mari :

— Où as-tu trouvé cette courge ?

Au lieu de répondre, l'homme se met à rire. Son repas terminé, la femme se rend visiter son pied de courges. Il n'en reste plus qu'une seule. Elle prend un air triste, mais ne dit pas un mot. L'homme se rend compte qu'il a fait du mal à sa femme. Le lendemain, la femme va cueillir la seule courge qui reste, l'apporte dans la cour et la pose par terre. La courge ne reste pas en place. La femme la pose alors près du lit et, cette fois, la courge reste tranquille.

Or, cette dernière courge contient une très jolie fille. Lorsque la femme s'en va cultiver ses champs, la fille sort de sa courge, fait le ménage, prépare les repas et fait tous les travaux de la maison. À sa rentrée des champs, la femme se demande qui est-ce qui fait tous ces travaux pour elle.

L'homme et sa femme possèdent un veau. Un jour, n'ayant plus rien à manger, le veau sort de son abri et se lance à la recherche d'herbages. La jeune fille, sortie de sa courge, le poursuit pour le ramener à la maison, mais le veau court toujours et la jeune fille se retrouve à la fin assez

loin de chez elle. Un jeune homme, du nom de Porte-bonheur, aperçoit cette jolie fille et se lance à sa poursuite. Elle fait demi-tour et vivement rentre à la maison. Le jeune homme perd sa trace, car elle est rentrée dans sa courge. Chagriné, Porte-bonheur rentre chez lui et supplie son père de lui demander cette courge en mariage. Son père s'étonne de cette étrange requête. Mais l'insistance de son fils le décide à faire les démarches. Il prépare donc des cruches de bière, se rend chez le propriétaire de la courge et dit :

— Nous venons vous demander une fille en mariage pour notre fils.

— Je n'ai pas de fille, répond le propriétaire de la courge.

— C'est de ta courge que nous parlons; c'est elle que nous demandons en mariage.

Étonné, le propriétaire consent néanmoins à leur donner sa courge en mariage et leur demande d'amener la vache de la dot. Le jour de la noce, le cortège nuptial se rend chez les parents de Porte-bonheur. On célèbre le mariage du jeune homme avec la courge, on fait la fête, on boit et on danse. Le soir venu, on apporte la courge dans la maison du jeune homme. Porte-bonheur la contemple longuement et voit sortir une jolie fille. Ils couchent ensemble et s'aiment. Le lendemain matin, la jeune mariée retourne dans sa courge.

Le temps passe et il en est ainsi tous les jours. Au bout de quelque temps, la jeune fille devient enceinte et elle accouche d'un enfant. Mais elle continue de rester cachée dans sa courge pendant toute la journée. Elle la quitte la nuit seulement. Les gens du voisinage se moquent de Porte-bonheur.

— Nous, nous avons des femmes qui ne craignent pas de se montrer, ricanent-ils. Mais la tienne, nous ne la voyons jamais. Qu'est-elle devenue ?

Porte-bonheur a un ami nommé Flonflon. Un jour, pour le libérer des moqueries de ses camarades, Flonflon lui propose le subterfuge suivant :

— Cache-toi dans un fossé et j'irai annoncer que tu viens de te faire tuer par ton taureau. Ta femme sortira peut-être de sa courge et nous pourrons la contempler.

Porte-bonheur se cache donc dans un fossé et Flonflon se met à crier par tout le voisinage :

— Porte-bonheur vient de se faire tuer par son taureau !

Les camarades de Porte-bonheur lui disent :

— Si jamais ta femme se montre et qu'elle est comme toutes les autres femmes, nous te donnerons tout ce que tu voudras.

Chacun y va de sa promesse. Même le roi lui fait dire :

— Je te donnerai un droit de séjour partout dans mon royaume. Tu habiteras partout où tu voudras. Je te donnerai aussi des vaches.

La femme de Porte-bonheur entend le cri de Flonflon. Elle lui demande du dedans de sa courge :

— Que dis-tu, Flonflon ?

— Porte-bonheur vient de se faire tuer par son taureau, lui répète-t-il.

La femme sort alors de sa courge, prend son enfant sur son dos, s'approche de Flonflon et lui demande de la conduire là où son mari a été tué. Elle se rend près du fossé où se sont rassemblés le roi et tout un groupe de gens. En

l'apercevant, tous sont éblouis par sa grande beauté et se réjouissent de pouvoir enfin la contempler. Le roi la salue gentiment. Chacun lui donne le cadeau qu'il a promis. Sorti de sa cachette, Porte-bonheur embrasse sa femme et rentre à la maison, emportant tous les cadeaux qu'elle a reçus. Et il fait disparaître la courge pour ne plus jamais la revoir.

C'est ainsi que la femme de Porte-bonheur a quitté le séjour des esprits pour vivre dans le monde des hommes. Elle n'a plus à se cacher, puisqu'elle est devenue une femme comme toutes les autres femmes.

Ce n'est pas moi qui m'arrête, c'est le conte qui s'achève.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
--------------------	---

CHAPITRE I

Le lièvre beau danseur. Contes d'animaux	15
1. Le trappeur et le rat	19
2. Crétin et l'hyène	22
3. L'insolence de Chacal	25
4. Victoire de la foudre sur la mort	28
5. Chicane d'héritage	32
6. La bergeronnette en mission chez la foudre	39
7. Trois sottises mouches	43
8. La grenouille et l'hirondelle	44
9. La naïveté du lion	47
10. Les hyènes demandent une fille à marier aux antilopes	51
11. Chagrin de poule	55
12. Un poussin chez le roi	58
13. Le lièvre beau danseur	63
14. L'éléphant et l'hippopotame souquent à la corde	67
15. Les oiseaux cherchent de l'eau	71
16. Le rat propriétaire de grands troupeaux	73

17. L'ibis et le corbeau	77
18. Le lièvre quitte la société des hommes	80
19. Régine et l'hyène	83
20. La jeune épouse et le serpent	87
21. Hardi et la grue couronnée	90
22. Le lion voleur de la pluie	93

CHAPITRE II

Le prix du sang. Contes sociaux	97
23. Le voleur téméraire	101
24. Le prix du sang	107
25. Hirondau revient de la guerre	112
26. Larron et Vigile	115
27. Deux cousins s'aimaient d'amour tendre	122
28. La preuve du bracelet	129
29. Placide s'en va-t-en guerre	133
30. Les frères vachers et le pygmée	145
31. Le trappeur bienveillant	151
32. La rivale jalouse	154
33. Pourquoi les femmes ne mangent pas de viande de chèvre	162
34. Vol et mensonge vont de pair	165
35. La marâtre qui voulait ensorceler ses belles-filles	171
36. Le pacte du sang	174
37. Le père incestueux	178
38. Le voyageur bienveillant	181
39. Une muette recouvre la parole	186
40. La vachère têtue	191

41. La mort de quatre bavards	198
42. Un seigneur vole une chèvre	200

CHAPITRE III

L'anneau magique. Contes merveilleux	203
---	------------

43. Perle-Noire et Léoncelle	207
44. Le héros Sans-Peur	215
45. La fille épousée par le tonnerre	224
46. La fiancée qui vivait dans unealebasse	232
47. À la recherche de la nuit	238
48. La génisse soustraite aux regards	241
49. Régine, fille de roi	244
50. L'anneau magique	250
51. Un pied d'éleusine en héritage	254
52. Le serpent du puits	258
53. La peau du fantôme pour le roi	263
54. Le danseur du roi	267
55. Le père dénaturé	271
56. Le roseau qui chante	277
57. Fille-d'Ombre	283
58. Le fils infirme du roi	287
59. La bergeronnette amène une fiancée au roi	292
60. La fille du roi épouse un vieillard	296
61. Palabre entre le soleil et la nuit	298
62. Les eaux du lac	302
63. Le mont de la mort	306
64. L'enfant sauvé de l'unicorne	311
65. L'enfant que l'eau ne pouvait toucher	315

41	La mort de Louis de France	100
42	La mort de Louis de France	100

CHAPITRE III

43	La mort de Louis de France	100
44	La mort de Louis de France	100
45	La mort de Louis de France	100
46	La mort de Louis de France	100
47	La mort de Louis de France	100
48	La mort de Louis de France	100
49	La mort de Louis de France	100
50	La mort de Louis de France	100
51	La mort de Louis de France	100
52	La mort de Louis de France	100
53	La mort de Louis de France	100
54	La mort de Louis de France	100
55	La mort de Louis de France	100
56	La mort de Louis de France	100
57	La mort de Louis de France	100
58	La mort de Louis de France	100
59	La mort de Louis de France	100
60	La mort de Louis de France	100
61	La mort de Louis de France	100
62	La mort de Louis de France	100
63	La mort de Louis de France	100
64	La mort de Louis de France	100
65	La mort de Louis de France	100
66	La mort de Louis de France	100
67	La mort de Louis de France	100
68	La mort de Louis de France	100
69	La mort de Louis de France	100
70	La mort de Louis de France	100
71	La mort de Louis de France	100
72	La mort de Louis de France	100
73	La mort de Louis de France	100
74	La mort de Louis de France	100
75	La mort de Louis de France	100
76	La mort de Louis de France	100
77	La mort de Louis de France	100
78	La mort de Louis de France	100
79	La mort de Louis de France	100
80	La mort de Louis de France	100
81	La mort de Louis de France	100
82	La mort de Louis de France	100
83	La mort de Louis de France	100
84	La mort de Louis de France	100
85	La mort de Louis de France	100
86	La mort de Louis de France	100
87	La mort de Louis de France	100
88	La mort de Louis de France	100
89	La mort de Louis de France	100
90	La mort de Louis de France	100
91	La mort de Louis de France	100
92	La mort de Louis de France	100
93	La mort de Louis de France	100
94	La mort de Louis de France	100
95	La mort de Louis de France	100
96	La mort de Louis de France	100
97	La mort de Louis de France	100
98	La mort de Louis de France	100
99	La mort de Louis de France	100
100	La mort de Louis de France	100

Achévé d'imprimer
en septembre 2000
sur les presses de l'imprimerie AGMV-Marquis
Cap-Saint-Ignace (Québec)
Canada

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS
CHICAGO, ILLINOIS 60607
U.S.A.
LONDON, ENGLAND





LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANN ARBOR, MICHIGAN

1962

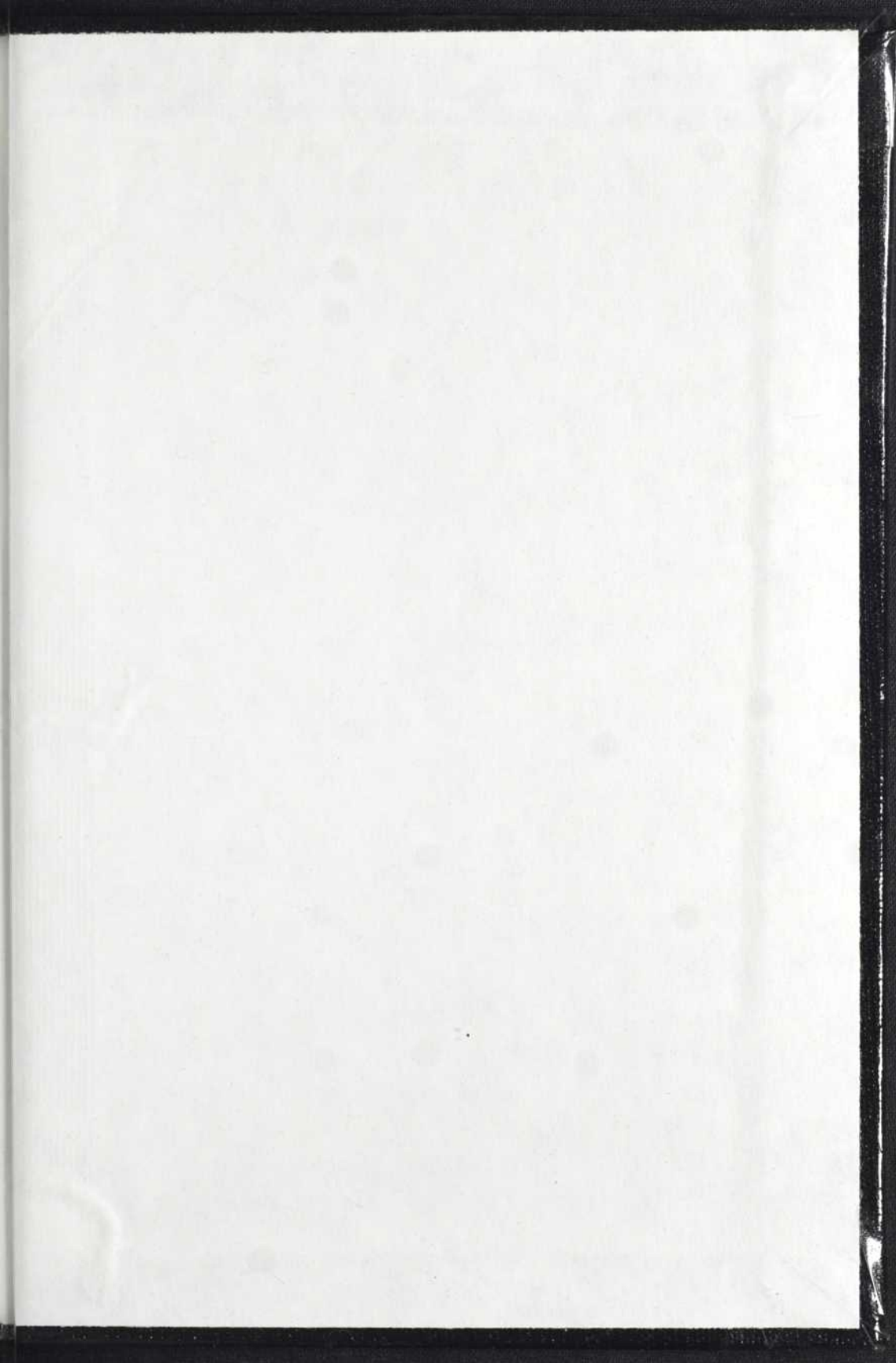


MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada
2000







BNQ



000 320 043

Anthropologue spécialisé dans les systèmes de représentation et dans les arts et traditions populaires, Pierre Crépeau a séjourné au Rwanda de 1962 à 1969, principalement à titre de vice-recteur de l'Université nationale du Rwanda, et de 1972 à 1974 uniquement comme chercheur. Fort d'une longue expérience de terrain et d'une connaissance approfondie du Rwanda, de son histoire, de ses institutions, de sa langue et de sa culture, l'auteur nous livre une adaptation française d'un choix de contes du Rwanda dans une langue souple et vivante qui a su conserver la saveur exotique de ces récits.

Ce florilège de 65 contes du Rwanda comprend des contes d'animaux, des contes sociaux et des contes merveilleux. Récits tantôt purement imaginaires, tantôt rudement réalistes, ils étonnent, émerveillent et amusent; ils jugent aussi, louangent ou condamnent. Marqués d'un sceau culturel spécifique, ils n'en représentent pas moins la sagesse des nations : les vérités qu'ils énoncent, les vices qu'ils réprouvent et les comportements qu'ils proposent sont ceux de tous les hommes de tous les temps.

ISBN 2-922109-33-X



9 782922 109337